

19th
cent
BF I 132
.T48
1848/1

LES CONFESSIONS
D'UN
MAGNÉTISEUR

SUIVIES
D'UNE CONSULTATION MÉDICO-MAGNÉTIQUE

SUR
DES CHEVEUX DE M^{me} LAFARGE.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables.

PENSÉES DE PASCAL.

TOME PREMIER.

PARIS,
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Palais-Royal, péristyle Montpensier, Nos 214, 215 et 216 bis,

ET RUE RICHELIEU, N. 10.

1848



JAMES J. WARING
MEMORIAL BOOK FUND
YALE MEDICAL LIBRARY

LES CONFESSIONS
D'UN MAGNÉTISEUR.

LE MAGNÉTISME ANIMAL EXPLIQUÉ

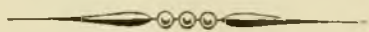
OU

Leçons analytiques sur la nature essentielle du magnétisme, sur ses effets, son histoire, ses applications, les divers moyens de les pratiquer, etc.

PAR LE DOCTEUR A. TESTE.

Un volume in-8° de 500 pages. 7 fr.

Cet ouvrage est certainement ce qu'on a écrit jusqu'à présent de plus clair, de plus intéressant et surtout de plus rationnel sur le magnétisme animal. Il s'adresse indistinctement à toutes les classes de lecteurs, car « il s'agit de l'homme étudié physiquement et moralement d'un point de vue nouveau. » L'ouvrage de M. Teste se compose de *Onze leçons* ou chapitres. Ces leçons ont été suivies par des savants, des philosophes, des magistrats, des médecins et des gens de lettres. L'extrême assiduité de cet auditoire d'élite prouva à l'auteur qu'elles présentaient un véritable intérêt. Telle est la raison qui l'a déterminé à les publier. Ce cours est ainsi divisé : *Ire leçon* : Aperçus généraux de l'ordre le plus élevé sur la nature intime du magnétisme ; *IIe leçon* : Histoire philosophique de cette science nouvelle ; *IIIe leçon* : Théories et Opinions des anciens sur le fluide magnétique ; renaissance de ces Théories au xve siècle ; *IVe, Ve, VIe leçons* : Mesmer, ses démêlés avec les corps savants. Rapports de 1784. Théories de Mesmer, ses opinions et ses actes jugés et appréciés ; *VIIe leçon* : Effets produits par le magnétisme ; *VIIIe et IXe leçons* : Histoire du somnambulisme, phénomènes observés pendant cet état ; *Xe leçon* : Effets divers et consécutifs du magnétisme, de ses applications ; *XIe leçon* : Théorie de l'auteur, théorie générale, ingénieuse, absolument nouvelle et qui rattache très-logiquement tous les faits magnétiques aux axiomes des sciences physiques. — En résumé l'ouvrage de M. Teste ouvre une nouvelle voie aux sciences physiologiques et métaphysiques dont il a surtout pour but de prouver la dépendance réciproque.



MANUEL PRATIQUE DU MAGNÉTISME ANIMAL

Exposition méthodique des procédés employés pour produire les phénomènes magnétiques, et leur application à l'étude et au traitement des maladies,

PAR LE DOCTEUR A. TESTE.

3^e édition, revue et corrigée ; 1846 ; in-12 de 500 pages. 4 fr.

Malgré l'attention générale que le magnétisme excite, depuis quelques années surtout, dans toutes les contrées de l'Europe, malgré les louables efforts des hommes éclairés qui déjà lui ont voué leur talent, c'est encore une question neuve pour beaucoup de personnes et qui demande d'être étudiée avant d'être jugée : telle est la solution que s'est proposée M. Teste. Enseigner l'art du magnétisme, en jeter les éléments dans toutes les classes de la société, faire ressortir les immenses avantages que l'humanité doit en retirer un jour : tel est le but que l'auteur a atteint en publiant le *Manuel pratique du magnétisme animal*.

CORBEIL, imprimerie de CRETÉ.

LES CONFESSIONS

D'UN

MAGNÉTISEUR

SUIVIES

D'UNE CONSULTATION MÉDICO-MAGNÉTIQUE

sur

DES CHEVEUX DE M^{me} LAFARGE.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables.

PENSÉES DE PASCAL.

TOME PREMIER.



PARIS,

GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Palais-Royal, péristyle Montpensier, Nos 214, 215 et 216 bis,

ET RUE RICHELIEU, N. 10.

1848

Digitized by the Internet Archive
in 2012 with funding from
Open Knowledge Commons and Yale University, Cushing/Whitney Medical Library

PRÉFACE.

— 1893 —

Tous les faits rapportés dans cet ouvrage sont vrais; tous les personnages qui y figurent ont vécu ou vivent encore : aux véritables noms de quelques-uns seulement, j'ai substitué des pseudonymes.

La circonstance qui m'inspira l'idée de rédiger ces mémoires, il y a quatre ou cinq ans, en explique l'intitulé.

J'étais alors atteint d'une maladie de langueur, suite de veilles et de travaux forcés ; maladie qui dura longtemps et que j'avais lieu de croire mortelle.

Séduit par la donnée bizarre de mon *œuvre posthume*, un journal s'en assura la propriété et en annonça solennellement la prochaine apparition.

« Rien de plus piquant, disait ce journal, de plus saisissant, de plus dramatique que ces mémoires intimes du célèbre magnétiseur. »

Cet éloge était-il mérité ? Au moins m'est-il permis de penser qu'il n'était pas très-sincère, car je n'avais encore écrit que le premier chapitre des deux volumes dont l'on disait tant de bien ; chapitre que personne n'a-

vait lu, et que depuis je jetai au feu parce qu'il me parut détestable.

Au surplus, mon panégyriste était apparemment plus malade encore que je ne l'étais, car il mourut longtemps avant que mon livre ne fût achevé.

Que si maintenant l'on me demandait quel est l'objet de ce livre, je répondrais qu'il n'a pas d'objet ou plutôt que je n'en ai jamais eu d'autre en l'écrivant que celui de me désennuyer.

Puissent ceux qui dans le même but entreprendront de le lire, convenir en le terminant qu'il est au moins bon pour cet usage.

Le D^r ALPH. TESTE.

I

Souvenirs d'Étudiant.

Jacques Albin était Franc-Comtois. Un village dont j'ai oublié le nom, l'avait vu naître en 1813, dans les environs de Salins.

Ce fut en 1832 que je fis sa connaissance. Tous deux alors nous commençons nos étu-

des médicales à l'école secondaire de Besançon : lui et moi nous habitons une maison garnie tenue par une vieille dame, très-bonne et très-pieuse, qui se nommait madame Brault.

Jacques menait à cette époque une vie très-dissipée. Fils unique d'un capitaine d'artillerie tué à Waterloo, il faisait le désespoir de sa mère qui l'idolâtrait et qui, par son excès de tendresse, avait manqué son éducation.

Une sorte d'affinité réciproque, nonobstant l'extrême opposition de nos goûts en certaines choses, créa très-prompement entre nous deux une grande intimité : je l'aimai presque tout en le voyant.

Jacques, pourtant, n'était pas beau ; mais il rachetait par une physionomie ouverte et intelligente ce que, au premier abord, on eût appelé sa laideur. Il était de taille ramassée

très-pâle, un peu bouffi, sans barbe, avec des cheveux blonds et plats : sa vue basse le forçait à porter des lunettes, enfin, il avait le parler lourd, traînard et fortement accentué des montagnards du Jura.

Malgré le gaspillage habituel qu'il faisait de son temps, Jacques avait de l'instruction. Souvent il employait à lire les nuits qu'il ne passait pas à la taverne, et il s'était fait ainsi une littérature mêlée, qui, jointe à la tournure originale de son esprit, donnait parfois beaucoup de charme à sa conversation. Enfin, Jacques faisait des vers, et certaine pièce que lui inspira une jeune fille dont il s'éprit me prouva qu'il était réellement poète.

L'histoire lamentable de cette jeune fille formera dans la suite un des épisodes de ces

mémoires. Elle venait souvent chez notre hôtesse qui la nommait *Mémée*.

Agée de dix-sept à dix-huit ans, elle était brune, élancée, assez jolie, de mœurs faciles en apparence, et vivait sous la surveillance exclusive et très-relâchée d'un ancien militaire nommé Désormes, son oncle et son tuteur, car elle était orpheline. Désormes, pensant qu'elle pourrait un jour faire fructifier dans une industrie indépendante le petit patrimoine qu'elle possédait, lui avait fait apprendre un état : elle travaillait dans les fourrures.

La liaison que cette fille eut avec Albin commença par des mots furtifs, échangés sur notre escalier, et qui amenèrent des rendez-vous. Peut-être qu'une fois engagée dans cette voie périlleuse, la vertu de nos amants, aux

prises avec une passion réciproque, ne fût pas allée loin sans succomber si la force des événements imprévus qui les séparèrent avant cette chute ne leur en eût épargné le regret.

Cet incident fut pour Albin une véritable catastrophe.

Par un beau jour du mois d'avril, après de tendres adieux, adoucis par l'espérance de se revoir bientôt et cimentés par le serment de s'aimer toujours, nos deux amants s'étaient quittés avec promesse de s'écrire.

Deux semaines plus tard, jour pour jour et à une heure convenue, le vieux tronc solitaire d'un des marronniers de *Chamarre*, sur lequel ils avaient gravé leurs noms, devait de nouveau les voir réunis. Jacques partait pour son village, où il allait passer avec sa mère les vacances de Pâques.

Or, les deux semaines s'écoulèrent sans qu'Albin reçût de lettre. Nonobstant ce fâcheux présage, il fut exact au rendez-vous ; mais le marronnier de Chamarre y était seul avec son ombre.

Inanité des choses humaines et des serments d'amour ! le jour même où, plus épris que jamais et plein d'une tendre inquiétude, Jacques rentrait à Besançon, la grille de la municipalité unissait encore le nom de son amante au nom barbare d'un étranger qui l'avait épousée la veille.

Depuis douze heures mademoiselle Désormes était devenue la femme du brasseur Graffeild.

Cette étrange péripétie fut pour nous une énigme qui mit Albin au désespoir.

Il pleura, de rage d'abord, puis de douleur.

Huit jours après il était retombé plus que jamais dans le cynisme de ses vieilles habitudes, dont une passion plus douce l'avait un instant corrigé, et il se livrait à de tels excès que, sans lui retirer mon amitié, je rougis malgré moi de la sienne et que je cessai de le voir.

Qui m'eût dit alors que ce même Albin serait un jour mon introducteur chez la duchesse de L..., et me donnerait dans un salon-boudoir les premières notions du magnétisme...? Mais n'anticipons pas.

.
.
.

Après avoir rapporté de Besançon un diplôme assez mal acquis de bachelier ès let-

tres, j'allai continuer à Montpellier mes études médicales.

Ce fut dans cette ville que le hasard m'offrit l'occasion d'observer, mais entourés de circonstances bouffonnes, les premiers faits magnétiques dont j'aie été témoin.

Je prenais mes repas à Montpellier en compagnie de trois jeunes gens, de mon âge, MM. de Lessac et Dalton, étudiants comme moi, M. Bonnin, jeune docteur.

Ce dernier, depuis qu'il était parvenu à s'arrondir une *clientelle* de trois malades, ne cessait de nous entretenir des hauts faits de sa *pratique*.

Un jour, nous venions de nous mettre à table, après l'avoir attendu un quart d'heure, lorsqu'il entra d'un air radieux, et en même

temps plus grave, plus majestueux que d'habitude.

— Messieurs, nous dit-il, en s'asseyant, du ton le plus solennel qu'il put prendre, je viens de faire un miracle.

— Pardieu ! Bonnin, vous n'en faites jamais d'autres, s'écria de Lessac, en éclatant de rire.

Bonnin continua sans se déconcerter :

— Vous le savez, messieurs, tout le monde se moque du magnétisme...

— Mais pas du tout, fit Lessac, le brave M. Husson en parle si sérieusement que la moitié de l'Académie de médecine a failli crever de rire en écoutant son rapport.

— L'Académie fait comme vous, Lessac, elle rit souvent sans savoir pourquoi. Ce que j'ai vu n'est nullement risible.

— Qu'avez-vous vu ? Bonnin, dit Dalton.

— Je vais vous le dire, messieurs. Je traite depuis un mois une jeune femme hystérique, dont les accès jusqu'à présent se renouvelaient tous les jours avec une violence que rien n'avait pu conjurer. Chacun d'eux durait trois, cinq, six et même sept heures, pendant lesquelles la jeune malade se tordait, se débattait, et poussait des cris qu'on entendait de la rue ; je n'avais jamais observé de plus horribles convulsions. L'éther, le musc, le camphre, l'opium, la valériane, l'eau froide, j'avais tout essayé et rien n'avait réussi, lorsque je m'avisai en désespoir de cause d'avoir recours au magnétisme. Hier matin, un accès venait de commencer : j'arrive, j'étends mes deux

mains sur la malade, en lui disant : calmez-vous, et en désirant qu'elle se calme.

— Eh bien?...

— Les convulsions s'apaisent?

— Instantanément.

— O Simon le magicien! s'écrie de Lessac, tu ne serais plus qu'un petit garçon auprès de notre ami Bonnin.

— Messieurs, je vous jure sur mon honneur que je vous dis la vérité, mais ce n'est pas tout encore....

— Votre hystérique s'endort?

— Elle s'endort.

— Et vous parle?

— Et me parle: « Oh! que vous me faites de bien, dit-elle... monsieur, je suis sauvée... »

— Voilà qui est fort, messieurs, car il est bon d'observer...

— Laissez-le donc parler, Lessac.

— Voici, mon cher M. de Lessac, qui est bien plus fort encore : la jeune femme dans son sommeil partage mes impressions, et obéit à ma pensée.

— Pourrions-nous voir cela, Bonnin? dis-je au jeune docteur, en commençant, à l'exemple de son hystérique, à partager les impressions d'autrui, c'est-à-dire l'incrédulité de Lessac.

— Oui, messieurs, vous pourrez le voir, et mon intention était de vous proposer de m'accompagner demain chez la malade.

— Nous acceptons, Bonnin.

— Tous les quatre, messieurs! nous aurons l'air de jouer une scène de Molière.

— Eh bien ! n'y venez pas, de Lessac, dit Dalton, mais quant à moi je tiens à voir.

— Et moi à ne pas voir, réplique Lessac. Vous me raconterez ce que vous aurez vu, et je ne pourrai me dispenser de vous croire, tandis que si je voyais... je ne me croirais pas du tout.

— Merci de votre confiance, ou de votre politesse, dis-je en riant à notre ami, mais retenez bien ceci, Lessac : à moins que l'on ne vous pende, pour vous empêcher de parler, je vous prédis que vous mourrez avec un sophisme dans la bouche.

A dix heures, le lendemain matin, Bonnin, Dalton et moi nous étions chez la malade.

Madame Joséphine Garnier, petite mercière de la rue des *Vieilles-Étuves* (Bon-

nin soignait rarement des duchesses), est âgée de vingt-cinq ans. Elle est de petite taille, mignonne, gentille, de complexion délicate. Son teint blanc, mitigé par un imperceptible incarnat, la vivacité pétulante de ses gestes qui contraste avec la langueur un peu affectée de ses poses lorsqu'elle ne parle pas, enfin, l'incertitude de son regard humide et voilé caractérisent en elle une innervation vive, désordonnée peut-être, mais dont les signes généraux sont loin de constituer les symptômes de la terrible maladie que Bonnin nous a décrite.

Joséphine, que notre ami a eu soin de faire prévenir dès le matin de notre visite, nous accueille avec grâce, et se soumet sans résistance aux expériences que nous désirons voir.

Voici, sauf erreur de mémoire, le procès-verbal de ces expériences :

Bonnin s'assied en face de la malade; lui impose sans la toucher les deux mains sur la tête, puis au bout de dix ou douze minutes, il lui demande si elle dort.

— Non, monsieur, répond Joséphine d'un ton bref.

Alors Bonnin se retourne vers nous et nous dit :

— Messieurs, la malade est endormie : je le reconnais à sa voix.

— Comment ! fais-je tout ébahi, vous entendez bien qu'elle prétend le contraire.

— Cette jeune femme, messieurs, n'a pas la conscience de son état : voilà la troisième fois que j'observe la même anomalie.

— Alors à quoi diable vous sert de lui

demander si elle dort? Nous entend-elle?

— Je ne le crois pas.

— M'entendez-vous, madame? dit Dalton.

Joséphine ne répond pas.

Bonnin nous conduit alors dans un cabinet, et nous dit :

— Nous allons nous placer tous les trois derrière la somnambule et de telle façon qu'elle ne puisse nous voir. Là, vous me toucherez, vous me pincerez, la partie du corps que vous voudrez, et vous ne tarderez pas à acquérir la certitude que *le sujet* partage mes sensations.

— Faudra-t-il vous pincer fort, Bonnin ?

— Pas trop... vous *lui* feriez mal.

Dalton et moi nous nous regardons en souriant.

— Ce brave Bonnin, lui dis-je à l'oreille, a la candeur d'un saint.

— Eh bien, voyons s'il aura aussi l'abnégation d'un martyr.

Et pour résoudre sa proposition, nous ne nous sommes pas plus tôt établis derrière la chaise de la malade, que Dalton pince d'importance le mollet de notre ami.

Bonnin ne sourcille pas : la conscience de son rôle semble lui donner l'impassibilité d'un fakir.

Quant à Joséphine, *qui partage les sensations de son magnétiseur...* elle a bien du courage !

— Plus fort, dis-je à Dalton, qui m'obéit en conscience.

— Miracle ! Joséphine se trémousse et porte la main à son mollet. Bonnin est triom-

phant... Dalton et moi nous sommes dans la stupéfaction.

Deux ou trois expériences faites coup sur coup, corroborent en quelques minutes le principe inouï de solidarité que semble impliquer ce que nous venons de voir.

Sous prétexte de multiplier les éléments de notre conviction, nous torturons à l'envi le pauvre Bonnin, qui, soutenu par le feu sacré du prosélytisme, semble, nouveau convulsionnaire de Saint-Médard, se délecter dans son supplice et provoquer de nouvelles douleurs.

Nous lui meurtrissons les bras en le pinçant, nous lui titillons les lèvres et les narines avec des barbes de plume, nous lui tirons les cheveux et les oreilles.

Joséphine porte rapidement ses mains de

ses bras à ses lèvres, de son nez à ses oreilles, et finit par s'écrier, avec une petite moue charmante :

— Ah ! c'est impatientant !

Pour le coup Bonnin n'y tient plus :

— Eh bien ! messieurs ?... s'écrie-t-il avec explosion.

— Eh bien, Bonnin, nous admirons.

— Etes-vous convaincus ?...

— Nous le sommes, dit Dalton, et je n'ai plus qu'un désir.

— Lequel ?

— Celui de vous étrangler, Bonnin, pour savoir si madame en mourrait.

— Ah ! voilà mon cher Dalton qui serait digne de Lessac, dit l'imperturbable magnétiseur, en accompagnant ses paroles d'un mouvement d'épaules souverainement dédai-

gneux ; puis se ranimant tout à coup à la flamme ardente de son enthousiasme, et paraissant presque résigné à subir l'épreuve suprême que lui propose Dalton :

— Vous prenez cela pour une plaisanterie, messieurs, s'écrie-t-il, eh bien, moi, je vous le déclare, je ne suis nullement certain que ma mort n'entraînerait pas celle de madame.

— Croyez-moi, Bonnin, dis-je en riant, remettons cette expérience à une autre fois, et contentons-nous pour aujourd'hui, de nous assurer que votre aimable somnambule entend aussi bien vos pensées qu'elle partage vos sensations.

Afin de procéder d'une façon rigoureuse, nous décidons que, sans proférer une seule parole (une excessive délicatesse d'ouïe

n'ayant rien de surnaturel), nous écrivons sur de petits morceaux de papier, que nous mettrons successivement sous les yeux de Bonnin, chacun des ordres que celui-ci devra transmettre *mentalement* à la somnambule.

Le magnétiseur ne se réserve que le droit de dire à haute voix, à chaque expérience et sans jamais changer de formule :

« Faites attention, madame, je vous parle, écoutez-moi et veuillez faire ce que je vous dis. »

Après que nous nous sommes prémunis, par cette convention, contre toute possibilité de supercherie, Dalton prend le premier la plume et met silencieusement cette phrase sous les yeux du magnétiseur :

« Que la somnambule se lève, s'approche du lit, et mette mon chapeau sur sa tête. »

Bonnin prononce aussitôt sa formule sacramentelle : « faites attention, madame, je vous parle, etc. » ; puis, concentrant sa pensée, il croise ses bras sur sa poitrine, prend un air majestueusement impératif, et opère mentalement l'évocation dont nous attendons l'effet.

Ce brave Bonnin ! Je ne puis m'empêcher de sourire encore, en me rappelant sa longue figure blême tachetée de roux, et sa bonne physionomie de Potier jouant le père Sournois dans les petites Danaïdes. Oh ! qu'il eût été beau, peint par Charlet, dans ce moment solennel ! Je suis sûr que Moïse et Aaron étaient moins graves et moins pénétrés de leur puissance lorsqu'ils opéraient devant les sages d'Égypte le miracle des verges transformées en dragons.

Attention! Joséphine se lève... elle hésite... Que va-t-elle faire? La voilà qui marche vers la fenêtre... Ce n'est pas cela... elle s'arrête... bien! elle revient sur ses pas.

— Nous entend-elle, Bonnin?

Bonnin fait signe que non.

— Retirez cette chaise, Dalton.

— Ne retirons rien du tout.

— Et si elle se heurte?

— C'est son affaire.

La somnambule fait un petit détour pour éviter la chaise et se dirige vers le lit.

— Très-bien!

— Taisez-vous donc.

— Puisqu'elle ne nous entend pas.

— Qu'est-ce qui vous le prouve?

— Bonnin l'affirme.

— La belle preuve!

Continuant à parodier la pose du Spartacus de Foyatier, Bonnin redouble d'efforts, et semble passé à l'état de statue.

Quant à Joséphine... que vois-je!... Joséphine étend les mains sur le lit... et y prend un chapeau... le chapeau de Dalton!... Elle hésite... elle rit... Bravo! bravo! Bonnin... courage, Joséphine! Par ma foi, c'en est fait, le chapeau de notre ami est sur la tête de la somnambule, et voilà Bonnin plus radieux que le soleil au zénith.

Dernière expérience :

Comme c'est à mon tour d'ordonner ce que Joséphine devra faire, j'écris le billet suivant :

« Que la somnambule aille allumer la bougie qui est sur la console. »

— Ah! ah! dit Bonnin après avoir lu,

voici le cas, ou jamais, d'employer tout mon feu.

— Un jeu de mots ! Bonnin : le succès vous métamorphose.

— Faites attention, madame, je vous parle, écoutez-moi, etc. etc.

Un grand silence succède à ces paroles de notre ami.

La somnambule semble écouter une voix intérieure. Après quelques minutes d'hésitation, elle s'approche de la cheminée, s'arrête, hésite encore, revient sur ses pas, se rapproche du lit, étend la main comme pour y reprendre un chapeau, puis fait un geste d'impatience et paraît écouter de nouveau la voix mystérieuse, qui selon toute apparence a perdu de son intensité.

— Courage ! Bonnin.

— Inondez-la de *fluide*.

Bonnin fait sans le vouloir un peu de bruit avec ses lèvres.

— Ah ! mais ne trichez pas.

La somnambule s'avance vers la croisée dont elle saisit l'espagnolette.

— Lui avez-vous ordonné de se jeter par la fenêtre ?

Bonnin, répondant pour moi, fait gravement signe que non !

— Ah ! mais, vous trichez, Bonnin, que diable !... madame ne joue pas au jeu de la pincette.

Joséphine quittant la fenêtre vient tout droit à Bonnin. Que va-t-elle faire?... elle lui prend la main, elle approche sa figure comme pour l'embrasser ! Bonnin reste de marbre.

— Oh ! oh ! fait Dalton, il me semble que notre ami *dit* d'étranges choses à madame... Elle y tient, ma foi... Est-ce là ce que vous avez demandé ?

Je fais signe que non.

— Non ? ah ! bien alors, Bonnin, vous trichez horriblement.

Démonté par cette apostrophe, le pudique magnétiseur quitte sa pose antique, et sacrifiant son expérience à la pureté de son intention :

— Ce n'est pas cela, dit-il, madame ; vous ne me comprenez pas.

— Comment ! Bonnin, vous y renoncez ?

— Je suis fatigué ; je n'ai plus la force de *vouloir* avec précision.

— Ah ! c'est mal finir.

— A votre place, au moins, dit Dalton, me serais-je laissé embrasser.

Bonnin éveille Joséphine; nous prenons congé d'elle et nous nous séparons. . . .

.

Le soir, en dînant, nous racontâmes à de Lessac ce qui s'était passé.

— J'ai pris, messieurs, nous dit-il, l'engagement de vous croire, l'honneur me fait donc un devoir de tenir cet engagement. Cependant, je vous avoue, qu'en dépit de la meilleure volonté du monde...

— Eh ! rappelez-vous, Lessac, le vers de Despréaux :

« Le vrai peut quelquefois n'être pas vraisemblable. »

— A la bonne heure; mais l'absurde ne

peut jamais être vrai : car l'absurde c'est l'impossible.

— Et l'impossible, observa judicieusement Dalton, n'est souvent tenu pour tel que parce qu'on ne l'a pas encore vu.

« Le réel est étroit, le possible est immense.

dit sentencieusement Bonnin, en se versant impassiblement un grand verre de vin de Saint-Georges.

— Oh ! palsembleu ! s'écria Lessac, vous parlez tous maintenant, messieurs, comme faisaient les oracles. De grâce, revenons à la prose, car les poètes, en physiologie, n'ont pas voix délibérative. Je soutiens, moi, tout en admettant, puisqu'il le faut, la sincérité de votre récit, que vos expériences ne prouvent rien.

— Cependant les premières...

— Sont démenties par la dernière...

— Ah ! Lessac, quelle hérésie ! oubliez-vous donc, qu'en bonne logique, cent faits négatifs ne prouvent rien contre un fait positif.

— En matière de miracles !... c'est l'inverse qu'il faut admettre.

— Mon ami, dis-je à Lessac, vous n'êtes qu'un plagiaire. MM. Roux, Gerdy, Dubois (d'Amien), Cornac et consorts, ont inventé pour leur usage cette manière de raisonner. Volez au moins des gens d'esprit, si vous ne voulez être vous-même.....

Deux ou trois jours de suite, l'objet de cette discussion fut remis sur le tapis. Lessac était spirituel et mordant, il nous fit peur du ridicule. La honte de passer pour cré-

dules finit par nous empêcher d'être croyants. Enfin, le temps qui use nos impressions et fait à la longue de nos âmes, des sortes de médailles frustes, se joignit si bien au respect humain pour corroder mes souvenirs. qu'en partant de Montpellier je ne me rappelais même pas que pendant huit jours j'avais cru au magnétisme.

II

VOYAGE A ALGER.

1.

3

II

Voyage à Alger. — Les Bains maures.

A Montpellier j'avais connu et fréquenté plusieurs marins. Ce furent leurs récits qui me suggérèrent l'idée de me faire recevoir chirurgien de marine, afin de courir le monde à mon tour, et ce beau projet

l'année suivante me conduisit à Toulon.

Cette folie (car c'en était une relativement à ma situation) est, de toutes celles que j'ai faites en ma vie, la seule qui ne m'ait pas laissé de regret.

Toulon, malgré tout le mal que j'en ai entendu dire par des gens du Nord, est la seule ville de France où j'aie vécu à mon gré.

J'aimais son beau ciel, ses alentours pittoresques, l'animation de son port, et surtout l'aspect changeant de cette population cosmopolite qui se renouvelle tous les jours.

A Toulon, on parle d'un voyage en Chine ou au Pérou comme l'on fait à Paris d'une excursion en province.

Quant à une traversée de cent cinquante lieues, ce n'est plus un voyage, mais une

promenade. C'est à peine, par exemple, si pour aller en Algérie, on croit nécessaire de changer de linge et de se faire la barbe. Si, en sortant du cabinet de lecture où l'on attend l'heure du départ, on n'a pas de monnaie dans sa poche pour payer la séance : je payerai en repassant, dit-on, je ne vais qu'à deux pas... à Alger.

Je fis donc un jour cette promenade d'Alger, comme tout le monde la fait, par désœuvrement.

C'était vers la fin de juillet 1834.

A cette époque, Alger ne ressemblait pas à ce qu'il est aujourd'hui.

Vu de loin, c'était une carrière de plâtre ; vu de près, c'était une masse informe et compacte de masures en démolition.

Après avoir visité la *Casbah*, l'hôtel Ro-

vigo, et la maison de plaisance du Dey, dont on a fait un hôpital, la première chose dont on s'occupait en arrivant était d'aller *aux bains maures*, où l'on se trouvait d'ordinaire en société nombreuse et très-mêlée, les femmes pendant le jour et les hommes dans la soirée.

Représentez-vous, dans une ruelle sombre et tortueuse, une mesure décrépite de la plus chétive apparence, n'ayant, comme la plupart des habitations mauresques, d'autre jour au dehors qu'une porte basse et cintrée, et vous aurez conçu l'aspect extérieur de l'établissement dont je parle.

La première pièce dans laquelle on entre, en descendant deux marches, n'offre rien de particulier, si ce n'est qu'elle est malpropre, délabrée, avec le sol pour par-

quet, et éclairée le soir par une lanterne d'écurie suspendue à une poutre.

C'est là qu'un vieux Maure, accroupi dans une sorte de comptoir, reçoit de vos mains votre montre, vos bijoux, votre argent, en un mot tout ce que vous avez sur vous de précieux. Son air et sa mise sont tels, qu'en lui confiant ces objets, vous ne pouvez vous défendre de l'idée que vous êtes dans un coupe-gorge, et que celui qui sort de là vivant, doit un beau cierge à Notre-Dame.

La pièce dans laquelle s'ouvre celle que je viens de décrire est le *vestiaire*, où tous les baigneurs se déshabillent en commun pour entrer dans l'*étuve*.

Celle-ci consiste dans une vaste salle voûtée et dont l'aire, formée de plaques de fonte

juxta-posées comme des dalles, est chauffée à la vapeur.

Les voûtes, car il y en a plusieurs, s'arc-boutent sur des colonnes largement espacées.

Quelques lanternes suspendues entre ces colonnes, répandent dans ce local étrange une lumière blafarde.

Enfin, autour d'une grande table ronde, en pierre polie, des nattes de jonc gisent çà et là : chaque baigneur a la sienne sur laquelle il s'étend.

Une vapeur blanche, onctueuse et légèrement aromatique, remplit constamment l'étuve.

Comme le sol est chauffé, comme les murs et les voûtes ne se refroidissent jamais, cette vapeur se condense à peine.

Lorsque tous les baigneurs sont à leurs

nattes, elle s'épaissit insensiblement et sans bruit, car on ne sait d'où elle vient.

Bientôt la table de pierre, les colonnes, les lanternes, tous les objets enfin, disparaissent dans ce tiède brouillard.

On entend des voix que l'écho des voûtes répète d'une façon singulière, mais on ne distingue plus rien, si ce n'est, par instant, quelques formes humaines qu'on aperçoit confusément et comme dans le lointain : ce sont des baigneurs qui, après avoir inconsidérément quitté leur natte, cherchent à la retrouver.

Cependant, au bout de quelques minutes, vous sentez qu'on vous touche; un corps chaud et moëlleux se promène sur votre épiderme.

Plongé dans un voluptueux accablement.

c'est à peine si vous cherchez à vous rendre compte de cette sensation nouvelle. Pourtant si vous songez à en reconnaître la cause, votre main rencontre celle d'un homme.

Alors vous ouvrez les yeux, vous vous asseyez pour tâcher de voir, et vous distinguez enfin une ombre noire, accroupie et qui opère sur votre peau des attouchements étranges : c'est un nègre qui vous *masse*.

Le massage, tel qu'on le pratique à Paris dans les établissements de bains russes, n'est, pour ainsi dire, qu'une parodie du massage oriental. Nos baigneurs français n'y entendent rien.

Sous prétexte de donner de la souplesse à vos muscles et à vos articulations, ils vous meurtrissent la peau et vous disloquent les membres.

Le masseur oriental, au contraire, s'y prend avec une délicatesse infinie : on devine qu'il y a de l'art dans ce qu'il fait, et que cet art, il le pratique presque depuis sa naissance.

Si cet homme n'est pas né dans la vapeur de l'étuve, il a dû y passer une grande partie de sa vie. On le sent à l'agilité comme à la souplesse de tous ses mouvements, à sa pudeur hypocrite, et surtout à l'indifférence avec laquelle il remplit sa tâche.

Ce nègre vous traite exactement comme il le ferait d'une chose délicate et fragile, mais non d'un être vivant.

Pendant qu'il vous savonne, vous frotte, vous lotionne, c'est un manœuvre à la tâche, qui tourne une meule, ou vanne du grain, à tant par jour.

Il s'occupe de votre corps, mais nullement de vous.

Je ne sais quelle langue il parle, mais, quelle que soit la vôtre, soyez sûr qu'il ne l'entend pas.

Au bout d'un certain temps, et tout en se livrant à sa besogne, il se met à chanter, dans un idiôme inconnu, un air monotone de son pays natal.

Chacun de ses compagnons de travail ne tarde pas à l'imiter, et c'est bientôt dans l'é-tuve un concert encore plus bizarre qu'assourdissant, et qui complète une fantasmagorie dont on ne peut jouir qu'à Smyrne, à Constantinople ou à Alger.

Cependant, à la fin, les chants cessent par degrés et la vapeur s'éclaircit. Les ombres blanches recommencent à se mouvoir,

et l'écho redit de nouveau quelques paroles françaises.

Les baigneurs vont recevoir leurs dernières ablutions sous des robinets de cuivre jaune, qui de divers points des murs vomissent des torrents d'eau tiède dans des cuvettes de bronze.

Enfin, je ne sais ce que devient la vapeur, mais elle disparaît presque entièrement, et la table de pierre, dont je n'avais pas d'abord deviné l'usage, sert de banc aux baigneurs, qu'attend là une dernière cérémonie, aussi piquante qu'imprévue pour les nouveaux débarqués.

D'abord, on les essuie : puis on leur met aux pieds des babouches de maroquin, sur la tête une bande de laine contournée en turban, puis enfin sur tout le corps une longue

pièce d'étoffe blanche dont on les emmail-
lotte.

Maures ou Français, accoutrés ainsi, indistinctement, en enfants du prophète, sont conduits tour à tour dans la salle des *divans*.

Que ce dernier mot n'ait pas pour nos lecteurs l'acception qu'on lui donne dans nos salons parisiens.

Les divans, à Alger, sont de méchants sommiers rembourrés de crin ou d'herbages, et qui, disposés côte-à-côte sur un plan incliné, formant le fer à cheval, représentent exactement le lit de camp d'un corps de garde. C'est sur ces sommiers que les baigneurs se couchent en sortant de l'étuve, sous prétexte d'y dormir; mais le vacarme qui se fait autour d'eux ne leur permet pas d'y songer.

Si les Maures sont d'ordinaire silencieux comme les Turcs, presque tous les nègres sont bruyants.

Pour ranger un meuble, un matelas, une chaise, un brin de paille, ils se démènent comme de vrais démons : je ne connais pas d'activité plus stérile que la leur.

Ajoutons qu'on ne se rend guère aux bains maures que par partie de plaisir, de sorte qu'au lieu de chercher dans un repos réparateur le complément des effets salutaires qu'on leur attribue, on n'a d'autre souci que d'en égayer jusqu'au bout l'étrange cérémonie.

Les plus paisibles fument dans la longue pipe qu'on leur présente l'excellent tabac turc dont elle est chargée, tandis que les autres jouent, vocifèrent, se chamaillent et

mèlent leurs éclats de rire aux criailleries des nègres.

Indépendamment de la pipe, dont on le gratifie, chaque baigneur a sa tasse de café sans sucre, et dont le marc pilé au mortier au lieu d'être moulu, se dépose au fond du vase en sédiment impalpable.

Le bain maure passe pour être un remède infailible aux douleurs musculaires, ce que je n'oserais affirmer d'une manière très-explicite, mais ce qui doit paraître d'autant plus vraisemblable aux médecins homœopathes, qu'il donne des rhumatismes à ceux qui n'en ont pas. Pour mon compte, j'y entrai bien dispos et j'en sortis courbaturé.

Ce fut le surlendemain de mon arrivée que je m'y rendis en compagnie nombreuse.

En débarquant, je m'étais rappelé l'adresse d'un M. D. avec le frère duquel j'étais lié à Toulon. Cette recommandation improvisée, jointe à l'hospitalière aménité de M. D., me servit à merveille.

Le frère de mon ami demeurait rue de Chartres, n° 19. C'était alors un jeune homme de vingt-cinq à vingt-six ans, actif, intelligent, ambitieux peut-être, propre en un mot à faire fortune, ce qu'il fit en effet.

Je sais depuis peu que M. D. est actuellement commissaire priseur à Alger, où il jouit, sous tous les rapports, d'une grande considération. Tant mieux, il la mérite, ne serait-ce que pour l'affabilité avec laquelle il accueille les amis de ses amis.

Tout occupé qu'il était de ses affaires, il voulut être mon cicerone et me conduisit

partout. J'eus même toutes les peines du monde à me défendre d'accepter un logement chez lui, et je ne pus me dispenser d'y manger plusieurs fois.

Ce fut donc M. D. qui me fit les honneurs des bains Maures.

Nous y allâmes, en sortant de dîner chez lui, avec un de ses jeunes frères qui lui servait de commis, et deux ou trois autres personnes de sa connaissance.

Ce dîner de garçons, égayé par de bons mots, de bons vins, des propos hasardés, des chansons grivoises, et surtout par la bonne humeur de notre hôte, s'était prolongé jusqu'à la nuit noire.

Tous tant que nous étions, en entrant dans l'étuve, nous avions, comme on le dit, un pied dans la vigne du Seigneur.

Quelles bonnes conditions pour transpirer à outrance et pour jouir doublement du spectacle fantastique que j'ai essayé de décrire !

Ce qu'il y a de sûr, c'est que j'y perdis tout à fait la raison. Les baigneurs, les nègres et surtout les lanternes se multipliaient indéfiniment à mes yeux ; j'entendais le son du *rebec*, je voyais la *danse macabre*, et bientôt enfin je ne vis plus rien que le négrillon qui me massait.

Ce fut seulement sur les *divans* que je retrouvai ma compagnie ! encore fais-je un abus de mots en disant que je la retrouvai.

Le moyen de reconnaître, sous un costume uniforme et grotesque, des gens dont la figure ne vous est connue que depuis deux heures ?

A tout hasard, je m'étends à l'exemple de

mes voisins, j'allume en homme expert la pipe qui m'est offerte, et, moi qui raffole de sucre, je bois pour mes péchés le café amer qui m'est servi.

Cependant la conversation s'engage, mon voisin de droite se plaint d'être exténué, et mon voisin de gauche, qui se brûle le pouce en tassant son tabac, jure avec une verve qui trahit à la fois son caractère et son accent.

L'accent franc-comtois ! l'accent de mon pays ! je le reconnaîtrais entre mille, je le reconnaîtrais toujours..... ô patrie !

Comme fasciné par un talisman, je prête une oreille attentive aux propos du baigneur.

Je dois supposer qu'il s'est brûlé au vif, car il est prodigue de ses blasphèmes. Mais, pour le coup, je ne rêve pas, et cette voix m'est connue !..... Un compatriote, un camarade,

un ami, à cinq cents lieues du pays natal!..... oh! le cœur me bat bien fort!

— Vous êtes du Jura? lui dis-je.

Mon voisin à ces mots tressaille, et se lève si brusquement qu'il renverse sa tasse.

— D'où le savez-vous? s'écrie-t-il.

— Votre parler montagnard...

— Mais il me semble aussi que votre voix.....

— Connaissez-vous ces vers :

Je l'aimais tant, hélas!... son nom seul reste encor

En mon âme abîmée,

Comme sur un tombeau, l'épitaphe d'un mort!...

— Mémée!

S'écrie Jacques Albin, car c'est lui-même, en finissant la strophe de sa composition,

dont les derniers vers seulement m'étaient revenus à l'esprit.

Et nos deux bédouins (car le lecteur se rappelle nos costumes) de se jeter dans les bras l'un de l'autre, en pleurant de joie comme des enfants.

• • • • •
• • • • •
• • • • •
• • • • •
• • • • •
• • • • •

Après avoir suffisamment diverti les baigneurs par les explosions risiblement touchantes de notre reconnaissance, nous nous hâtons, Albin et moi, d'échanger notre déshabillé mauresque contre nos habits de chrétiens. Je prends congé de M. D., en lui

rappelant que dès le point du jour nous devons partir pour le camp de Douaira où il a promis de me conduire ; puis, Jacques m'emmène chez lui, c'est-à-dire dans un affreux galetas de la rue Baballoued, où nous passons ensemble le reste de la soirée et une grande partie de la nuit.

Mon ami me met en quelques mots au courant de sa position.

Attaché comme auxiliaire au service de santé, il habite Alger depuis six mois, et remplit à l'hôpital les fonctions de chirurgien sous-aide.

Physiquement, Albin n'est presque pas changé : il a grandi, voilà tout. Quant au moral... hélas ! c'est comme autrefois. Le goût des sensations fortes a persisté chez lui. Depuis la déception qu'il a éprouvée dans ses

amours, il se console, en s'enivrant, de l'infidélité de sa belle, et à la manière dont il attaque les six bouteilles de bière qu'il vient de nous faire apporter par son nègre Makis, je crains fort que mon pauvre ami ne soit à jamais inconsolable.

— Tu aimais donc beaucoup cette fille, lui dis-je, pour la regretter si longtemps ?

— Oui, beaucoup, me répond-il. Ce n'est pas que j'eusse voulu jamais donner à ma mère le chagrin de me voir épouser mademoiselle Mémée Désormes, mais enfin je l'aimais, et j'ai la certitude qu'en l'épousant j'aurais fait mon bonheur.

Vois-tu, mon cher, *la sympathie est pour les âmes ce qu'est l'affinité pour les atomes.*

L'homme est un être essentiellement in-

complet, et dont l'existence n'est qu'un long malaise tant qu'elle s'accomplit dans l'isolement. Mon cœur était au cœur de Mémée ce que l'*oxygène* est au *potassium*. Tu me comprends, toi qui possèdes ton Berzélius sur le bout du doigt. Si jamais je me décide à devenir sage et laborieux, je m'appliquerai à chercher les lois de cette chimie morale.

Pour son malheur et pour le mien, Jacques n'a que trop bien tenu parole.

Sur les trois heures et demie, le jour commençant à paraître, je quittai mon ami pour me rendre chez M. D. qui déjà m'attendait et venait de faire seller nos chevaux.

Pluton, celui que je dois monter, est, au dire de son maître, *le premier trotteur de la*

Régence : qualité que j'apprécierais médiocrement, si M. D. ne m'affirmait en même temps que son cheval est doux comme un agneau et si parfaitement intelligent que, dans le cas où, par impossible, il démonterait son cavalier, il serait capable de le ramasser.

En conséquence me voilà sûr de revenir mort ou vif à Alger, et je ne désespère pas d'être en état, le lendemain matin, d'aller faire à Jacques le récit de mon excursion à Douaira.

Circonstance fatidique !

Cinq années devaient se passer avant que je revisse Albin.

III

ROMAN D'UN QUART D'HEURE.

III

Roman d'un quart d'heure.

M. D. et moi, nous sommes enfin à cheval.

La porte se referme sur nous. Les Bédouins s'éveillent et se rangent pour nous laisser passer.

Le village de Del-Ibrahim doit être notre première halte.

en ondulant comme d'immenses vagues subitement cristallisées jusqu'au cap Matifou.

Leurs derniers versants, déchirés par des ravins profonds, sont couverts d'une végétation variée et luxuriante.

Quelques arbres d'Europe, des chênes, des figuiers de Barbarie, et surtout des aloès croissent pêle-mêle, et font les frais d'une verdure diaprée dont les tons heurtés impressionnent l'œil d'une façon singulière.

Vous sentez à cet aspect que vous n'êtes plus en France.

Mais que ce panorama est saisissant et grandiose pour les yeux du voyageur qui le contemple pour la première fois !

Combien je fus heureux, mon Dieu ! pendant les dix ou douze jours que je passai sur

ce beau rivage d'Afrique, que j'aimerais tant à revoir, et que je ne reverrai plus !

Triste organisation que la mienne ! pas une de mes jouissances qui ne me laisse un regret !

Toute ma vie fut tourmentée par deux passions contradictoires : l'amour des lieux nouveaux et l'amour des lieux que j'avais vus.

O charme des souvenirs, quel empire vous avez sur moi !

Oui, je traverserais les mers pour revoir un vieux chêne dont le feuillage m'a abrité, une pelouse où j'ai dormi, un ruisseau où j'ai bu, une pierre sur laquelle je me suis assis !

Malheur à moi ! bientôt il me faudra tout quitter pour toujours !

Mais éloignons ces noires pensées.

La mort n'est que le départ pour un dernier voyage...

Là-bas, là-bas, on retrouve ses amis, l'aïeule qui reedit en nous attendant les chansons et les contes dont fut charmée notre enfance... Là-bas, on retrouve sa mère, son amante, tout ce qu'on a aimé.

Est-ce bien vrai, mon Dieu?...

Émilie! vous reverrai-je aussi? serez-vous encore innocente et candide comme je vous ai quittée? Vous n'aviez que seize ans. Hélas! vous aurez vieilli, et vous ne me reconnaîtrez plus.

Que dis-je, insensé! me reconnaîtrez-vous aujourd'hui! pour vous suis-je quelque chose dans le monde? ai-je seulement occupé votre pensée pendant une minute, pendant l'instant que je demeurai près de vous?

Vous souvenez-vous encore de l'étranger qui s'est assis sous votre toit paisible ?

Belle et suave jeune fille ! oh ! non, tu ne te doutes pas qu'à cinq cents lieues du pays que tu habites, une âme mélancolique comme la tienne s'émeut à ton souvenir ; qu'un pauvre rêveur, dégoûté du monde, et qui s'en va mourant, verse une larme de regret en écrivant ton nom.

Il est bien doux ton nom, Émilie ! il me rappelle celui d'une sœur que j'adorais et que j'ai perdue jeune encore. Hélas ! tu n'as jamais su le mien.

.

Que le lecteur ne s'attende pas au récit d'une aventure. L'analyse d'une impression, d'un phénomène psychique, dont je fus long-

temps sans me rendre compte, va seule nous occuper.

Comment se fait-il qu'après dix ans d'émotions diverses, de lutttes, de chagrins, d'affections formées et détruites, la figure d'une personne que je n'ai pas vue dix minutes, que je n'ai fait pour ainsi dire qu'entrevoir en courant, se retrouve aujourd'hui si nettement dans mon cœur?

Oui, je me souviens aussi parfaitement d'Émilie Dénan, que je me souviens de ma mère. Mais pour moi ce n'est pas une femme, ce n'est pas une jeune fille que j'ai rencontrée par hasard sur un grand chemin d'Afrique; c'est un ange qui m'est apparu dans un rêve.

J'en suis sûr comme de mon existence : une parcelle de son âme est restée dans la

mienne... Albin et moi nous nous rencontrerons un jour sur cette voie mystérieuse des sympathies instinctives.

.

Ainsi que je l'ai dit, nous chevauchions gaiement sur la route de Blida, M. D. armé de pied en cap, pour faire face aux Bédouins en cas d'attaque, moi, n'ayant en main qu'une cravache pour exciter mon cheval.

Encore dois-je avouer que je n'en abuse pas! *le meilleur trotteur de la régence* ne l'endurerait point.

Je ne perds pas de vue ses oreilles dans la crainte de perdre aussi la selle, et, malgré les paroles amicales que je lui adresse de temps en temps pour me rassurer, la liberté de ses allures me donne quelque inquiétude.

Franchement pour mon usage, je lui préférerais l'âne de Sancho.

À tout prendre néanmoins, je ne suis pas trop mécontent de lui, et je suis fort content de moi. Serait-ce par hasard qu'on naît cavalier, comme l'on naît poète ? Je serais tenté de le croire à la grâce que je me trouve.

— Eh bien, Pluton ! qu'est-ce qui te prend ?..... flairerais-tu quelque Proserpine au bout de cette avenue de lentisques ?... allons... Pluton ! ne va pas te cabrer à présent !

— Lâchez les rênes... que diable !

— Lâchez les rênes... lâchez les rênes... vous en parlez à votre aise. Ne voyez-vous pas que votre maudit cheval veut à toute force quitter la route pour gagner cette maisonnette.

— Ah! l'animal!... mémoire d'ange !Il y a plus de deux mois qu'un matin, nous sommes allés à cette maison où il a mangé l'avoine et il s'en souvient encore. Il ne lui manque que la parole.

— C'est admirable en vérité. Pluton! Pluton! que le ciel te confonde avec ton esprit, vilaine bête! je n'en viendrai jamais à bout.

En effet, Pluton s'engage malgré moi dans l'avenue.

— Décidément, dit M. D., votre cheval veut renouer connaissance avec le père Dénan. Eh bien! laissez-le aller, ce brave père Dénan nous fera goûter son vieux rhum.

— Vous le connaissez?

— Parbleu! demandez à Pluton...

Un instant plus tard, nous mettions pied

à terre, et après avoir attaché nos chevaux à un arbre, M. D. ouvrit sans frapper la porte de la maisonnette, où nous entrâmes tous deux.

A ces airs sans façon, et à quelques autres signes encore, je suis bientôt convaincu que mon compagnon de voyage connaît les lieux aussi bien qu'il le prétend.

— Bonjour, Claudine, dit-il, en entrant, à une grosse fille rousse qui savonne du linge dans un seau.

— Bonjour, monsieur D., par quel hasard si matin ?

— Vous êtes toujours curieuse.

— Dame !

— Est-il levé, M. Dénan ?

— Oh ! je crois bien qu'il est levé... voilà plus d'une heure qu'il fait la chasse aux sau-

terelles dans son jardin. Ces vilaines bêtes-là nous mangent tout.

— Et mademoiselle ?

— Elle s'habille.

— Déjà !

— Oh ! elle est très-matinal, mademoiselle... quoique *ç'aït été élevé dans du coton*, c'est pire qu'une paysanne pour le travail.

Quelle est donc cette demoiselle *élevée dans du coton*, et chez qui l'on va boire la goutte à quatre heures du matin dans le voisinage d'un camp ? J'ai toujours aimé les énigmes.

Pendant que j'essayais de deviner celle-ci, M. Dénan entra, portant glorieusement à la main la peau d'un chacal, pris au piège pendant la nuit, et qu'il venait d'écorcher.

C'était un homme de cinquante ans au plus, de taille moyenne, mais bien prise.

Quoiqu'il fût mis avec une simplicité toute rustique, un je ne sais quoi de distingué dans le maintien révélait tout d'abord en lui une éducation et des habitudes avec lesquelles sa condition actuelle ne semblait pas en harmonie.

M. Dénan, m'a-t-on dit, avait autrefois été possesseur d'une fortune considérable, et s'était ruiné en 1830, en agiotant sur les fonds publics. Il avait acheté à l'époque de la prise d'Alger, et vendu après la révolution.

Il était veuf, n'avait d'autre enfant qu'une fille, et habitait depuis 1832 l'Algérie où après avoir spéculé sur les farines, il s'était fait colon.

Voilà tout ce que M. D., qui avait eu avec lui quelques relations d'affaires, put m'apprendre sur son compte, si ce n'est qu'à l'époque dont je parle (1834), il commençait à restaurer sa fortune et venait d'acheter à bas prix, dans la Mitidja, des terres considérables qui ont dû acquérir depuis une très-grande valeur. Plaise à Dieu qu'il ait eu la patience de les conserver jusqu'à présent !

M. Dénan nous reçut avec aménité, Pluton eut son avoine et M. D. son rhum.

Les propriétaires sont tous les mêmes : M. Dénan nous parle longuement de son jardin, de ses terres, de ses pastèques, de ses choux, des sauterelles qui les dévorent, et surtout du chacal qu'il vient de dépouiller : ignoble animal, dit-il, qui tient du loup,

du renard et de la hyène, dont il réunit toutes les mauvaises qualités.

Enfin, il vient de nous verser *le coup de l'étrier*, lorsqu'une voix fraîche, vibrante, argentine, une voix telle que je n'en ai jamais entendu depuis et qui me remue jusqu'au fond de l'âme, se met à chanter dans la chambre voisine ce refrain touchant de la romance des *Deux Nuits* :

« Pourrai-je te voir encore un jour ,

O beau pays de France ! »

— C'est ma fille, dit M. Dénan. Pauvre enfant, qui m'a consolé de bien des peines !

Entre donc, Émilie, ajoute-t-il en élevant la voix.

La porte s'ouvre, et la jeune fille, après nous avoir salués avec un sourire plein de

grâce et de pudeur, court embrasser son père..... Tableau charmant, qui depuis m'est cent fois revenu dans mes rêves! . . .

.

.

Il y a peut-être un fait absurde dans ce qui me reste à dire... Je le dirai pourtant.

Si j'ai eu dans ma vie bien des jours d'amertume, quelques rares instants de bonheur s'y sont aussi mêlés.

Eh bien ! oui, lecteurs, je l'affirme, aucun ne me fut plus doux et n'a laissé en moi de traces plus profondes que celui où mes yeux rencontrèrent ceux de cette aimable enfant, de cette naïve étrangère que je voyais pour la première et pour la dernière fois.

Aujourd'hui, j'en parle en philosophe, en physiologiste, j'allais dire en *magnétiseur*,

mais le public ne me comprendrait pas encore.

Imaginez l'émotion vague, indescriptible, indéfinissable, qu'on éprouve en touchant pour la première fois la main d'une femme qu'on adore, et vous aurez l'idée de ce qui se passa en moi à l'aspect d'Émilie.

Oh ! l'amour, le véritable amour, n'émane pas plus des sens, comme on l'a dit souvent, qu'il ne dépend de l'amour-propre, comme l'écrivit madame de Staël : il existe indépendamment de toutes conditions apparentes et constitue une des qualités primordiales et essentielles de notre double nature.

Lorsqu'une heureuse éventualité met en présence deux êtres faits l'un pour l'autre, ils le sentent, ils s'attirent, ils s'aiment dès la première seconde. Leurs âmes se correspondent, se mêlent et s'enlacent.

Puis, viennent le plus souvent les dures nécessités de la vie sociale qui troublent et détruisent cette ineffable harmonie, car nous naissons bien moins pour aimer que pour souffrir.

Un secret instinct a beau nous dire : Reste, oh ! reste ici, sous peine d'y laisser une des moitiés de toi-même, le flot de la destinée nous emporte avec lui.

Alors commencent pour nous ces indicibles angoisses dont la vraie cause est méconnue, et nous nous débattons dans le vide d'une existence incomplète.

Néanmoins, on poursuit machinalement sa carrière, espérant de nouveaux hasards qui ne se représenteront plus. Les jours se succèdent et s'écoulent, l'indifférence engendre le dégoût, l'âge vient, les passions s'éteignent,

le cœur se flétrit et se dessèche, enfin, on vieillit et l'on meurt sans avoir connu le suprême bien d'ici-bas.

Mon histoire est tout entière dans les quelques lignes que je viens d'écrire. Si le plus grand supplice des damnés est de concevoir, sans en jouir, le bonheur des élus ! depuis dix ans je suis damné. Vainement, je me suis exténué à poursuivre un fantôme dont la réalité ne m'apparut qu'une fois.

Tel est d'ailleurs, je le suppose, le sort de tous les hommes. Chacun de nous a son idéal, dont le type réel est quelque part : heureux celui qui parvient un jour à le rencontrer et qui ne s'en sépare plus !

Tous les traits d'Emilie Dénan sont tellement gravés dans ma mémoire que si je savais peindre, je pourrais en faire un portrait

frappant de ressemblance. Elle est là, devant moi, debout, la tête un peu penchée. les lèvres entr'ouvertes, la main gauche appuyée sur le dos d'une chaise de jonc. Je ne vois pas plus distinctement ces fauteuils, ces bougies, cette statuette de Cromwell, tous les objets qui m'entourent..... oh! laissez-moi vous la dépeindre !

Emilie est plutôt petite que grande ; elle paraît bien faite, mignonne sans être frêle.

Son visage ovale est d'un blanc mat, imperceptiblement rosé aux joues, ses cheveux sont châains, fins et parfaitement lisses. Les deux larges bandeaux qu'ils forment de chaque côté, sont légèrement soulevés par deux autres bandeaux, plus petits et qui disparaissent sous les premiers au niveau des tempes. Cette coiffure simple et gracieuse est

d'un effet piquant, je ne l'ai jamais remarquée sur aucune autre tête.

Le front est notablement élevé, et la double saillie qu'il présente annonce chez Émilie une forte dose de raison. Les sourcils régulièrement arqués, sont d'une couleur plus foncée que les cheveux. Elle a de longues paupières, de longs cils, de grands yeux noirs veloutés, brillants, humides, timides et passionnés, les plus beaux yeux que j'aie vus de ma vie. Son nez est petit et bien fait ; ses lèvres d'un rouge vif, laissent voir, lorsqu'elle sourit, deux rangées de petites dents aussi blanches que des perles. Jolie main, jolis doigts effilés, jolis pieds, jolie, jolie, oh ! cent fois trop jolie !...

Je préférerais comme relique, au crâne de Napoléon, ce simple peignoir bleu rayé de

noir dans lequel se dissimule à demi la taille ronde et fine d'Émilie.

Pauvre fou que je suis !

A présent animez d'une pensée chaste et pure le corps charmant que je viens de décrire.

Rendez à la jeune exilée son mélancolique enjouement, où percent à la fois l'amour filial, l'amour de la patrie, et peut-être aussi les vagues aspirations d'un sentiment nouveau.

Ajoutez à ce que j'ai dit la poésie du malheur, et la poésie des lieux.

Enfin, représentez-vous toutes les circonstances de la scène :

Il est à peine cinq heures du matin ...

Nous sommes au rez-de-chaussée d'une maison rustique, au milieu d'un pays agreste et sauvage.

Des arbres dont le feuillage m'est inconnu entourent de tous côtés ce paisible ermitage. Leurs rameaux qui s'inclinent jusqu'aux fenêtres, y tamisent la lumière douteuse qui nous parvient. N'étaient l'aire planchéiée de la chambre, cette table de chêne, ces ustensiles de ménage, nous serions tentés de nous croire sous un berceau de verdure.

Au milieu du silence absolu qui règne au loin dans la plaine, le gazouillement de quelques passereaux qui s'éveillent se mêle seul à nos voix.....

Des voix françaises loin de la France sont toujours des voix amies.

Fasciné par ce qui m'entoure, l'âme ouverte aux impressions du moment et fermée aux souvenirs, je crois voir dans cette chambrette ma patrie tout entière.....

Ma patrie!... c'était l'asile d'un exilé!

Oh! dites-moi, mon Dieu! d'où vient le charme que ces lieux ont pour mon cœur! Il me semble que j'y suis né et que je voudrais y rester toujours..... j'y oublierais la France, ma famille, ma mère!

Oh! j'en conviens, je le sens, il y a de la folie dans ce que j'écris, et pourtant ce que j'écris est vrai.

La nature m'a affligé d'une sensibilité malade, qui me rendrait sans cesse ridicule si elle ne se cachait sous les dehors compassés d'une froideur excessive.

Parmi les hommes de ma connaissance, en est-il qui soient faits ainsi? je l'ignore : je ne leur ai jamais fait part de mes impressions intimes, ils ont eu le droit de me cacher les leurs.

Me voilà donc subitement épris d'une femme, d'une enfant, qui demain ne sera plus pour moi qu'une chimérique réminiscence.

Pourquoi? comment cela se fait-il? est-ce un rêve? ai-je perdu la raison? quelques nuits d'excès et d'insomnie ont-elles exalté jusqu'au délire toutes mes facultés sensibles? Je ne sais.

Mais quoi! cette jeune fille exerce-t-elle sur tous ceux qui l'abordent, l'influence magique dont je ressens les effets? non, car mon ami est aussi bien que moi assis à côté d'elle. Il la regarde, il lui parle, et sa voix n'est pas émue.

Tout à l'heure il me dira avec insouciance qu'elle lui paraît jolie..... oh! profanation! qu'il ne me dise rien de plus!

Eh ! que pourrait-il en dire ? Elle ne l'occupe point. Et moi... moi, j'en suis jaloux !

Mais ce n'est pas tout : Émilie partage, sans s'en douter peut-être, le sentiment qu'elle m'inspire. Si je lui parle, elle rougit, en me répondant elle tremble et baisse les yeux. Fuyons, fuyons..... Pour rien au monde je ne voudrais la revoir, car peut-être n'aurais-je plus le courage de la quitter.

Voilà, certes, un des épisodes les plus singuliers de ma vie..... Il a duré moins d'un quart d'heure.

.

Ainsi M. D. et moi, nous remontons à cheval.

M. Dénan nous tient l'étrier et nous serre la main à tous les deux, en nous souhaitant je ne sais plus quoi, car toute mon attention est

absorbée par sa fille, qui, debout sur le seuil de la maisonnette, suit du regard tous mes mouvements.

— Adieu, mademoiselle, lui dis-je en soupirant.

Adieu ! sublime expression de la foi chrétienne, qui résume en même temps et le néant des affections terrestres et l'espérance qui nous en console.

Presque jamais je n'ai dit adieu sans éprouver un serrement de cœur ; mais cette fois surtout, j'étais vivement ému.

Heureusement dans les organisations nerveuses les sentiments sont si mobiles et se succèdent si vite, qu'en se confondant ils se neutralisent en partie les uns les autres.

Cette succession rapide des impressions et des idées a toujours été le fait culminant de

ma nature. Voilà pourquoi, dans ma vie, le rire s'est mêlé si fréquemment aux larmes, le burlesque au pathétique.

.

Pluton redresse fièrement la tête dès qu'il me sent en selle. Il se cabre et hennit comme s'il allait au feu! Maudite bête! je gagerais que c'est lui qui me suggère la sottise envie de faire le beau cavalier aux yeux de mademoiselle Émilie.

Me voyez-vous le corps droit, les épaules effacées, les coudes collés aux hanches, les rênes dans la main gauche, et la main droite tombant négligemment sur la cuisse du même côté. Je serre peut-être un peu les genoux, et j'affecte de porter en dedans les pointes de mes pieds. Si pourtant, je m'en tenais là... Mais, bah! je ne fais pas les choses à

demi. Fat que je suis (c'était de la fatuité!) j'ai la bêtise de fouetter mon cheval.

Je comptais certainement sur quelques jolies courbettes, et voilà mon vilain surnois, qui, au lieu de courbettes, fait un écart, si bien qu'il me désarçonne, et qu'il ne s'en faut pas de l'épaisseur d'un cheveu, que j'aie étaler mes grâces dans la crotte des fondrières.

Jugez de mon dépit!

M. D. riant à perdre haleine, me conseille impitoyablement de me retenir aux crins.

Oh! alors, ma tête se perd tout à fait. Quitte ou double, me dis-je... On ne rira plus si je me tue, et sur ce, je me mets à crava-cher à tour de bras mon fougueux coursier, qui part comme une avalanche et m'em-
porte je ne sais où.

Réflexions philosophiques :

Pendant tout le temps que dura ce galop périlleux, je faisais en moi-même justice de mon imprudence, et surtout du motif qui me l'avait inspirée, et je répétais en continuant à toucher comme un sourd sur la croupe de Pluton, ce verset de *La Sagesse* :

Vanitas vanitatum, et omnia vanitas!

Eh bien! comprenez-vous cet esprit qui se partage en deux, l'un pour faire des folies, l'autre pour les condamner? Il n'y a pas à en douter : c'était *l'âme sensitive* qui cravachait Pluton, et c'était *l'âme immortelle* qui gourmandait sa sœur.

L'homme, il faut en convenir, est un étrange animal!

Quoi qu'il en soit, M. D. me suivait à toute bride; mais il ne riait plus.

— Arrêtez donc, malheureux ! criait-il à s'égosiller, vous allez estropier mon cheval, ou *pour le moins* vous casser le cou.

Assurément, la Providence veillait sur moi, car, après cinq ou six minutes de cette course désordonnée, Pluton s'arrêta sain et sauf, aussi bien que moi, au sommet d'un monticule, où je repris toute ma raison, et d'où j'aperçus le camp que nous allions visiter sur la lisière de la Mitidja.

— La peste ! dit M. D. en se serrant la rate avec son mouchoir, j'en ai un point de côté. Vous aviez donc le mors aux dents ?

— C'est votre faute aussi ; pourquoi vous moquer de moi ?

— C'est que vous étiez si drôle avec votre jambe en l'air !

— N'importe ! me voilà cavalier pour le reste de mes jours.

Je ne raconterai que très-sommairement la suite de mon excursion à Douaira, pendant laquelle il ne m'advint rien qui soit digne d'être mentionné.

De temps à autre, nous rencontrions à côté du chemin, qu'ils évitaient pour ne pas souiller leurs pieds d'une terre remuée par les *Roumis*, des Bédouins qui se faufilaient comme des bêtes fauves à travers les halliers ; puis, sur le chemin même, des Arabes moins fanatiques, se prélassant, qui sur un chameau, qui sur une bourrique de la grosseur d'une chèvre.

Les uns et les autres portaient des provisions de bouche au marché d'Alger : celui-ci

un petit panier de dattes, celui-là six cornichons.

Rien de plus divertissant que de voir, le matin, sur la place *du Gouvernement*, ces impassibles marchands étaler devant eux dans une corbeille, leur modeste pacotille.

Gravement assis, les jambes croisées à la façon mauresque, ils fument imperturbablement en attendant jusqu'au soir, s'il le faut, le bon plaisir des acheteurs.

Que dis-je! jusqu'au soir! ils resteraient là pendant un siècle sans mot dire, s'il plaisait au prophète que le chaland ne vînt pas.

Le hasard ou mon bon ange me fit retrouver, au camp, un capitaine de mes amis, le pauvre M. Monin, qui, après avoir guerroyé pendant cinq ans en Algérie, s'en vint sottement, l'année suivante, se laisser mourir d'a-

poplexie à huit lieues de son village, où l'attendaient impatiemment sa femme et ses enfants.

Nous fîmes à la table de cet officier, un dîner tout champêtre, mais si modeste, que malgré les conseils de M. D., sur la nécessité pour les voyageurs de raconter tous leurs repas, j'hésite à faire mention de celui-ci.

Ce n'était d'ailleurs pas la faute de M. Moinin, s'il nous recevait si maigrement. Les vivres manquaient grâce à la voracité des chacals qui avaient eu l'audace, la nuit précédente, de venir manger au beau milieu du camp, trois moutons apportés la veille, et dont ils n'avaient pas même laissé les os.

Les sentinelles, au lieu de se crier d'heure en heure le *prenez garde à vous* d'usage,

auraient donc mieux fait de se dire : prenez garde aux moutons.

Mais, enfin, on ne meurt pas pour dîner une fois avec des concombres au sel et des figues de Barbarie, et j'ai fait dans ma vie plus d'un festin dont je me souviens avec moins de plaisir que de cette collation du camp de Douaira.

Il était sept heures au moins lorsque nous reprîmes le chemin d'Alger, et, par conséquent, il était nuit close, lorsque nous y rentrâmes.

Je couchai cette fois chez M. D., et j'étais tellement exténué, que j'eus à peine la force de lui souhaiter le bonsoir.

Le lendemain dans la matinée, je me rendis chez Albin.

Heureusement, j'avais remarqué sa mai-

son au clair de lune, et je la retrouvai sans peine. La nuit elle n'était pas belle, mais le jour c'était bien pis. Dieu du ciel, quel escalier!

Cependant, je le monte, en tremblant qu'il ne s'enfonce sous moi. La porte est entre-bâillée, ce qui ne me prouve pas encore qu'Albin soit chez lui; mais j'entends dans la chambre une espèce de clapotement analogue au bruit que ferait un pourceau en mangeant. J'entre, et je trouve Makis attablé, et en train d'ingurgiter une sorte de pâtée de riz dont l'aspect me soulève le cœur.

— M. Albin? lui dis-je.

— M. Albin? répète le nègre en se levant d'un air effaré.

— Oui, votre maître, où est-il?

— Où est-il?... lui pas être ici.

— Parbleu ! je le vois bien. Quand donc est-il sorti ?

— Quand donc est-il sorti ? moi pas savoir... lui être parti.

— Parti..... pour quel pays ?

— Pour pays à lui.

— Comment ! pour la France ?

— Moi pas savoir... ah ! oui, pour la France... la mère à lui, morte là-bas, et lui parti pour la voir.

— Sa mère est morte ! et quand donc ?

— Moi pas savoir... lui, pleuré, pleuré, pleuré.

— Ah ! sa mère est morte ! et c'est hier ou ce matin qu'il s'est embarqué ?

— Moi pas savoir.

— Que le ciel te confonde, sauvage, avec

tes pas savoir : ces vilains noirs sont tous les mêmes.

Le nègre piqué de mon emportement, renfonce son bonnet, se rassied, et se remet à se bourrer de pilau avec une ardeur incroyable, d'où je conclus que le chagrin de son maître ne lui ôte pas l'appétit. . . .

.
.

Désespérant d'en apprendre davantage, je sortis et j'allai me promener sur la grève de Mustaphah, où je pus me livrer à mon aise aux tristes réflexions que m'inspirait le départ précipité de mon ami.

Pauvre Albin, pensais-je, pauvre fou qui croyait trouver dans la cynique insouciance d'une vie débauchée un refuge certain con-

tre la douleur ! Le sophisme a beau faire, il ne parvient pas à neutraliser les tendances instinctives d'un cœur affectueux. Au milieu de ses filles de joie Albin vénérât encore l'image sacrée de sa mère. Il la perd, et les larmes coulent malgré lui de ses yeux. Il faudrait ne rien aimer, pour être sûr d'échapper au chagrin, puisque chaque jour peut nous enlever un des objets de nos affections. Ne rien aimer !... Eh ! ce ne serait plus vivre, car la mort n'est, en définitive, que l'extinction totale des affinités de notre âme pour nos semblables et pour les choses qui nous entourent. Mais où donc alors trouver la jouissance, entre cette nécessité de nous attacher aux êtres d'ici-bas, et la crainte perpétuelle d'en être séparés ?... le bonheur est un rêve.

J'aperçus dans ce moment deux goëlands posés sur la plage, et qui se becquetaient avec amour.

Ces oiseaux sont-ils heureux ? me demandai-je. Hélas ! qu'est-ce que peut être le bonheur d'un oiseau ? un peu de plaisir, une sensation qui passe et se renouvelle. Tous les hommes ont cela, et tous pourtant ne sont pas heureux. Le vrai bonheur consiste dans la satisfaction des sentiments élevés, la justice, la charité, l'espérance... Il faut donc le chercher dans l'amour de Dieu et du genre humain, et non dans l'amour d'une femme.

En philosophant de la sorte, je m'étais assis sur le rivage, où mon doigt, que ma raison sans doute oubliait de diriger, traçait machinalement sur le sable les six lettres du nom d'*Émilie*.

Singulière distraction ! Elle me rappela cette maxime sauvage d'un écrivain célèbre de l'autre hémisphère : « L'homme quand il raisonne n'est pas plus que le chien quand il aboie. »

IV

CINQ ANS APRÈS.

IV

Cinq ans après.

Si le titre de ces mémoires avait besoin d'interprétation, je me hâterais de dire que ce que j'écris n'est point l'histoire de ma vie privée dont le lecteur ne se soucierait guère ; mais seulement l'histoire de mes idées à l'égard du magnétisme.

On verra d'ailleurs dans la suite par quelle mystérieuse filiation les chapitres qui précèdent se rattachent à ces idées.

Le magnétisme comme je le comprends aujourd'hui est l'*absolu* du monde moral, une sorte d'antagoniste du libre arbitre de l'homme, c'est-à-dire la raison dominante et presque fatale de nos destinées.

Je sais combien une semblable proposition doit sembler inintelligible à la plupart de mes lecteurs ; mais la simple exposition des faits que je me propose de raconter, en deviendra bientôt, j'espère, un commentaire clair et plausible.

Qu'il me soit permis, en attendant, de franchir sans transition de longs intervalles de temps et d'espace, afin d'éliminer autant que possible de mon récit toutes les circonstan-

ces étrangères à l'ordre spécial des impressions qui doivent seules en être l'objet.

Malgré mon adhésion aux idées mesmériennes, et en dépit de mes boutades contre le corps médical, j'entends qu'on n'oublie pas que je suis médecin moi-même.

Ce fut le 18 juillet 1837 que j'eus l'honneur d'être admis, par la faculté de Paris, au nombre des prêtres d'Épidaure.

J'avais alors vingt-trois ans.

Je ne suis donc point, comme l'eût dit Frapart, un *magnétiseur de pacotille*, puisque avant d'incriminer la médecine, je l'ai pendant dix ans étudiée avec ferveur.

Que personne au reste ne s'imagine qu'en mentionnant ces menues circonstances je n'ai d'autre but que de parler de moi.

Grâce à Dieu, je fais bon marché de ma ché-

tive individualité; mais encore m'est-il permis de désirer qu'on ne voie pas dans les croyances dont j'ai fait profession, le caprice d'un esprit fantasque, ou l'enthousiasme dévergondé d'un homme qui ne raisonne point.

Non, j'étais né sceptique, et la conviction dont j'ai fait preuve n'était pas l'œuvre du hasard.

J'ai beaucoup lu, beaucoup vu, et surtout beaucoup médité. C'est par la force des événements que j'ai cru au magnétisme, presque en dépit de ma raison.

Ma thèse inaugurale qui n'est plus dans le commerce, mais qui y fut, j'ose m'en flatter (il s'en vendit deux exemplaires), ma thèse que ma bonne mère eut la tendresse de lire d'un bout à l'autre, et que mes examinateurs

comblèrent d'éloges pour le *rationalisme* que j'y montrais, ma thèse, dis-je, portait le cachet de mon esprit *douteur*, car elle renfermait la proposition suivante :

« Il y a quelque chose de vrai dans le magnétisme animal; mais il s'en faut que tout soit vrai dans ce qu'on en a dit. Depuis Mesmer, qui n'était qu'un charlatan, jusqu'à nos modernes, parmi lesquels on pourrait compter plus d'un Mesmer, le magnétisme trouva tour à tour des auteurs fanatiques et des détracteurs exagérés. Mais en fait de science, il est aussi hasardeux de croire sur parole, que de se faire sceptique par passion. Avant de rien admettre ou de rien nier, lorsqu'il s'agit de questions litigieuses, il faut expérimenter, il faut voir. Or c'est probablement ce que n'ont pas fait, ou

ce qu'ont mal fait, ce qui pis est, ceux qui ont tout admis, et ceux qui ont tout nié. De là le *merveilleux ridicule* ou la *futilité* de la plupart des articles Magnétisme de nos recueils encyclopédiques. »

Il m'eût été difficile d'être plus incisif, j'allais dire plus impertinent, car le double reproche que j'adressais aux articles *magnétisme* des dictionnaires de médecine impliquait évidemment deux personnalités : *Le merveilleux ridicule* était le lot de M. Rostan, et l'écrivain futile, il n'y avait pas à s'y méprendre, c'était M. Bouillaud.

M. le professeur Rostan a peut-être expié plus durement qu'on ne le pense le courage d'émettre un des premiers, des opinions affirmatives sur les faits magnétiques. Que justice lui soit rendue pour sa noble témé-

rité! Quant à M. Bouillaud, nous avons, lui et moi, un vieux compte à régler; cela viendra en temps et lieu, mais, en attendant, j'ajourne à notre rencontre dans la vallée de Josaphat la rétractation du jugement que j'ai porté sur lui.

Enfin, M. le ministre de l'instruction publique a contre-signé mon diplôme. Ce diplôme est dans ma poche, ma trousse et mes lancettes n'attendent plus que des victimes. Gare à vous, mes amis, me voilà médecin de la tête aux pieds.

Médecin! qui le dirait à me voir? je ressemble à s'y tromper à un élève de rhétorique.

Oh! la robe, le bonnet, la perruque d'autrefois! malheureux, qu'en avez-vous fait? Ces insignes étaient-ils donc les seuls ridicu-

les que vous reprochât Molière? Ceux-là du moins vous étaiet utiles, tandis que ceux que vous avez gardés, sont sans profit pour vous, funestes à vos semblables.

Un docteur de vingt-trois ans! Que voulez-vous qu'il devienne avec ses cheveux sans poudre et son menton sans barbe? qu'il aille planter sa tente dans son pays natal? Eh! ses compatriotes qui le croient encore au collège, parce qu'ils l'ont vu naguère sur le bras de sa nourrice, n'auront garde, avec raison, de lui confier leur vie. Ah! s'il pouvait se vieillir! Mais non, il faut attendre; attendre que ses cheveux grisonnent et que les rides de son front marquent son expérience. Et s'il meurt d'ici là de dépit et de misère?... oh! la robe, rendez-lui la robe, la longue canne et la perruque..... la perruque au moins, qui

donnait tout d'un coup l'âge, le talent, l'expérience, et le prix qu'on y attache.

Je proteste qu'à cet égard, je parle sérieusement : moins les choses ont de valeur réelle, et plus il importe de leur donner une valeur apparente. La profession de médecin avait donc besoin d'un symbole.

Ainsi, j'é le soutiens avec la plus entière conviction, c'est en abjurant ses vieux insignes, que le corps médical a provoqué l'état de souffrance auquel il cherche en vain un remède, et l'affligeante détresse qu'il ne parvient pas même à cacher.

Je sais bien, qu'à défaut de l'ancien costume magistral, le néophyte, en débutant, y supplée par une tenue sérieuse et les grands airs du métier. Il adopte la cravate blanche,

le ton sentencieux, et des lunettes au risque de se rendre myope.

Mais en dépit de tous ses efforts, les maladies ne viennent pas vite, et si, pour acquitter le prix de ses *inscriptions*, de ses examens, de sa thèse, etc., etc., il a consommé jusqu'au dernier sou le produit de l'enclos paternel qu'il s'est vu forcé de vendre, oh ! je le plains de toute mon âme.

Mais pourquoi ces doléances sur le sort des médecins ? Hélas ! c'est qu'en cherchant à rassembler au fond du temps et de mes souvenirs tous les éléments de ma destinée, je tremble d'apercevoir dans les misères que je viens de décrire, une des causes lointaines de la déviation qu'elle a subie.

Sans doute je ne fus jamais réduit aux dures nécessités dont je parlais tout à l'heure.

Sans être riche, je pouvais attendre. Mais l'ennui est presque aussi dur à supporter que la misère, et, en province, l'ennui me gagna.

Donc, un beau jour, je vendis à perte mon cheval et ma voiture; j'en mis l'argent dans ma malle entre deux douzaines de chemises, et je repris le chemin de Paris.

Combien j'étais loin de prévoir les tribulations qui m'y attendaient!

Pendant les deux années de mon séjour en province, je m'étais livré à des études spéciales sur plusieurs points de pathologie, et notamment sur les causes et la nature essentielle de la *Goutte*, maladie très-commune en Franche Comté, où abondent le bon vin, la bonne chère et les gourmands. Dès les premiers temps de mon installation à Paris, je

publiai ces recherches dans une brochure qui eut quelque succès.

Les journaux de médecine rendirent compte avec éloge de cet opuscule qui me valut quelques malades, et je me trouvai, sans y avoir beaucoup songé, médecin *spécialiste*.

Encouragé par ce début, je dirigeai tous mes efforts vers le traitement de la *Goutte*, et, l'année suivante, je publiai dans le journal *l'Esculape* un exposé sommaire des procédés thérapeutiques que j'employais avec succès.

Je le déclare franchement, naïvement, je crois avoir découvert le meilleur moyen qui existe pour guérir la goutte.

J'ai fait à dix malades seulement l'application de ce moyen ; sur les dix, trois étaient

perclus des jambes depuis plusieurs années ; tous ont recouvré une santé parfaite.

Assurément, entre les mains d'un homme habile, cette découverte eût été une mine d'or : je n'en tirai pas un écu.

Comment se fait-il qu'il ne se soit pas trouvé quelqu'industriel pour ramasser mon secret, se l'approprier, et l'exploiter ? Je le confiais pourtant à qui voulait l'entendre.

Dans ma brochure sur la goutte, j'avais annoncé au public un traité des *Affections rhumatismales*, ouvrage considérable pour lequel j'ai recueilli plusieurs liasses de notes et d'observations dont il est à peu près certain aujourd'hui que je ne ferai aucun usage. Mais au commencement de 1839, je fondais sur cet ouvrage toute ma réputation à venir, et j'y travaillais avec ardeur.

Je me proposais surtout d'y battre en brèche la méthode dite *jugulante* ; méthode barbare qui consiste à laisser les malades exsangues et en tue dix pour en guérir un. J'aurais démontré jusqu'à l'évidence, que loin d'être nouvelle, cette méthode expéditive dont deux de nos célébrités contemporaines se disputent l'invention, était tout simplement celle du fameux Hecquet, si plaisamment raillé par Lesage dans le personnage de *Sansgrado*.

Ce fut l'attrait inopiné que m'offrit l'étude du magnétisme qui bouleversa tous mes projets.

O magnétisme ! magnétisme maudit !... Mais était-il donc écrit, Jacques Albin, que tu serais le pilote malencontreux qui briserait ma barque sur cet écueil où je m'écriai

follement comme Ajax : J'aborderai malgré les dieux !

On verra d'ailleurs prochainement comment dans le fait lui-même de ma nouvelle rencontre avec mon ami, ma raison fut presque forcée de reconnaître une première preuve de l'existence du magnétisme.

V

LE BARON DE GOURSAC.

V

Le baron de Goursac.

Un jour du mois de septembre 1839 (je n'oserais mieux préciser la date) M. Silvestre, Pinheiro-Ferreira, ancien ministre de Portugal, feu le docteur Frapart, mesdames Lourd..., madame la comtesse de K... et mademoiselle Adolphine de K..., sa fille, enfin

M. de Beaur..., ex-journaliste, et Édouard Le Carpentier, mon bon ami, s'étaient, sur mon invitation de la veille, réunis chez moi, rue Sainte-Marguerite, à l'effet d'y être témoins d'expériences magnétiques.

Quelles devaient être ces expériences? Je l'ignorais complètement.

Mais par quelle fantaisie, ou plutôt, par quelle combinaison de circonstances allais-je de nouveau me trouver en présence de ce magnétisme, dont jusqu'alors je n'avais saisi que le côté ridicule et dont j'aurais eu tant de plaisir à me moquer toute ma vie?

Le hasard est un mot malheureux inventé par la paresse en négation de tous systèmes : le hasard n'explique rien. Ce n'est donc pas lui qui m'a conduit, comme d'autres l'auraient dit à ma place, aux croyances scien-

tifiques que j'ai professées jusqu'à présent.

Le hasard ! un effet sans cause ou une cause sans effet !... Non, non, je n'y croirai jamais, et, jusqu'à preuve du contraire, je demeurerai convaincu :

Ou bien, que nos destinées sont écrites à l'avance, comme le pensent les Turcs, dans les registres des décrets célestes ;

Ou bien, ce qui est encore plus probable, qu'elles sont confiées à ces démons dont parle Tertullien dans l'*Apologétique*.

Or, ce fut assurément un de ces démons (le moins avisé et le moins méchant de tous, il est vrai, car je veux être juste même envers les démons), qui me fit faire la connaissance de M. le baron Jules de Goursac.

M. le baron de Goursac était un des

dix malades que j'avais guéris de la goutte.

C'était un homme de cinquante à cinquante-deux ans, bien qu'il n'en avouât que quarante-cinq, gros, court, alerte, gesticulant comme un Marseillais, quoiqu'il fût Bourguignon, marchant vite, la tête haute, l'air affairé, et parlant plus vite encore qu'il ne marchait.

Il avait le front fuyant, les sourcils touffus, les yeux ronds et perçants, la peau du visage marquée de la petite vérole.

M. de Goursac se mettait avec prétention : je ne me souviens pas de l'avoir vu, même dans son lit, sans brillants à ses doigts et sans jabot à sa chemise. Enfin, il se rasait ponctuellement tous les matins : judicieuse précaution sans laquelle la couleur équivoque de sa barbe grisonnante eût bi-

zarrement contrasté avec le noir encore plus équivoque de ses cheveux.

M. de Goursac, bien qu'il se piquât d'une certaine érudition, n'était pas un homme universel : je ne lui ai jamais connu que deux sujets de conversation : la goutte et le magnétisme.

Mais s'il parlait de l'une avec horreur, il parlait de l'autre avec amour.

Le magnétisme le passionnait au delà de toute expression.

Lorsqu'une fois il entamait ce chapitre, sa tête se montait; il parlait, raisonnait, déraisonnait, et criait, à inquiéter ses interlocuteurs sur l'intégrité de son bon sens.

Et notez qu'en pareil cas, il n'y avait d'autre parti à prendre que celui de se taire et de l'écouter; car il fallait si peu songer

à l'interrompre, que si tout en pérorant il venait à se moucher, il vous faisait signe de la main gauche de ne pas prendre la parole.

Hâtons - nous d'ailleurs d'ajouter, que M. le baron de Goursac rachetait par des qualités précieuses une bonne partie de ses ridicules.

C'était au fond, un homme de cœur, affectueux et serviable, dupe, j'en ai eu des preuves, d'une foule d'aventuriers qui exploitaient sa crédulité; mais nuit et jour prêt à voler au secours des malheureux.

M. de Goursac n'est plus : il est mort en 1843, dans un petit château qu'il possédait près de Joigny.

Que l'éternité lui soit légère!

D'après ce que je viens d'écrire de son ca-

ractère, de ses habitudes et de la nature de mes relations avec lui, il me serait superflu d'expliquer comment il en vint à s'ouvrir à moi sur ses convictions favorites et à entreprendre de me les faire partager.

— Vous serez des nôtres, me disait-il un jour, vous serez des nôtres, je vous le certifie, et c'est moi qui me charge de vous convaincre. Ah! docteur, si vous saviez quel sujet sublime que le magnétisme, quand on le comprend comme je le comprends! Mais pour le pratiquer, il faut de la charité, il faut l'amour du prochain. Et voilà justement pourquoi MM. les médecins, qui ne connaissent guères d'autre prochain que celui qu'ils rançonnent.....

— Ah! baron, vous êtes ingrat!

— Non, docteur, je vous excepte, et vous le savez bien.

Puis, changeant de ton tout-à-coup, c'est-à-dire, baissant le verbe en haussant le diapason de manière à parler presque en voix de tête :

— Comprenez-vous que depuis un an j'aie fait vingt somnambules ? Oui, docteur, vingt somnambules !... Ah ! c'est que la nature m'a doué d'un fluide !... Tenez, touchez ma main. C'est le feu, c'est la flamme... Vous le sentez, n'est-ce pas ?

— Je sens qu'en effet vous avez chaud aux doigts ; mais dites-moi, sans parabole, qu'est-ce, selon vous, que le fluide ?

— Le fluide, docteur !.. c'est la force, c'est la vie, c'est l'âme, c'est le souffle du créateur, c'est Dieu lui-même, c'est tout !

Et M. de Goursac en débitant ces folies d'un ton d'énergumène se donnait une action qui finissait par injecter de sang ses petits yeux gris, au point de les faire rougir comme ceux d'un Albinos.

Il se calma pourtant et reprit presque naturellement :

— Écoutez, cher docteur, puisque grâce à vos bons soins je puis maintenant me servir de mes deux jambes, je veux vous faire avant trois jours ma visite de remerciement.

— Vous serez le bienvenu, cher baron.

— Vous êtes trop aimable pour que j'en doute; mais afin d'avoir encore plus de droit au bon accueil que vous voulez bien me promettre... ce n'est pas seul que j'irai chez vous. — Ah! voyez-vous, j'y tiens : un homme comme vous doit connaître le ma-

gnétisme. — Or, puisque j'ai à ma discrétion la dernière somnambule que j'ai faite... une perle sous certains rapports, oui, docteur, une perle, il faut que vous la voyiez à l'œuvre.

— Oh ! alors, monsieur le baron, permettez que, de mon côté, je ne sois pas seul pour vous recevoir.

— Comment donc ! ayez chez vous, si bon vous semble, toutes les Académies. Plus on est de fous plus on rit, comme dit la chanson, et ni le magnétisme, ni moi, Dieu merci ! nous ne craignons les témoins. Après demain, à trois heures précises, docteur, vous verrez qui nous sommes. Mais je fixe l'heure et le jour, sans vous demander s'ils vous conviennent ?...

— Ils me conviennent à merveille, baron, et j'en prends note.

— Au revoir donc, docteur.

— Un mot, encore, je vous prie.

Et M. de Goursac se rapprochant de moi, je lui dis, très-bas pour ne pas le compromettre :

— Comment se fait-il, cher baron, que le magnétisme étant, pour toutes les maladies, un moyen curatif si efficace, vous ayez eu besoin, malgré vos vingt somnambules, de recourir à moi pour votre goutte ?

— Après demain, docteur, après demain, fit M. de Goursac, en répondant indirectement (très-indirectement) à ma question et d'un ton mystérieux qui peut-être signifiait : jusqu'à ce que vous ayez vu, inutile de discuter.

Parmi les personnes conviées à la séance dont M. le baron de Goursac devait être le

héros, plusieurs croyaient fermement au magnétisme, c'étaient Frapart et mesdames Lourd...; d'autres y croyaient à demi, c'étaient M. Pinhero et mesdames de K...; Le Carpentier et moi nous n'y croyions pas encore, enfin, M. de Beaur... se refusait obstinément et *quand même* à y croire, ce qui de sa part était logique, attendu qu'en sa qualité de journaliste il n'avait jamais cru à rien.

Quoi qu'il en soit, cet aréopage n'avait rien, comme l'on voit, de trop hostile aux prodiges dont M. de Goursac devait nous régaler, puisque, en tout état de cause, ce dernier était à peu près sûr à l'avance de la majorité des suffrages.

Mais il s'en fallut peu qu'il ne s'aliénât une partie des bonnes dispositions où nous

étions généralement à son égard, en ayant le tort de se faire attendre.

Malgré sa promesse formelle d'être chez moi à trois heures précises, à trois heures vingt minutes il n'était pas venu encore.

Aussi Frapart dont l'exactitude aurait mérité de devenir proverbiale, avait-il déjà tiré trois fois de son gousset, la grosse montre d'argent sur laquelle se réglaiement si bien tous les actes de notre ami qu'en s'arrêtant cette montre eût infailliblement causé une perturbation dans sa vie.

A la première fois, il avait fait la grimace ; à la seconde il avait grommelé quelques mots inintelligibles ; mais à la troisième, il se leva et dit tout haut, sans miséricorde :

— Votre M. Goursac (Frapart ne comprenait pas le sens de la particule *de* devant

les noms propres), votre M. Goursac est un homme sans parole. Libre à lui de gaspiller son temps, mais que diable ! le nôtre est précieux.

A peine l'austère homœopathe avait-il achevé sa phrase que des pas précipités dans l'antichambre succédèrent au bruit de la sonnette, et qu'on annonça à la plus grande satisfaction de tous :

Monsieur le baron de Goursac et mademoiselle Stéphanie Dauruc.

M. de Goursac était radieux. Son habit noir semblait sortir à l'instant même de l'atelier de Staub. Sa cravate, son jabot et ses manchettes étaient aussi empesés que l'esprit de M. Dubois (d'Amiens).

Mais nous avons fait connaître le magnétiseur, essayons de décrire la somnambule.

Mademoiselle Stéphanie Dauruc, la *perle*, dont M. de Goursac m'avait parlé l'avant-veille, justifiait assez mal au premier abord, cette métaphorique qualification.

C'était une grande fille de vingt-sept à vingt-huit ans, sèche, plate, jaune, grimaçante et guindée.

Sa mise concordait à merveille avec sa physionomie.

Une robe de *florence*, d'un noir douteux, flasque, passée, éraillée, témoignait par son ampleur exagérée qu'elle n'avait point été coupée sur sa taille, mais s'harmoniait passablement avec son écharpe de flanelle unie et son chapeau de castor, prétentieusement orné d'une couronne de glands de chêne. Enfin, des bottines de coutil gris et des gants de filet, que la rigueur précoce de la

saison semblait accuser d'anachronisme, complétaient la toilette de notre pytho-nisse.

Il faut convenir que si, pour l'instant, nous étions presque en droit de voir en cette fille une incarnation vivante du magnétisme, M. de Goursac compromettait sa cause en nous le montrant si délabré.

Pour mon compte je sentis vaguement que, bien qu'il n'y eût aucun rapport entre la garde-robe de mademoiselle Dauruc et sa lucidité, ce que nous voyions de celle-là, nous rendait presque malgré nous plus exigeants sur ce que nous allions voir de l'autre.

Quant à M. de Goursac, il était trop au-dessus de ces mesquines impressions, pour avoir songé à en tenir compte.

Il entre d'un air fier et délibéré, s'avancant de mon côté pour me prendre les deux mains, jetant de droite et de gauche des bordées de politesse, s'inclinant très-bas devant les dames et s'excusant humblement auprès de tous du retard involontaire qu'a subi sa présence.

— Mesdames et messieurs, dit-il, puisque j'ai eu bien malgré moi le malheur de me faire attendre, ne perdons plus une seconde. Je vous en prie, docteur, un fauteuil pour mademoiselle.

Tout le monde se levant à la fois, pour répondre à cette invitation qui ne concernait que moi seul, il en résulte un moment de tumulte pendant lequel mademoiselle Stéphanie se débarrasse de son chapeau et de son écharpe, puis vient s'asseoir avec la rai-

deur d'une poupée à ressorts dans le grand fauteuil qu'on lui a fait rouler au milieu du salon.

Aussitôt le calme se rétablit.

M. de Goursac, le jarret tendu, le torse raide, le regard fixe, la tête un peu penchée à gauche, exhale par tous les pores le prophète inspiré : vous diriez de lui, suivant le degré d'imagination dont vous a doué la nature, ou Josué ordonnant au soleil de suspendre son cours, ou notre brave Marcillet endormant Alexis.

Le fluide incomparable qui s'échappe de ses prunelles, sans précisément *incendier* personne, paraît néanmoins provoquer dans le système nerveux, sans doute très-impresionnable, de mademoiselle Stéphanie, des phénomènes fort insolites.

Elle s'étire, bâille, se tord les bras, tremble comme une quakeresse.

Je remarque particulièrement que ses mâchoires, agitées d'une sorte de *trismus*, moins gracieux que surprenant, s'entrechoquent avec une rapidité que, faute d'habitude peut-être, je n'ai jamais pu atteindre.

Enfin, après deux ou trois soubresauts violents mais peu probants, car rien au monde ne serait plus facile que de les imiter, elle demeure sans mouvement et M. de Goursac la déclare endormie.

Cela dit, M. le baron, qui semble plein de réminiscences héroïques, se croise les mains derrière le dos à la façon de Bonaparte, et reste ainsi comme absorbé dans une profonde méditation.

Habitué comme je le suis, à sa phraséolo-

gie redondante et prolix, je tremble qu'il ne se croie dans l'obligation de faire précéder ses expériences d'une improvisation sur *l'état actuel de la science*. Aussi, le chasseur des Alpes, menacé d'une avalanche, n'apporte-t-il pas plus de précaution dans sa démarche pour ne pas ébranler le sol, que je n'en mis en abordant notre pensif magnétiseur de cette phrase méticuleuse :

— Monsieur le baron, ces dames sont impatientes de voir...

— Mesdames et messieurs, s'écrie M. de Goursac sans me répondre, et, en prenant (ce qui ne justifie que trop mes appréhensions) la pose oratoire du caporal Trim lisant le sermon de Falstaff, mesdames et messieurs, le phénomène dont vous allez être témoins est un des plus curieux, des

plus rares, et en même temps, des plus péremptoires qu'il soit possible d'observer. Il ne s'agit ici, ni de la catalepsie, ni de la raideur tétanique, ni de l'insensibilité, ni de la vision à travers les corps opaques, ni de la vue à distance, ni de l'extase...

— Eh ! juste ciel ! pensais-je, si ce diable d'homme s'est fait un devoir d'énumérer toutes les choses dont il ne s'agit pas, nous ne sommes pas près d'en être quittes !

Heureusement M. de Goursac, cessant enfin de procéder par exclusion, continua en ces termes :

— Toutes ces merveilles, assurément sont du plus haut intérêt ; mais enfin vous aurez cent fois, mille fois l'occasion de les constater, tandis que le praticien rencontre à peine une ou deux fois dans le cours d'une longue

carrière, la prodigieuse anomalie que nous allons avoir l'honneur d'offrir à votre observation : cette intéressante jeune fille, dans l'état où vous la voyez, ENTEND PAR L'ÉPIGASTRE.

— Ah ! une transposition de sens... dit négligemment, madame Lourd., en femme depuis longtemps accoutumée à de pareils prodiges.

— Je n'avais jamais entendu parler, fait très-bas M. de Beaur. à M. Pinheiro, de cette poussée d'oreilles au ventre.

Quant au docteur Frapart, dont j'observe la physionomie, il ouvre à la fois une grande bouche et de grands yeux effarés, puis, passant deux ou trois fois ses mains dans ses cheveux gris ébouriffés, il tire un calepin de sa poche, et, croisant ses jambes de manière à se faire une table de son genou gauche, il

se dispose à écrire religieusement ce qui va se passer.

L'induction naturelle que je tire de cette pantomime est que le phénomène annoncé par M. de Goursac est digne de toute mon attention.

M. de Goursac continue :

— Ce qu'il y a peut-être, mesdames et messieurs, de plus surprenant dans cette anomalie, est qu'elle se produit à ma volonté, c'est-à-dire suivant qu'il me plaît de concentrer mon fluide à l'épigastre du sujet, ou de le reporter à sa tête.

— Dans ce dernier cas, dit M. de Beaur., votre sujet entend sans doute au moyen de ses oreilles, tandis que dans le cas contraire?...

Le sourire narquois de M. de Beaur. complète pour moi sa pensée, si peu com-

prise du magnétiseur, que celui-ci s'abstient de répondre autrement que par un signe de tête affirmatif.

M. de Beaur. venait de concevoir contre la prétendue audition épigastrique, une invincible objection.

En effet il s'était dit, et je me disais après lui : comment serait-il possible de démontrer que cette fille entend par l'épigastre et n'entend que par l'épigastre ? Si, encore, il ne s'agissait, comme chez l'exstatique de Pététin, que d'un phénomène de vision par l'estomac, quelque'incroyable, quelque'impossible que fût ce phénomène, il y aurait pourtant moyen de nous obliger à y croire. Car enfin, si cette *intéressante* jeune fille, comme dit M. de Goursac, lisait dans un livre fermé que je lui appliquerais moi-même sur les

fausses côtes, force me serait bien de convenir qu'elle y voit par cette région. Mais dans le cas présent, le plus crédule des mortels, à moins qu'il ne soit absolument inepte, aurait toujours le droit de se demander si la somnambule n'entend pas avec ses oreilles ce qu'on lui dit à l'épigastre... Diable! ça commence mal.

Parlez-moi des gens convaincus!

La démonstration du phénomène suspect dont ils'agit est aussi simple pour notre magnétiseur, que deux et deux font quatre.

Le voilà donc qui concentre imperturbablement son fluide à l'estomac de la fille Dauruc, qui apparemment croit de son devoir de témoigner par de nouvelles grimaces qu'elle est sensible à cette opération.

— Quel ignoble facies a l'intéressante

jeune fille! me dit Édouard en s'approchant de moi.

— Parlez donc plus bas, imprudent !

— Oh! je suis si loin de son ventre!...

— Et les oreilles du Baron?

— Le fait est qu'elles sont de taille! mais il est tout à son affaire. Ne lui demanderez-vous pas dans quel bouge il va pêcher ses somnambules?... c'est à dégoûter du magnétisme.

L'opération étant achevée, M. de Goursac nous dit :

— Ainsi que vous le comprendrez sans peine, messieurs, et vous aussi mesdames, la solution de notre problème se réduit à deux points, en d'autres termes à prouver deux choses : La première que cette jeune personne n'entend plus par les oreilles ; la

seconde qu'elle entend par la région épigastrique. Or, abordons le premier point : — M'entendez-vous, Stéphanie? dit-il d'une voix assez forte, à l'oreille de la prétendue dormeuse. — Si vous m'entendez, Stéphanie, je vous ordonne de me répondre.

Et Stéphanie ne répond pas.

— Vous le voyez, messieurs, dit alors M. de Goursac en se tournant de côté et d'autre d'un air très-content de lui, l'audition par les oreilles n'existe plus chez cette fille.

— C'est vrai! disent les dames (mesdames de K... avec un étonnement irréfléchi, mesdames Lourd... sans le moindre étonnement).

— C'est incontestable, fait M. de Beur., en haussant les épaules dès qu'il est sûr de n'être pas vu du magnétiseur.

— C'est évident, évident, de la dernière évidence, ajoute Le Carpentier, en accompagnant ses paroles d'un de ses fins sourires dans le secret desquels je suis seul; sourires si gracieux qu'il faut en avoir étudié l'expression pour en découvrir la malice.

M. Pinheiro Feireira, vieillard aimable et d'une bienveillance extrême, hoche imperceptiblement la tête en signe de doute.

Mais quant à Frapart..... Oh! Frapart était superbe en pareilles circonstances! Ses deux lèvres s'allongent, ses deux yeux s'arrondissent, il bondit sur sa chaise; puis, remettant avec humeur son calepin dans sa poche, il affecte de témoigner par son geste et par sa pose, qu'il se soucie peu désormais du procès-verbal d'une pareille séance.

Bien plus : comme il s'aperçoit que je me dispose à faire à M. de Goursac quelques objections qu'il devine, il m'interpelle énergiquement par mon nom en me faisant signe de m'abstenir. Comme j'ignore ses raisons, je cède à son désir, de telle sorte que notre cher baron se croyant sûr d'une approbation unanime, poursuit intrépidement le cours de sa démonstration.

—Ainsi, messieurs, dit-il, nous voilà bien fixés sur la première partie de l'expérience, passons de suite à la seconde et la question sera résolue; car, enfin, messieurs, l'on a beau dire, les faits sont des faits, c'est-à-dire des arguments sans réplique, et contre lesquels l'incrédulité et la mauvaise foi se morfondront toujours.

Après ce beau mouvement oratoire, M. le

baron de Goursac, se rapprochant de sa somnambule, s'agenouille à ses pieds sur le tapis, puis, se faisant de ses deux mains une sorte de porte-voix, il lui dit au creux de l'estomac, en baissant un peu le ton, mais assez haut néanmoins pour que tout le monde puisse l'entendre :

— M'entendez-vous, Stéphanie?

— Comment, monsieur? fait la drôlesse en affectant de tressaillir.

— Je vous demande, Stéphanie, si vous m'entendez?

— Certainement, monsieur, que je vous entends.

— Et comment m'entendez-vous?

— Avec mon estomac.

— Eh bien, messieurs?... Eh bien, mesdames?...

— C'est merveilleux ! s'écrient les dames !

— Oh ! merveilleux ! répète M. de Beaur.,
en riant de son plus gros rire.

— Avec quel aplomb ment cette canaille-
là ! me dit Le Carpentier, à l'oreille.

Puis s'approchant de M. de Goursac avec
un naturel parfait :

— Comment se fait-il, monsieur le baron,
que vous ne sollicitiez pas des corps savants,
un examen officiel d'un pareil sujet ?

— Ah ! monsieur, les académies !...

— Oui, sont hostiles au magnétisme.

— Vous ne vous imaginez pas jusqu'où
vont leurs préventions !

— A la bonne heure... mais vous avez là
de quoi les confondre, n'est-ce pas, Frapart ?
n'est-ce pas, Messieurs ?

Et mon malicieux ami, pour s'aider à

conserver son sérieux, aspirait indéfiniment une prise de tabac de Virginie.

— Non, non, non, fit avec feu M. de Goursac, les académies sont injustes de parti pris, et rien ne pourrait les convaincre. Elles se montrent d'ailleurs à l'égard du magnétisme ce qu'elles se sont montrées à l'égard de toutes les grandes découvertes. Voyez Harvey, voyez Jenner, voyez Fulton, voyez Gall et tant d'autres... Les académies me traiteraient comme elles ont traité ces grands hommes; mais continuons, messieurs.

Et M. de Goursac intérieurement consolé par le souvenir de tant de génies incompris et persécutés, se remet impassiblement à magnétiser mademoiselle Stéphanie, autour de laquelle se pressent les dames, tandis que Frapart, les yeux hagards et le visage rouge

d'indignation, me fait signe de venir le rejoindre dans l'embrasure de la croisée où il s'est établi.

— Qui est cet homme-là ? me fait-il brusquement, dès que je suis à portée de l'entendre.

— Eh ! lequel ?

— Ce magnétiseur.

— M. le baron de Goursac ; voilà, si je compte bien, mon cher Frapart, la cinquième fois que je vous le dis.

— Eh ! vous ne m'entendez pas, que fait-il ?

— Des miracles, vous le voyez bien.

— Oui, de beaux miracles, en vérité ! et je lui en fais mon compliment. Mais quelle est sa profession ?

— Magnétiseur.

— Bah !

— Je ne lui en connais pas d'autre.

— Eh bien, mon cher, tenez-vous pour dit (et Frapart me parlait avec cette accentuation énergique et cette mimique expressive que n'ont pu oublier ceux qui l'ont connu), tenez-vous pour dit que votre baron de Goursac est un fou et sa somnambule une coquine.

— Vraiment ! fais-je en souriant et sans parvenir à jouer la surprise !

— Oui, oui, et tenez-vous encore pour dit que ce sont de pareils saltimbanques qui gâtent la cause du magnétisme.

— Eh ! docteur, dit Le Carpentier qui venait de s'approcher, et qui avait entendu les derniers mots sortis de la bouche de Frapart, comme vous traitez vos confrères !

— Mes confrères ! mes confrères ! moi le

confrère de ces gens-là !... ah ! morbleu ! je leur apprendrai à vivre. Adieu, Messieurs, adieu.

— Quoi ! déjà ?... vous nous quittez ?

— Eh ! que voulez - vous que je fasse ici ?

— Ah ! çà, mais dites donc, Frapart, fait Le Carpentier, vous tranchez avec nous de l'académicien ?

— Non, ma foi, pas si bête !

— Alors, restez.

— Avec ces gens-là ?... C'est plus fort que moi : ils me portent sur les nerfs. Croyez-moi, mon ami, ne les recevez plus chez vous, car ils vous compromettraient.

Et, cette recommandation faite, le bon Frapart s'esquiva, sans que personne remarquât son départ, tant pour le moment M. de

Goursac et sa somnambule captivaient l'attention.

C'est qu'en effet, si les expériences étaient attrayantes pour les personnes qui avaient la naïveté d'y croire, le magnétiseur était par lui-même très-divertissant pour celles qui n'y croyaient pas.

Véritable Don Quichotte de la foi magnétique, M. de Goursac avait juste assez d'esprit pour faire des extravagances, et juste assez de candeur pour ne pas s'en apercevoir. Sa vanité même (car il en avait), n'était, comme celle du héros de La Manche, qu'un effet de sa conviction.

Mais, lorsqu'il eut enfin savouré suffisamment cette ambrosie des éloges que chacun de nous se faisait un devoir ou un amusement de lui offrir à tour de rôle, il nous annonça

qu'il allait rendre définitivement ses oreilles à mademoiselle Stéphanie Dauruc, et terminer la séance par quelques *appréciations phrénologiques*, genre d'expériences dans lequel, nous assura-t-il, excellait la somnambule.

— Mesdames et messieurs, ajouta-t-il en restant fidèle à cette inversion galante de la formule usitée par les marchands d'orviétan, mesdames et messieurs, voici en quoi consistent les expériences sur lesquelles j'ai l'honneur d'appeler votre attention :

En touchant légèrement la tête des personnes qui voudront bien se soumettre à cette épreuve, la somnambule définira instantanément leur caractère, ou tout au moins signalera leurs facultés les plus saillantes.

— Cette demoiselle, demanda timidement

M. Pinheiro, a-t-elle fait une étude particulière de la phrénologie ?

— Nullement, monsieur, répondit M. de Goursac, et c'est en cela justement que le fait est merveilleux.

— Excepté la grammaire, fit dogmatiquement Le Carpentier, les somnambules savent tout, sans avoir rien appris.

Quant à moi, j'avoue que nonobstant l'explication de M. de Goursac, je ne comprenais pas très-bien quel rapport il y avait entre la phrénologie et la *lucidité* des somnambules, et comment il était indispensable à mademoiselle Stéphanie Dauruc d'être douée de seconde vue pour se livrer à un examen que le plus modeste des disciples de Gall n'eût point hésité à faire les yeux bandés.

Aussi bien, sans la crainte de provoquer une discussion fastidieuse pour les dames, et certainement oiseuse pour tout le monde, me serais-je hasardé à soumettre le plus humblement possible, cette réflexion à M. de Goursac.

Mais, en vérité, j'aurais eu grand tort de troubler par des objections intempestives, l'intermède divertissant que nous réservait la phrénologie.

Mademoiselle Dauruc s'y surpassa : elle fut admirable d'effronterie.

Allongéant imperturbablement ses longs vilains doigts osseux sur le crâne de chacun de nous, elle trouvait à l'un la *bosse* de la gaieté, à l'autre celle de la tristesse, à M. Pinheiro, celle de la musique, à mademoiselle de K., celle de l'amour filial, à madame de K.,

celle de l'amour maternel, à Le Carpentier, celle du calcul (dont il ne fait guère usage), à tout le monde enfin, rendons-lui cette justice, des qualités sans défauts.

Cependant, comme au bout d'une demi-heure, notre *diseuse de bonne-aventure*, en dépit de ses compliments et de sa sagacité, finissait par devenir d'une insipide monotonie, M. de Goursac la réveilla.

— Mon Dieu ! que cette fille est bête ! dit confidentiellement M. de Beaur. à Le Carpentier.

— Que voulez-vous ? répondit mon ami avec son inimitable bonhomie, on assure que les somnambules n'ont que l'esprit de leur magnétiseur...

Un incident imprévu et qui devait mettre le comble au triomphe de M. de Goursac,

devait bientôt en même temps démentir cet adage ; mais cet incident a trop d'importance pour ne pas faire exclusivement le sujet d'un chapitre.

VI

LA XXI^E SOMNAMBULE

DE M. LE BARON DE GOURSAC.

VI

La vingt et unième somnambule de M. le baron de Goursac.

Il faut convenir que si pendant longtemps, le magnétisme ne fut pour moi qu'une ridicule jonglerie, ce fut un peu la faute des magnétiseurs qui entreprirent de me l'enseigner. Comment en effet aurais-je pu prendre au sérieux des scènes bouffonnes,

telles que celles que j'ai décrites dans le chapitre précédent ?

Il est vrai que la justice m'imposait l'obligation de ne regarder tout au plus cette dernière que comme un fait négatif, c'est-à-dire ne prouvant ni pour ni contre, puisqu'enfin cette scène avait révolté Frapart lui-même, dont je connaissais pourtant les convictions affirmatives.

Mais l'autorité de Frapart suffisait-elle pour me faire croire à des phénomènes dont je n'avais pas été témoin, et qui me semblaient impossibles ?

D'un côté, n'étant pas encore avec Frapart dans les termes de l'intimité qui nous unit dans la suite, je ne le connaissais pas assez pour apprécier au juste la valeur de son témoignage. D'autre part, s'il était déjà

pour moi un homme d'intelligence, il me semblait par-dessus tout homme d'imagination, si bien, que, sans suspecter sa probité scientifique, j'étais en droit d'appréhender qu'à l'égard du magnétisme, il ne se fût laissé tromper.

Son goût ardent pour les nouveautés me confirmait dans cette hypothèse.

Frapart dont le front, comme le disait un journal, portait sans fléchir la triple couronne d'homœopathe, de phrénologiste et de magnétiseur, Frapart joignait-il bien à cette rigoureuse puissance de déduction que je lui voyais montrer quelquefois, cette impassibilité d'esprit que réclame l'observation des faits nouveaux, et surtout cette sage défiance qui nous prémunit contre les fourberies ?...

Chose étrange ! La franchise presque sauvage de mon ami, cette loyauté méticuleuse qu'il poussait jusqu'à la candeur, cette sainte horreur, enfin, qu'il professait pour le mensonge, étaient autant de raisons qui, dans mon jugement, diminuaient le poids du sien.

Plus les hommes sont honnêtes, me disais-je, et plus ils sont faciles à tromper. Or, Frapart, chez qui presque rien jusqu'alors ne m'avait révélé ces précieuses qualités d'esprit dont l'inflexible logicien fit preuve, deux ans après, dans ses *Lettres sur le somnambulisme*, Frapart n'était encore à mes yeux que l'honnête homme par excellence.

Quant à mes autres amis, ils partageaient mes doutes, que *l'audition épigastrique* de mademoiselle Dauruc, n'était guère plus que

ses *appréciations phrénologiques* de nature à dissiper.

Assurément, en bonne logique, et lorsqu'il s'agit seulement d'une question de possibilité, les faits négatifs ne prouvent rien contre les faits positifs; mais en dépit du raisonnement, ils inspirent la défiance, et quelquefois de telles préventions, qu'en présence même de l'évidence, nous craignons encore d'être trompés.

Voilà, je n'en saurais douter, la véritable raison de l'incrédulité presque générale qui accueille encore le magnétisme, malgré les faits irréfragables qu'il produit journellement.

Pour les hommes prévenus, c'est-à-dire ayant à tort ou à raison la conscience d'avoir été dupes, il n'y a plus de faits positifs, de

même que pour les enthousiastes, il n'y a pas de faits négatifs.

Ceci me ramène presque involontairement à M. le baron de Goursac qui, dans sa vie magnétique, on le croira sans peine, dut rencontrer bien rarement une occasion de douter ; car sans être précisément fou, sans être même précisément sot, il poussait, comme on l'a vu, l'enthousiasme jusqu'au délire.

Mais, respect aux morts ! M. de Goursac n'est plus.

Oh ! que devint, cher baron, à votre heure dernière, ce fluide incomparable qui, disiez-vous, était votre âme ? Le magnétisme joue-t-il un rôle dans la béatitude des élus ?

S'il en est ainsi, et si nous emportons dans l'autre monde, les aptitudes et les passions qui nous dominent dans celui-ci, avec

quelle ivresse ne dûtes-vous pas rencontrer dans les célestes régions, les célèbres extatiques dont l'histoire, quand vous étiez parmi nous, vous préoccupait si vivement!

Socrate, les pythies, Cardan, Jeanne-d'Arc, Savonarole, Campanella, sont-ils au ciel avec vous? Je le souhaite pour vous et pour eux.

Mais dussiez-vous à l'heure qu'il est, magnétiser sainte Thérèse elle-même aux pieds de l'Éternel, et émerveiller tous les saints de sa lucidité, je suis convaincu que votre bonheur n'excède point celui où je vous vis à la fin de la séance qui vous avait amené chez moi, et dont il me reste actuellement à conter la dernière et la plus glorieuse partie.

Pour procéder avec méthode, revenons

d'abord, quelque hardie que soit la transition, de sainte Thérèse à mademoiselle Daucruc.

Cette dernière, que son magnétiseur vient d'éveiller (il le croit du moins) éprouve ou affecte d'éprouver pendant quelques minutes une sorte d'hébétude qui ne contribue pas à la rendre intéressante. Puis, jugeant à propos de rassurer son maintien, elle remet sa capote et son écharpe, enfin, demande à M. de Goursac la permission de se retirer, permission qui lui est accordée avec l'approbation des assistants.

Cependant, je crois m'apercevoir que si les dames sont convaincues (elles y avaient mis beaucoup de bonne volonté), elles ne sont pas satisfaites. En d'autres termes, ce qu'elles ont vu leur donne le désir de voir

plus encore, ou si l'on veut, de voir autre chose.

Une d'elles, madame Lourd., m'exprime même ce désir, qu'en ma qualité d'amphytrion dévoué au plaisir de ses hôtes, je m'empresse de transmettre à M. de Goursac.

— Monsieur le baron, lui dis-je, pensez-vous qu'il soit possible de magnétiser tout le monde ?

— Oui et non, répond-il ; c'est oui, si par magnétiser vous entendez produire un effet quelconque au moyen des *passes* et de la volonté ; c'est non, si par magnétiser vous entendez endormir.

— Je défierais bien à qui que ce soit de me magnétiser dans ce dernier sens, dit fièrement M. de Beaur.

— Et moi, monsieur le baron, suis-je *endormable*? dit Le Carpentier.

— Vous, monsieur, peut-être bien. Vous avez dans le regard un je ne sais quoi de langoureux...

— Oh! essayez, essayez, monsieur le baron, font toutes les dames en chœur.

— Très-volontiers, mesdames, mais encore faut-il que monsieur s'y prête.

— Qu'à cela ne tienne, dit mon ami, en s'installant dans le grand fauteuil laissé vacant par la fille Dauruc, je suis toujours à la discrétion des dames.

— Soit. Mais notez, mesdames, que cela peut être long. Ce n'est pas que je me sente fatigué. Oh! mon fluide est d'une richesse qui me rend infatigable. Mais enfin, il est rare qu'on endorme un sujet à la première

séance. Au surplus, nous allons voir... surtout, Monsieur, pas de résistance.

— Oh! monsieur, dit Le Carpentier, en s'allongeant dans son fauteuil, on voit bien que vous ne me connaissez pas : mon élément est le *fare niente*. Faut-il dormir dès à présent?

— Vous dormirez, Monsieur, quand l'en-
vie vous en viendra.

Dès que M. de Goursac commence à opérer sur mon ami, chacun reprend sa place, et aussitôt le plus profond silence règne dans l'appartement.

C'est à peine si de loin en loin, quelques bâillements étouffés se font entendre parmi les assistants comme témoignage des effets produits par le magnétisme ou... par l'ennui.

Au bout de huit à dix minutes, M. de Gour-

sac suant à grosses gouttes, et Le Carpentier, les yeux fermés, ne bougeant pas et soufflant à peine, tout le monde peut s'imaginer que ce dernier est endormi.

Un mot détruit cette illusion.

— Dormez-vous, Édouard? demandé-je à mon ami.

— Pas encore, répond-il, sans ouvrir les yeux.

— Enfin, éprouvez-vous quelque chose?

— Je crois que oui.

— Ah! vous n'en êtes pas sûr?...

— Si... j'éprouve...

— Quoi?

— Comme un peu de chaleur.

— Au front, n'est-ce pas, Monsieur? dit le Baron en continuant ses passes.

— Oui, au front; mais surtout aux tempes.

— Et vous avez envie de dormir ?

— Non... seulement de bâiller.

— Bâillez, mon cher ; vous en avez le droit.

— Mais pourriez-vous ouvrir les yeux ?
fait M. de Goursac du ton d'un homme sûr de sa puissance , et charmé d'avoir l'occasion d'en fournir une preuve sans réplique.

— Parfaitement, répond mon ami, en inondant son magnétiseur d'un regard limpide qui le déconcerte.

— Diable ! diable, fait celui-ci, je nous croyais plus avancés.

— Sujet réfractaire ? lui dis-je.

— Mauvais sujet ? ajoute une dame.

— Vous le voyez, Mesdames, dit M. de Beaur., si jamais il vous arrive d'essayer votre puissance magnétique, ne vous fiez pas trop aux yeux langoureux.

Une autre dame remarquant avec une impitoyable charité que M. de Goursac paraît avoir très-chaud, m'invite à faire apporter un verre d'eau sucrée pour lui.

— Merci, madame, merci, docteur; je n'ai besoin de rien, je vous assure, dit le Baron en noircissant son mouchoir blanc de la sueur qui découle de ses cheveux.

— Pauvre Baron, le voilà qui continue machinalement à magnétiser mon ami, mais j'ai la certitude qu'il donnerait beaucoup pour n'avoir pas entrepris cette expérience.

Un ange, son bon ange sans doute, vint sous les traits charmants de mademoiselle de K. le tirer d'embarras.

Mais hâtons-nous de souffler sur l'allégorie, pour ne laisser à sa place que la scène aussi

vraie que piquante qui s'est passée sous nos yeux.

Mademoiselle Adolphine de K. a dix-huit ans au plus.

Elle a la taille élancée, fine, ronde et flexible. Son joli visage blanc et rose est encadré dans les plus magnifiques cheveux cendrés qu'il soit possible de voir. Ses grands yeux bleus sont à la fois doux et mutins, ce qui répand sur sa physionomie un mélange singulier d'espièglerie et de candeur.

Madame de K. prétend que sa fille est *nerveuse* : je n'aurais pas osé l'affirmer.

Toujours est-il que mademoiselle de K. jouit d'ordinaire d'une santé parfaite; si bien que sa bonne humeur n'étant jamais troublée par la souffrance, elle est rieuse comme un enfant.

Mesdames de K... qui n'ont pas changé de place depuis leur arrivée, sont assises l'une près de l'autre sur un divan, derrière le grand fauteuil occupé par le sujet, et par conséquent en face du magnétiseur.

Pendant tout le temps que la fille Dauruc a dormi ou a fait semblant de dormir, Mademoiselle Adolphine ne l'a quittée des yeux que pour regarder M. de Goursac dont les grands airs semblaient l'amuser beaucoup. Je croirais même pouvoir affirmer qu'à deux ou trois reprises, elle a ri de toutes ses forces, au nez de M. le Baron qui, heureusement, ne s'en est pas aperçu.

Mais depuis que celui-ci se morfond à magnétiser Le Carpentier, mademoiselle Adolphine ne rit plus.

Ses yeux, fatigués sans doute par l'atten-

tion, n'ont plus leur expression habituelle. Ils sont humides et, pour le coup, langoureux, plus langoureux que ceux de mon ami.

Je remarque en outre que ses paupières clignent à chaque instant d'une façon singulière. Enfin par deux ou trois fois, elle laisse brusquement tomber sa tête en avant comme fait une personne que le sommeil commence à gagner.

Or, juste au moment où madame de K... (car c'était elle) humilie si involontairement M. de Goursac, en implorant un verre d'eau pour lui, Mademoiselle Adolphine s'affaisse sur l'épaule de sa mère, qui seulement alors s'aperçoit de ce singulier état de torpeur et qui aussitôt avec son cœur de mère, s'en alarme outre mesure.

— Ma fille ! ma fille ! s'écrie-t-elle d'une voix éperdue.

On regarde , on s'étonne , on se lève. Émoi, tumulte. — Qu'est-ce ? — qu'a cette demoiselle ? Tout le monde interroge à la fois. Madame Jenny Lend offre un flacon de sel. Édouard supposant avec raison que son rôle est fini, s'élance vers la croisée pour donner de l'air. Enfin , moi-même je me précipite auprès de ces dames.

Mademoiselle Adolphine n'est ni rouge ni pâle ; son pouls est calme ; elle n'est point oppressée. La chaleur de sa peau est à peu près naturelle. Ses longues paupières, à demi closes, ne voilent qu'incomplètement ses yeux, dont la sclérotique apparaît entre les cils comme une ligne de porcelaine blan-

che. Enfin, un sourire malin semble errer sur les lèvres de la jeune fille.

— Où souffrez-vous, mademoiselle ? lui dis-je, pouvez-vous me répondre ?

Mademoiselle de K... ne paraît pas m'entendre.

— Adolphine ! mon Adolphine ! s'écrie sa mère, tu ne nous entends donc pas ?

Même silence.

— Ah ! Messieurs, mais c'est affreux !

— Ne vous effrayez pas, comtesse, dis-je à madame de K..., le pouls est normal ; il n'y a pas le moindre trouble dans les grandes fonctions. Ceci n'est que nerveux.

— Mais qu'est-ce enfin ?

— Une syncope..... mademoiselle y est sujette ?

— Nullement, monsieur ; c'est la première

fois de sa vie que pareil accident lui arrive.

— Ne serait-ce point l'effet du magnétisme ? observe madame Jenny Lend, qui est si entichée du magnétisme qu'elle le voit volontiers partout.

— Qu'en pensez-vous, Baron ?

— Ce que j'en pense... Ce que j'en pense... diable ! c'est très-délicat ! fait ce pauvre Baron tout ahuri à la seule idée qu'on peut lui imputer l'évanouissement de mademoiselle de K... Le magnétisme est salulaire en soi. D'ailleurs je n'ai point magnétisé mademoiselle, cependant permettez..... m'entendez-vous, Mademoiselle ?

Mademoiselle Adolphine fait un mouvement et ses lèvres tremblent comme si elle allait parler. M. de Goursac réitère sa question et la jeune fille répond :

— Certainement, monsieur, je vous entends.

— Et moi ?

— Et nous, mademoiselle ?

— M'entends-tu, Adolphine?...

Silence absolu.

— Somnambule!! s'écrie alors M. le Baron de Goursac, avec le ton et la voix que devait avoir le soldat de Marathon en annonçant à Sparte la nouvelle de cette victoire. Somnambule! elle est somnambule! Messieurs, c'est ma vingt et unième!

Et notre cher Baron était ivre de joie.

— Ah! convenez que pour celle-ci, lui dit en souriant Le Carpentier, vous l'avez faite à peu près... comme M. Jourdain faisait de la prose.

— Oh! de grâce, Monsieur, dit madame

de K... rassurée, mais un peu contrariée de l'incident et se souciant médiocrement de nous donner sa fille en spectacle, puisque vous l'avez endormie sans le vouloir, ayez la bonté de la réveiller.

— Oh ! madame !

S'écrie-t-on de tous les côtés à la fois. Et ce cri est une prière ardente dont je m'empresse de me faire l'interprète.

— Nous n'avons ici que des intimes, comtesse.

— Mais que veut-on demander à ma fille ?

— Des choses qui nous convainquent, madame, et pour le reste... n'êtes-vous pas là !

— Pauvre chère enfant ! fait madame de K..., en nous accordant tacitement ce que nous lui demandons et en embrassant

amoureusement sa fille qui ne paraît pas s'apercevoir de ses caresses.

Mademoiselle de K..., le dos appuyé sur un des coussins du divan, et la tête tellement inclinée en avant que son menton est enfoui dans son fichu de gaze, conserve dans cette attitude l'immobilité d'une statue, ce qui ne l'empêche pas d'être ravissante.

En cherchant à trouver un sens au sourire imperceptible qu'une contraction fortuite des muscles de ses joues a peut-être seule dessiné sur sa bouche, je me rappelle le *Diable amoureux* de Cazotte, et mademoiselle Adolphine me semble pour l'instant, la réalisation vivante de *Biondetta*, c'est-à-dire de la plus séduisante créature qu'il soit possible de faire d'un démon sans en faire un ange.

— Mesdames et messieurs, dit M. de Gour-sac, je crois de mon devoir de vous donner quelques explications touchant la cause de l'agréable surprise que vient de nous causer mademoiselle. Cet heureux incident suffirait pour prouver, si cela n'était déjà prouvé depuis longtemps, qu'il existe positivement un fluide magnétique; que ce fluide s'échappe de nos mains durant les passes; qu'il se meut comme un projectile dans l'air atmosphérique, et qu'enfin, sans la participation de notre volonté et quelquefois même à notre insu (ce qui vient d'arriver, car je suis forcé de convenir que je ne songeais point à mademoiselle lorsqu'elle s'est endormie), ce fluide va loin de nous produire ses effets. Au surplus j'ajouterai...

— Votre somnambule s'impatiente, Mon-

sieur le Baron, observe doucement Le Carpentier, parlant sans le savoir au nom de tous et désirant fort que M. de Goursac n'ajoute rien.

En effet, mademoiselle de K... venait de faire un petit mouvement d'épaules dont il eût d'ailleurs été très-difficile de préciser le sens.

— Comment vous trouvez-vous, mademoiselle ? lui dit M. de Goursac renonçant définitivement à sa péroraison.

— Je me trouve bien.

La voix de la jeune fille, naturellement douce et flûtée, est brève et d'un timbre un peu différent de celui qu'elle a d'habitude.

— Nous voyez-vous, mademoiselle ?

— Je vous vois.

— Nous tous, ou moi seul ?

— Vous seul.

— Ah ! ah ! fait M. de Goursac en se ren-
gorgeant et en faisant à sa somnambule
quelques *passes* d'encouragement ; mais
pourriez-vous voir une personne avec la-
quelle je vous mettrais en rapport ?

— Je ne le sais pas.

— Essayons.

— Me vois-tu ? dit madame de K..., en
prenant la main de sa fille.

— Oui, je vous vois.

— Eh ! pourquoi me dis-tu : je *vous*
vois ?

(Mademoiselle de K..., éveillée, tutoyait
sa mère.)

— Parce que je vous vois.

— Tu ne me reconnais donc pas, vi-
laine ?

Mademoiselle Adolphine paraît hésiter et réfléchir avant de répondre.

— Oh! Monsieur, s'écrie madame de K..., elle ne me reconnaît pas!

— Si... attendez... vous êtes ma mère.

La surprise et la curiosité portées à leur dernier paroxysme, sont peintes sur tous les visages, tandis que celui de mademoiselle Adolphine demeure d'une impassibilité qui ne fait qu'ajouter à l'étrangeté de cette petite scène.

— C'est bizarre! — c'est merveilleux!
— c'est incroyable! — entend-on de tous les côtés à la fois; car, chacun, comme d'habitude, a besoin d'un mot particulier pour rendre une impression qui, bien qu'émanant d'un même fait, ne laisse pas que d'être différente chez tous les spectateurs.

Mais, en attendant qu'ils soient d'accord c'est à qui d'entre eux s'approchera le plus près de la charmante somnambule, c'est à qui lui prendra la main.

Le hasard donne la préférence à l'incrédule M. de Beur...

— Eh bien, mademoiselle, dit-il, d'un ton poli quoique railleur, aurai-je aussi le bonheur d'être reconnu de vous ?

Mademoiselle Adolphine répond, après quelques secondes d'hésitation :

— Comment vous reconnaîtrais-je, ne vous ayant jamais vu ?

— Jamais ?

— Non, jamais.

— Il me semble, mademoiselle, que relativement à la minute où vous voulez bien me permettre de vous toucher la main,

vous êtes trop explicite en disant que nous ne nous sommes jamais vus, car, en définitive, depuis deux heures nous sommes ensemble.

— Ah?... c'est possible.

— Oh ! vous savez bien que cela est ; mais si dans ce moment vous êtes douée de ce que M. le baron de Goursac appelle je crois la *lucidité*, vous devez savoir bien autre chose encore.

Mademoiselle Adolphine réfléchit un instant et dit avec une expression inimitable d'indifférence et de dédain :

— Je ne comprends pas.

— Eh bien, voyons, mademoiselle, je vais essayer de me faire comprendre.

Mademoiselle de K... pousse un grand soupir et M. de Beaur... reprend ainsi :

— Me voyez-vous ?

— Oui, je vous vois.

— De la tête aux pieds ?

— Sans doute.

— Pourriez-vous voir ce que j'ai dans ma poche ?

Peut-être.

— Essayez, je vous en prie.

— Non.

— Pourquoi donc, mademoiselle ?

— Parce que cela m'ennuie.

— La raison est sans réplique, dit en riant M. de Beaur..., mais pour un incrédule elle est peu convaincante.

— Qu'avez-vous donc ? fait mademoiselle Adolphine.

— Je ris.

— De quoi riez-vous ?

- Eh ! mais... vous devez le savoir.
- Oh ! cela m'intéresse si peu !
- Fort bien, mademoiselle ; toutes vos réponses sont très-habiles.
- Habiles?....
- Oui, oui, je me comprends... mais enfin, mademoiselle, seriez-vous assez aimable pour répondre d'une manière un peu plus directe à quelques questions que je voudrais avoir l'honneur de vous adresser ?
- C'est selon.
- Pourriez-vous me dire si je suis marié ?
- Oui.
- Je suis marié ?
- Vous l'êtes.
- Voyez-vous ma femme ?
- Je la vois.
- Que fait-elle en ce moment ?

— Elle...

Mademoiselle Adolphine a plus que jamais son sourire de lutin.

— Achevez, mademoiselle.

— Elle est jolie.

— Cela est vrai, mais que fait-elle ?

— Elle...

Un éclat de rire nerveux coupe la parole à mademoiselle de K..., mais, reprenant subitement son sérieux :

— Elle ne fait rien, dit-elle.

— C'est assez possible... ai-je des enfants ?

— Oui.

— Combien !

— Vous avez un fils.

— De quel âge ?

— Douze ans.

— Un peu plus.

— Treize?

— Oui, mon fils a treize ans. Et comment est-il ?

— Il est petit pour son âge.

— C'est vrai.

— Très-brun.

— C'est vrai.

— Je dirais presque qu'il est noir.

— Ma foi, mademoiselle, je vous le pardonnerais, car vous êtes si près de la vérité... et si loin de mon fils, qu'à pareille distance il vous est bien permis de vous tromper un peu. — Messieurs, c'est étonnant, je n'en saurais disconvenir. — Mais n'ai-je pas d'autres enfants, mademoiselle ?

— Non.

— Prenez garde.

— Je vous dis que non.

— Eh bien , mademoiselle , vous vous trompez.

— En vérité ?

— En vérité.

— Votre parole ?

— Sur ma parole.

— Vous avez d'autres enfants ?

— J'ai d'autres enfants.

— Je ne les vois pas : pensez-y.

— Je le veux bien. Tenez, j'y pense de toutes mes forces.

— Très-bien !... ah !

— Y êtes-vous ?

— Ces deux petites filles ?

— C'est cela !

— Blondes ?

— C'est cela !

— Qui jouent dans un jardin ?

— C'est possible!... ma foi, Messieurs, c'est à confondre!

— Ah! mais... ah! mais...

— Eh bien? mes deux petites filles, ne les trouvez-vous pas jolies?

— Si, si, très-jolies, mais...

— Mais quoi?

— Que c'est drôle! que c'est drôle!

— Qu'est-ce qui est drôle?

— Le monde.

— Vous n'êtes donc plus à mes petites filles?

— Si, j'y suis; mais c'est vous qui n'êtes pas à ce que je vois.

— Eh! que voyez-vous?

— Cela ne peut pas se dire.

— Pourquoi?

— Parce que... parce que... n'est-ce pas qu'elles ne vous ressemblent point?

— Cela est vrai, ni l'une ni l'autre. Mais ressemblent-elles à leur mère?

— Non, pas plus qu'à vous.

— A qui donc ressemblent-elles? fait M. de Beaur., s'efforçant de rire, mais visiblement soucieux et embarrassé.

Mademoiselle Adolphine hésite, sourit, puis, prend un petit air boudeur et répond :

— A personne.

— Eh bien! Monsieur, est-ce cela? s'écrie M. de Goursac, qui ne voit en cause que la lucidité de *son sujet*.

— Quoi, cela?

— Ce que vous dit mademoiselle.

— Eh! que diable voulez-vous que je vous réponde? fait M. de Beaur. en regagnant sa place au milieu d'un rire général, tandis que Madame de K... semble rougir pour sa fille.

Le Carpentier me dit alors à l'oreille :

— Que pensez-vous de cette belle enfant ?

— Qu'elle est bien spirituelle pour une ingénue.

— Et joliment éveillée pour une dormeuse.

— Convenez que si le magnétisme n'est pas vrai, il est bien amusant.

— Oui, mais convenez aussi que s'il était vrai, il serait bien dangereux.

— Ah ! pour cela, nous sommes d'accord. Définitivement, pensez-vous, que cette jeune fille soit réellement endormie ?

— Je vais tâcher de m'en assurer. — A mon tour, Mademoiselle, dis-je en m'asseyant à côté de Mademoiselle de K..., et en lui prenant la main.

— Ah ! ah !... fait-elle en tressaillant, vous aussi !

— Moi aussi !

— Et que faut-il vous dire ? Avez-vous, *comme l'autre*, des petites filles qui ne vous ressemblent pas ?

— Mais tais-toi donc Adolphine, s'écrie Madame de K..., oubliant que sa fille ne l'entend plus.

— Non, Mademoiselle, je n'ai ni fils ni filles, et si j'en avais... à moins qu'ils n'aient votre charmant visage, j'aimerais assez qu'ils me ressemblassent.

M. de Beaur. s'agite sur sa chaise et se mouche avec fracas.

Je continue :

— Mademoiselle, je ne crois pas au magnétisme.

— Je le sais.

— Je suis même si peu porté à y croire,

que, malgré toute la confiance que j'ai en vous (et je vous supplie d'excuser ma franchise), même en me révélant des choses que dans l'ordre naturel vous ne devriez pas savoir, mais qui existent actuellement, vous auriez peu de chances de me convaincre.

— Comme vous faites de grandes phrases ! dit Mademoiselle de K..., d'un petit air moqueur qui me démonte. Voulez-vous que je vous dise s'il fera beau temps demain ?

— Dites, ce sera quelque chose.

— Il pleuvra.

— Vous en êtes sûre ?

— Oui, je l'ai vu dans l'almanach.

— Charmante petite folle!... Vous avez donc autant de malice, endormie qu'éveillée ? Voyons, dites-moi autre chose.

— De l'avenir ?

- Oui, de l'avenir.
- Mais quelque chose d'agréable ?
- Ah ! je vous en prie.
- Eh bien, attendez..... ce soir...
- Oh ! c'est bien près... Tant mieux, je n'en serai que plutôt convaincu. Ce soir?...
- Oui, ce soir et même avant ce soir vous recevrez la visite d'un de vos amis.
- Mademoiselle, j'ai tant d'amis, que cela est bien vague.
- Attendez donc... la visite d'un de vos amis que vous aimez beaucoup.
- Ah ! ceci devient plus précis.
- Et que vous n'avez pas vu depuis très-longtemps.
- Depuis combien de temps ?
- Oh ! depuis des années.
- Vraiment ! mais comment se nomme-t-il ?

Mademoiselle Adolphine semble chercher un instant et dit :

— C'est trop difficile, je ne le vois pas.

— Alors, essayez au moins de me décrire sa personne. Quel est son âge ?

— A peu près le vôtre.

— Est-il petit ou grand ?

— Ni grand ni petit.

— Après ?

— Il est blond.

— Après ?

— Pâle.

— Après ?

-- Oh ! comme vous êtes exigeant !

— Soupçonnez-vous que cela peut être Le Carpentier ?

— Auguste X., si cela est quelqu'un.

— Voyez-vous son caractère ? dis-je en

m'adressant de nouveau à la somnambule.

— Oui, c'est un beau caractère : généreux, franc, loyal, sans détour.

— Oh ! alors, ce n'est pas X...

— C'est un fashionable , ajoute en riant notre aimable lutin, il a un lorgnon et des bottes vernies.

— Diable ! je ne me savais pas d'amis aussi brillants.

— Ne serait-ce pas Lat..? fait Le Carpentier.

— Est-il très-gourmand? dis-je à la somnambule.

— Gourmand?... Mais non , répond-elle du plus grand sérieux et après avoir réfléchi une demi-minute.

— Allons, ce n'est encore pas Lat... Voilà d'ailleurs, il faut en convenir, un signalement assez complet : taille moyenne,

vingt-cinq ans, cheveux blonds, visage pâle, mise élégante, un lorgnon et des bottes vernies. A-t-il de l'esprit?

— Beaucoup, beaucoup, beaucoup.

— Décidément mon ami est un homme accompli. Le grand malheur est qu'à l'exception de vous, Édouard, je ne m'en connais point de semblable.

— Vous êtes bien bon, mon cher, mais je suis gourmand, et je n'ai pas de lorgnon. Puis d'ailleurs... me voici.

— Mademoiselle, je vous remercie, dis-je à la somnambule, en lui baisant la main.

— Ah! vous me magnétisez... fait-elle en retirant vivement sa main... je suis fatiguée, qu'on m'éveille.

Tout en se rendant avec empressement à

l'invitation de sa somnambule, M. de Goursac dont l'éloquence comprimée, depuis un quart d'heure, n'attendait qu'un prétexte pour faire explosion, se prit à dissenter *ex professo* sur la nécessité pour les magnétiseurs de se conformer ponctuellement et en toute occasion aux désirs de leurs sujets.

Au bout de deux ou trois minutes de *passes transversales*, mademoiselle de K... ouvrit les yeux.

— Où suis-je ? dit-elle... Maman, ... où es-tu ?.. Ah ! te voilà... Eh ! mais... on m'avait donc endormie ?... etc.

Madame de K... embrassa sa fille avec une tendre effusion ; puis M. de Goursac, reprenant la parole, résuma (pour me servir de son expression) les phénomènes dont nous venions d'être témoins, le tout à la plus

grande gloire de Mesmer et surtout à la sienne.

Enfin ma société prit congé de moi, en me faisant promettre, dans le cas où la *prophétie* se réaliserait, de l'en informer au plus vite.

.

Une demi-heure plus tard, à l'instant où j'allais me mettre à table, on m'annonça qu'un étranger de bonnes manières, et se disant de mes amis, demandait à me parler et m'attendait au salon.

J'accours; le cœur me bat. Le visiteur est un jeune homme blond, pâle; il porte un lorgnon et des chaussures vernies; enfin son visage annonce vingt-cinq ans. Rien de plus exact que le portrait qu'en a fait la somnambule. Tout le malheur est que ce jeune

homme n'est pas de mes amis car je suis forcé de m'avouer que son visage m'est totalement inconnu.

VII

JACQUES ALBIN.

VII

Jacques Albin.

L'étranger, qui s'était assis pour parcourir un journal en m'attendant, se leva lorsque j'entrai, et vint à moi les bras ouverts comme pour m'embrasser.

— Eh bien, dit-il, me reconnais-tu?

Ce ton familier ne faisant qu'ajouter

à ma surprise, je répondis en balbutiant :

— Mais non, monsieur... je ne te reconnais pas.

— Oh! monsieur!... fit le visiteur en éclatant de rire; regarde-moi donc bien.

— Je vous regarde de tous mes yeux.

Enfin Jacques Albin, car c'était lui, était tellement changé dans sa mise, dans ses manières, jusque dans ses moindres gestes, que même lorsqu'il se fut nommé je ne le reconnaissais pas encore.

— Ah! mon ami, lui dis-je en le serrant dans mes bras, je t'embrasse de confiance...

— Je m'attendais, répliqua-t-il, à jouir de ton étonnement. Oui, j'ai dépouillé le vieil habit avec le vieil homme. Mais si tu pouvais lire dans mon cœur, tu verrais à son

émotion qu'il n'est pas changé pour toi :

— Mon pauvre vieil ami ! Mais enfin, d'où viens-tu ? de la Chine ou de Tombouctou ?

— Moi !... je viens de la rue Louis-le-Grand, où je demeure depuis deux ans.

— Quoi ! depuis deux ans tu es à Paris ?

— Depuis bien plus longtemps.

— Et nous ne nous sommes jamais rencontrés !

— Il est vrai que c'est étrange ; mais Paris est si grand !...

— Et qu'y fais-tu ?

— De la médecine ; c'est même un de nos confrères qui m'a enseigné ta demeure.

— Ah ! je lui en sais gré. Mais tu t'es donc réconcilié avec notre profession ?

— A peu près. Depuis que j'ai lu et médité cette proposition de Jamblique : la médecine est fille des songes.....

— Que dis-tu là, grand Dieu! serais-tu magnétiseur?

— Van Helmont l'était bien.

— Oh! alors, c'est le ciel qui t'envoie, car tu vas m'éclairer. Que je suis heureux de te revoir! Me donnes-tu ta soirée?

— Tout entière, si tu es libre.

— Je le suis toujours pour mes amis. C'est donc convenu, nous dînons ensemble. Mais avant tout, et pour que je n'aie rien dans l'esprit qui m'empêche d'être tout entier au plaisir de te revoir, éclaircissons un point qui m'intéresse à l'extrême. Connais-tu mesdames de K...?

— Je les connais un peu.

— Tant pis ! mille fois tant pis !

— Eh ! pourquoi donc tant pis ? ces dames sont très-aimables.

— Oui, mais si tu n'eusses jamais entendu parler d'elles, j'avais une conviction.

— Mon ami, tu es plus obscur qu'un traité d'hermétique.

— Je m'expliquerai bientôt. Ainsi tu es sûr qu'elles te connaissent ?

— Oui, pour m'avoir deux ou trois fois rencontré dans le monde.

— C'est bien assez, c'est trop !

Et mon ami, cela se conçoit, me regardait avec un indicible étonnement.

Je n'en poursuivis pas moins mon interrogatoire :

— As-tu dit à ces dames que tu te proposais de venir chez moi ?

— Quelle idée! Je n'ai pas vu mesdames de K... depuis six semaines au moins.

— L'as-tu dit à quelqu'un de leur connaissance?

— Je ne l'ai dit qu'à une seule personne.

— Qui connaît ces dames?

— Ma foi... je n'en sais rien. Mais au nom du ciel! pourquoi ces questions?

— Ah! mon ami, tu viens de me confirmer dans la pensée qu'on ne fait plus de miracles, et que vraisemblablement on n'en a jamais fait que pour les sots. Figure-toi qu'il y a une heure à peine, une moderne pythie me prédisait que j'allais te revoir et te revoir tel que te voilà. Cette prédiction en se réalisant me semblait impliquer, en dépit du sens commun, une notion réelle de l'avenir. Puis mon imagination, courant la poste, en

induisait follement toute l'histoire des oracles et ne s'arrêtait même pas aux prophéties sacrées. Mais à présent tout s'explique. Ma pythonisse te connaissait, elle a pu savoir ton intention de venir me voir. Dès lors, adieu le prestige ; la certitude s'en va et c'est à peine s'il me reste le doute.

— Oh ! que du moins il te reste explicitement, mon ami : le doute est l'opinion du sage. Mais, par ma foi, je ne m'attendais pas à l'honneur d'être prédit comme le Messie. Je vois qu'il s'agit d'une histoire de somnambule. Conte-la moi ; je suis expert, et je t'en dirai mon avis.

Je racontai alors à mon ami tout ce qui s'était passé entre M. de Goursac, la fille Dauruc, mademoiselle Adolphine, M. de

Beaur., etc. La mystification de ce dernier fit beaucoup rire Albin.

— Pour celui-là, dit-il, je suis content de sa mésaventure. Je l'ai vu un jour si arrogant, si impertinent et si plat, qu'il mériterait que ta somnambule lui eût dit la vérité. Mais maintenant raisonnons. Ce qui s'est passé tantôt chez toi ne me surprend pas du tout : dans la plupart de nos expériences l'erreur, sinon le mensonge, se mêle à la vérité, et ce mélange, presque inévitable, est le côté faible du magnétisme. Cependant, même dans les expériences manquées, c'est-à-dire lorsque tout semble faux, invraisemblable, impossible, il peut encore se rencontrer quelque fait de bon aloi; si bien que tout rejeter sans examen est ou d'un homme pré-

venu ou d'un mauvais observateur. Prenons pour exemple ce que tu viens de voir. Le baron de Goursac est un illuminé, sincère, je n'en doute pas, mais dénué d'esprit, de discernement, de sens commun, je t'accorde ce premier point. La fillec Dauru est une misérable; je l'ai vue l'année dernière : elle dort et voilà tout. Peut-être, dans le principe, était-elle douée réellement de ce que nous appelons la lucidité. Mais si elle eut jamais cette faculté, il y a longtemps qu'elle l'a perdue, ce qui ne l'empêche pas de continuer son métier parce qu'il lui rapporte un peu d'argent. C'est là l'histoire en abrégé de la bonne moitié des somnambules. A présent, à cette fille Dauruc, que je te sacrifie sans merci, comme tu le vois, oseras-tu comparer mademoiselle Adolphine? Con-

viens d'abord que, physiquement, elles ne se ressemblent guère.

— Ah! pas du tout, j'en demeure d'accord. Mademoiselle Adolphine est ravissante. Je n'ai jamais vu de plus jolie figure.

— Oh! oh! fit en riant mon ami, je vois que j'aurai peu de peine à te la faire absoudre. Eh bien, puisque tu lui trouves tant de qualités aimables, comment admettre qu'avec de si grands moyens de plaire sans artifice, cette jeune personne, bien née, bien élevée, jusqu'à présent irréprochable, s'en vienne niaisement jouer un rôle indigne, j'allais dire un rôle ignoble dans une farce ridicule? Mais ce n'est pas tout encore. Considère l'invraisemblance de la fourberie que tu lui prêtes! Quelles suppositions ne faut-il pas faire pour arriver à conclure raisonnablement que mademoiselle

de K... qui me connaît à peine, qui ne sait peut-être pas mon nom, qui n'aurait pu apprendre que par un hasard inouï mon intention de venir chez toi... Ah! mon ami, mais c'est absurde.

— Eh bien, franchement, je n'en suis pas fâché.

Albin sourit et me répliqua :

— C'est une si charmante personne que mademoiselle de K...!

L'heure était venue de nous mettre à table. Je ne dînai jamais plus gaiement. Jacques me conta une partie des aventures qui lui étaient arrivées depuis notre séparation, et je lui contai les miennes. Puis la conversation revint au magnétisme. Comme je me rappelai les expériences dont j'avais été témoin à Montpellier, j'en fis part à mon ami. Mais Jacques, à

ma grande surprise en savait déjà tous les détails.

— Ah! pour le coup, m'écriai-je, voici qui m'étonne encore plus que la prophétie de mademoiselle de K...; de qui donc tiens-tu tout cela?

— De Bonnin lui-même, répliqua Jacques.

— Bah! tu connais Bonnin?

— Comme le quartier que j'habite.

— Mais comment l'as-tu rencontré?

— Mais comment ne l'as-tu pas rencontré toi-même?

— Il demeure à Paris?

— Sans doute, depuis des années.

— Et qu'y fait-il, Dieu tout-puissant?

— Il magnétise pour vivre.

— Et meurt de faim, bien entendu?

— Hélas! oui... mais très-dignement.

— Oh ! pour cela, je n'en doute pas ; Bonnin fait dignement tout ce qu'il fait. Etes-vous encore en relation ?

— Nécessairement, en qualité de co-religionnaires.

— En vérité, je ne vois que des prodiges.

— Et tu prétends qu'on n'en fait plus. Mais il n'y en a point ici : Bonnin était à Montpellier et Bonnin est à Paris ; les grands hommes sont cosmopolites. Je te l'amènerai quand tu voudras. Au surplus, viens me voir demain et tu trouveras chez moi une autre de tes vieilles connaissances dont la présence, j'en suis certain, te surprendra bien davantage.

— Qui donc ?

— Je te le donne en mille.

— Mademoiselle Aimée Désormes ?

— Qui te l'a dit? fit Albin en se levant stupéfait.

— Oh! personne, apparemment.

— Alors tu es doué de seconde vue et je te tiens pour infiniment plus lucide que Stéphanie Dauruc. Oui, mademoiselle Aimée Désormes, ou plutôt madame Graffeild est ici.

— Miséricorde! Et son mari?

— Il est mort, grâce à Dieu!

— Grâce à Dieu?... Il me semble que pour l'instant tu es moins moral qu'égoïste.

— Non, tu ne me comprends pas. Ce Graffeild était un monstre qui maltraitait sa femme et qui l'eût fait mourir à la peine s'il ne fût mort lui-même. Pour tout héritage il lui a laissé des dettes et un enfant posthume, dont je suis le parrain.

— C'est édifiant. Et elle demeure chez toi?

— Non, mais elle y vient souvent.

— Fait-elle comme Bonnin, vit-elle aussi du magnétisme?

— Eh! justement, mon cher, j'en ai fait une somnambule.

— Sans parler de ce que tu en as fait encore?

— C'est ce qui te trompe, mon ami, je n'en ai rien fait de plus.

— Et pourtant tu l'aimes toujours?

— Oui..., de bonne amitié.

— C'est bien ainsi que je l'entends, car un amour de sept ans de date... mais enfin?...

— Non, mille fois, non. J'ai juré d'être fidèle.

— Toi, fidèle!... à qui donc?

— A une fée...

— Ah! ceci me ferme la bouche. C'est le lot des fées de faire des miracles. Mais décidément, mon cher Albin, je vois que tu tour-

nes au fantastique. Et pour te dire la vérité cela m'étonne moins que le reste, car, en t'examinant de la tête aux pieds, en te voyant boire de l'eau rougie et refuser même du Madère, je pensais tout à l'heure que la baguette d'une fée pouvait seule avoir opéré en toi une pareille métamorphose. Enfin, cette fée... est-elle ta femme ou celle d'un autre?

— Ni celle d'un autre ni la mienne.

— A la bonne heure, elle sait son devoir, car je crois que les fées ne se marient pas.

— La mienne eut autrefois la folie de l'oublier. Tu sauras cela en temps et lieu ; mais à propos de mariage, c'est ce maître fou de Bonnin qui l'a échappé belle.

— Comment donc?...

— C'est toute une histoire. Mais pour que tu sois en état de la comprendre il faut

que je te mette en quelques mots au courant de ma théorie magnétique.

— Qu'est-ce à dire? le magnétisme est pour quelque chose dans ce mariage manqué!

— Il y est pour tout et cela devait être. Bonnin ne procède jamais qu'au nom du magnétisme.

— J'ai toujours pensé que ce garçon-là ne finirait ses jours qu'à Bicêtre.

VIII

LES AMOURS DE BONNIN.

VIII

Les amours de Bonnin.

Comme nous avons fini de dîner, je demandai à mon ami s'il prenait du café.

— Jamais, dit-il, et toi?

— Moi ! il m'agite à me rendre fou.

— T'es-tu quelquefois demandé pourquoi?

— Parbleu ! qui ne sait que le café est

pour les personnes nerveuses un excitant très-énergique!

— La belle réponse! pourquoi l'opium fait-il dormir? *Quia opium facit dormire...* c'est la chanson de M. de la Palisse.

— Eh! les médecins n'en chantent pas d'autre.

— Parce que, comme le dit Cléanthis à Sosie: «les médecins sont des bêtes.» — Fumes-tu?

— Quand j'ai de bons cigares.

— Oh! alors, tu fumeras ce soir, car voici, je te le certifie, ce qui se fait de mieux à la Havane.

Et Jacques tira de sa poche un étui d'écaille, renfermant de véritables *primera* dont nous allumâmes chacun un.

— A présent, dit-il, écoute-moi:

Ce qui nous agite dans le café, c'est son arôme, c'est-à-dire une essence. Toute essence est, comme tu le sais, une matière très-volatile, mais qui ne doit sa volatilité qu'à l'électricité qu'elle contient. Le café ou plutôt toutes les essences (car toutes sont excitantes) ne nous agitent donc qu'en ajoutant subitement à l'électricité naturelle qui circule dans nos nerfs, une grande quantité du même fluide (1). Il y a alors en nous excédant de vie, parce qu'il y a excès de principe vital.

Mais si tu n'as pas complètement oublié ta physique, tu te souviendras qu'il existe deux espèces d'électricité, l'une qu'on

(1) Tous les poisons qui exercent spécialement leur action sur le système nerveux, sont essentiellement sublimables ou volatils ; tels sont l'*acide prussique*, l'*arsenic*, l'*antimoine*, le *mercure*, les composés de ces métaux, etc., etc. Voyez le *Magnétisme animal expliqué*, XI^e leçon.

nomme *positive*, et l'autre *négative*. Ces deux principes se recherchent, s'attirent, et se neutralisent dès l'instant qu'ils se rencontrent. Voilà pourquoi l'opium qui, probablement, contient une électricité de nature opposée à celle du café, est l'antidote de celui-ci, et réciproquement.

Mais ce qui se passe entre les corps inertes se passe aussi entre les hommes : il y a des hommes *électro-positifs* et des hommes *électro-négatifs*. Ceux-ci éprouvent vers ceux-là un entraînement involontaire, tandis que les premiers comme les derniers se repoussent entre eux.

Dans l'ordre habituel, ces attractions et ces répulsions sont purement morales, le plus souvent très-vagues et ne se prononcent qu'à l'occasion des rapprochements forcés.

Que de femmes détestent, leur mari et qui n'éprouveraient pour lui que de l'indifférence, s'il n'était pas leur mari !

Ce serait donc un grand bonheur pour l'humanité, s'il existait quelque moyen de prévenir ces unions mal assorties, et de démontrer, avant leur consommation, que la nature les réprouve.

Or, il me sembla que le magnétisme était en pareils cas une sorte de pierre de touche.

L'attraction morale, disais-je un jour à Bonnin, coïncide constamment avec l'attraction physique, de telle sorte que si celle-ci se manifeste, on peut se tenir pour sûr de l'existence de l'autre.

Ce principe admis, tout homme qui veut se fixer sur les propensions intimes de sa

fiancée à son égard, n'a qu'à la magnétiser. En moins de vingt *passes*, il connaît son sort. S'il attire, qu'il épouse; mais dans le cas contraire, qu'il n'épouse point, car l'incompatibilité est incontestable.

— Oh ! quel plaisant sophisme ! m'écriai-je en pouffant de rire.

— Je ne te le donne point pour autre chose; mais il fallait qu'il fût bien spécieux pour notre ami Bonnin, car tu vas voir ce qu'il en fit.

— Je le devine !

— Pas tout à fait, car en certaines matières d'extravagances Bonnin dépasse toujours tout ce qu'on peut imaginer.

Ce brave garçon, l'année dernière, magnétisait une petite malade qu'il espérait guérir, mais qu'il ne guérit point. Elle n'était qu'épi-

leptique, il la rendit idiote. Cette petite fille avait deux sœurs, l'une nommée Cécilia, l'autre Julie. La première avait vingt ans, l'autre en avait dix-huit. Toutes deux étaient jolies et ne manquaient pas d'agrémens. Il n'est donc pas étonnant, si, en les voyant tous les jours, Bonnin tarda peu à s'éprendre d'une de ces jeunes filles, qui, d'ailleurs, vivaient dans la retraite et ne voyaient guère d'autre homme que lui.

S'il avait eu l'esprit de s'attacher à l'aînée, son affaire était certaine; mais Bonnin ne fait que des gaucheries: ce fut la cadette qu'il aima. Ce n'est point, au reste, que le préjugé de marier l'aînée avant les autres fût inexorable dans la famille: les difficultés devaient venir d'ailleurs: ce fut Bonnin lui-même qui se les suscita.

Quoi qu'il en soit, la jeune personne *répon-*
dait à sa flamme.

— A la flamme de Bonnin !

— J'ai vu les lettres, car l'ingénue *répon-*
dait par écrit.

— Que dis-tu là, grand Dieu ! Bonnin
devenu Faublas !... Alors, je crois à tout, à
l'absurde, à l'impossible, je crois au ma-
gnétisme !

— Tu en viendras là, je l'espère bien, mais
laisse-moi continuer :

Chargé par notre ami de prendre indirecte-
ment des informations sur la famille de Julie,
sur sa fortune, ses prétentions et, au besoin,
ses intentions si Bonnin se déclarait, je m'ac-
quittai du mieux que je le pus de cette mission
délicate. Les résultats de mon enquête furent
très-satisfaisants. Mademoiselle Julie avait

50,000 fr. de dot et ce que, par une horrible antiphrase, l'on nomme des *espérances*. Bonnin plaisait au père, et la belle-mère (car c'était une belle-mère) ne demandait pas mieux, comme c'est d'usage, que de se débarrasser le plus vite possible des filles de son mari.

Quand j'annonçai cela à notre ami, il se mit à sauter de joie et à faire de telles gambades, qu'avec ses longues jambes décharnées il me rappelait Don Quichotte, imitant sur la montagne noire les folies du Beau Ténébreux.

Puis, quand il se fut un peu remis de son extravagante hilarité, nous causâmes, et ce fut ce soir-là que je lui exposai ma théorie. Quel disciple ! mon ami, et comme il m'écoutait ! Platon n'eût pas recueilli plus religieusement les maximes de Socrate.

Lorsque j'eus fini de parler, il était tout rêveur.

— Qu'avez-vous? lui demandai-je.

— Je vous admire, répondit-il.

Nous nous quittâmes vers les onze heures et je ne le revis que trois jours après. Mais il était alors au désespoir, car voici ce qui s'était passé :

Dès le lendemain de notre précédente entrevue, Bonnin, encore tout exalté de mes nouveaux préceptes, ne songeait plus qu'à éprouver son amour au creuset de mon invention. Il proposa donc à sa future belle-mère et à ses deux filles de les magnétiser. Bien que personne, à moins d'être Satan, n'eût deviné sa pensée, il croyait devoir agir de ruse; et de même qu'à certains jeux innocents, on accepte la corvée d'embrasser

vingt laids visages, pour embrasser celui qu'on aime, Bonnin eût magnétisé jusqu'au chien de la maison pour avoir le droit de magnétiser sa Julie sans laisser voir son intention.

Il commença par la belle-mère, qu'il eut l'honneur de faire bâiller, mais qui n'éprouva rien de plus.

Après elle vint Cécilia.

Au bout de quinze à vingt passes, la jeune fille soupire et s'assoupit. Puis elle déclare qu'elle éprouve un bien-être extraordinaire, et dans lequel elle voudrait rester toujours. Enfin sa tête s'incline, ses mains s'élèvent et suivent celles du magnétiseur... De toute évidence l'*attraction* existe...

— Pauvre Cécilia ! pensait l'honnête Bonnin, vous aussi, vous m'eussiez donc aimé ! Ah ! si jamais je deviens veuf et que

vous soyez libre encore, ce sera vous que j'épouserai.

Mademoiselle Julie, soit qu'elle eût peur de s'endormir et de révéler ses petits secrets, soit qu'elle eût un pressentiment de ce qui devait se passer, ne se soumit pas d'aussi bonne grâce qu'avait fait sa sœur aux passes de notre ami. Cependant, comme, malgré les bonnes raisons qu'elle avait pour s'y refuser, elle ne pouvait ou plutôt n'osait en alléguer que de mauvaises, force lui fut de céder aux sollicitations de son père qui, en passant, par la bouche de sa belle-mère, devenaient tellement impératives, qu'il n'aurait tenu qu'à la pauvrete d'y voir une véritable sommation. Elle s'assit donc en rougissant, et l'expérience commença.

Ah ! malheureux Bonnin ! Quel démon ja-

loux de ton amour te poussait donc à la tenter !

Mademoiselle Julie n'est pas plutôt en rapport avec son magnétiseur, qu'elle tressaille, *se rejette en arrière* et laisse paraître tous les signes d'un malaise évident. Cependant Bonnin insiste : il est heureux de tenir dans ses mains ces jolis doigts blancs et délicats, qu'il n'a jamais touchés qu'à la dérobee. Mais plus il insiste et plus le mal augmente. Enfin, la pauvre enfant, pleurant, n'en pouvant plus et demandant en grâce qu'on cesse de la magnétiser, l'expérience en reste là.

Quelque incomplète qu'elle fût, cette malheureuse expérience n'était encore que trop concluante pour notre cher Bonnin.

— J'étais tellement hors de moi, me di-

sait-il, tellement désespéré, que je sortis presque sans prendre congé de personne, et qu'au lieu de rentrer chez moi où quelqu'un devait m'attendre, je m'en allai machinalement jusqu'aux Champs-Élysées.

Il paraît néanmoins que le grand air rendit un peu de sens (je ne dis pas de bon sens) à notre ami, car, rentré chez lui, il eut le sangfroid d'envisager sa situation et de tirer gravement de ce qui s'était passé les conséquences suivantes :

1° Il est certain que mademoiselle Julie ne m'aime pas;

2° Il n'est pas moins certain que de mon côté, je.... ne dois pas l'aimer.

Or, puisque d'autre part il m'est prouvé que Cécilia a du penchant pour moi..... c'est Cécilia que je dois épouser. Donc Céci-

lia sera ma femme si l'on m'accorde sa main.

Ce beau raisonnement fait, Bonnin tailla sa plume et écrivit au père une lettre éloquente dans laquelle il lui demandait sa fille aînée en mariage.

J'aime à croire pour sa raison que s'il se fût donné jusqu'au lendemain pour réfléchir, cette lettre n'eût pas été envoyée. Mais c'est justement parce qu'il appréhendait ce retour sur lui-même, qu'il s'empressa de la jeter à la poste. La science avait parlé, disait-il, et l'*instinct* devait obéir.

Malheureusement, l'instinct n'est pas toujours docile. Cette fois, en se révoltant, il était dans son droit; mais il n'était plus temps.

Le lendemain (autre sottise), il voulut

s'en dédire. Il eut l'effronterie d'aller dire au père qu'en lui demandant sa fille, il s'était trompé de nom ! Notre homme lui rit au nez, c'était bien le moins qu'il lui dût. Quant aux deux filles, l'une blessée dans son amour, s'enfuit quand elle le vit entrer, et l'autre, blessée dans son amour-propre, aurait voulu le voir honteusement chassé.

Et voilà comment fini, dit Jacques en jetant au feu le reste de son cigare, la déplorable histoire de l'infortuné Bonnin.

Cette anecdote burlesque, en me dévoilant une face nouvelle du caractère de mon ancien camarade, ne fit qu'ajouter au désir que je me sentais de le revoir. Aussi convînmes-nous Albin et moi, d'aller le surprendre au premier jour, si je ne le rencontrais dès le lendemain chez mon ami.

Puis nous reparlâmes de madame Graf-feild, dont la destinée bizarre m'intéressait, et notre conversation se fût probablement prolongée fort avant dans la nuit, si un domestique n'était venu prier Albin, au nom de Madame la vicomtesse de V., de passer immédiatement chez cette dame.

— Ah ! mon ami, lui dis-je quand le domestique se fut retiré, puisque tu affirmes n'avoir confié qu'à une seule personne ton intention de venir me voir, c'est incontestablement à celle-ci que tu l'as dit.

— Oui, mais, en sa qualité de *fée*, elle l'eût deviné sans cela.

— Ah ! vraiment ! c'est là ta fée... une vicomtesse !

— Pourquoi pas ?

— Parce qu'il me semble, Monseigneur, que vous étiez républicain.

— Je le suis encore.

— Eh bien ?...

— Le magnétisme est comme l'amour : il n'a point de préjugé.

IX

MADAME GRAFFEILD.

IX

Madame Graffeld.

Le lecteur n'a sans doute pas oublié dans quelles circonstances Albin avait quitté l'Afrique au mois de juillet 1834.

Une lettre apportée par un bateau à vapeur de l'État, lui ayant annoncé que sa mère était mourante, il avait demandé et

obtenu la permission de s'embarquer le jour même sur un autre navire, en partance pour Toulon. Mais nonobstant cette précipitation, le temps lui fit défaut. Sa mère rendait le dernier soupir le soir même où il débarquait à Toulon, après cinq mortelles journées de quarantaine, et il n'arriva dans son village que le surlendemain de ses funérailles.

Ce fut pour lui un coup terrible, car une pensée déchirante vint ajouter à sa douleur.

Il s'imagina, non sans quelque raison, peut-être, que ses dissipations et sa vie dissolue, avaient dû causer à sa mère un chagrin capable d'abrégé ses jours. Il versa donc des larmes de remords. Puis il fit aux mânes de sa mère, le serment de changer de conduite.

Après avoir passé quinze jours à Salins,

chez un de ses oncles, dont les mœurs patriarcales retremperent son esprit et affermirent ses projets de réforme, il donna définitivement sa démission de chirurgien militaire, fit payer les dettes qu'il avait laissées en Afrique, et partit pour Paris.

Là, il reprit sérieusement ses études médicales, suivit assidûment les cours et les cliniques; enfin, se fit recevoir docteur au mois de juillet 1835.

Plus tard, Jacques nous contera lui-même la suite de son histoire.

Je tiens quant à présent à faire connaître les infortunes de la première femme qu'il aima.

Et d'abord je veux qu'on sache que le surnom grotesque de *Mémée* auquel elle répondait, n'était qu'une corruption mignarde

du nom d'Aimée, qu'elle avait reçu de sa marraine, sur les fonts baptismaux.

Quelque frivole que puisse sembler cette rectification, je ne la crois passans importance.

Dans un récit, comme dans la vie, les noms ont une valeur, et, peut-être entrent-ils, plus qu'on ne le suppose, dans la cause de nos revers ou de nos prospérités.

Des souvenirs qu'ils éveillent, ou simplement de leur euphonie, résulte une impression qui, dans l'esprit de ceux qui les entendent, devient tout d'abord une prévention à l'égard de ceux qui les portent.

Quel homme se nommant Judas a jamais fait son chemin dans le monde?

Or, un nom ridicule est presque aussi fatal qu'un nom maudit : que les mères s'en souviennent en baptisant leurs enfants.

Ce n'est donc plus Mémée, mais Aimée, que je nommerai désormais la veuve du brasseur Graffeild.

N'oublions pas qu'à l'époque où nous sommes (1839), sept années se sont écoulées depuis le jour où je l'ai vue pour la dernière fois à Besançon.

Il est donc temps d'expliquer l'énigme de sa disparition subite en 1832; énigme plutôt embrouillée qu'éclaircie par la nouvelle inopinée de son mariage.

On se rappelle qu'Aimée vivait sous la tutelle d'un vieux militaire retraité, nommé Desormès. Celui-ci ayant un jour à faire à sa pupille une communication importante, se rendit chez elle, où il ne la trouva pas. Supposant toutefois que la jeune fille, retenue sans doute par les affaires du magasin,

tarderait peu à rentrer, il prit le parti de l'attendre. En conséquence, il se fit donner la clef de la mansarde qu'elle habitait et s'y installa.

L'*appartement* d'Aimée était plus aéré que spacieux. Il consistait dans une seule pièce au quatrième, avec belle vue sur les toits des maisons voisines qui, pour la plupart, n'avaient que trois étages.

On pouvait d'un seul coup d'œil, inventorier tout le mobilier de la jeune fille. Il se composait d'un petit lit à rideaux de calicot blanc, de quelques chaises communes, d'une armoire en noyer et d'un petit meuble, nommé, je crois, *chiffonnière*; meuble dont la désignation explique l'usage habituel, mais qui, si l'on en juge par la présence d'une bouteille à encre, d'une plume et

d'une feuille de papier fraîchement écrite, laissée sur sa tablette, cumulait pour sa propriétaire les deux emplois de table à ouvrage et de table à écrire.

Surpris des habitudes littéraires que sa nièce paraissait avoir contractées dans les fourrures, Desormes, après avoir laissé passer un accès d'asthme que lui avait causé l'ascension des quatre étages, s'empara sans plus de façon, du manuscrit que le hasard livrait à sa discrétion et le lut : c'était son droit.

Ce manuscrit était une lettre inachevée et sans adresse. J'ignore d'ailleurs dans quels termes cette lettre était conçue et jusqu'à quel point il était possible d'en induire la véritable nature des relations d' Aimée avec Albin, parti la veille pour son village.

Si j'en juge par mes propres souvenirs, je dois avouer que les formes hiéroglyphiques de son orthographe, couvraient parfois d'un voile épais les sentiments de la jeune fille. Au surplus, son style était rarement entaché de familiarités compromettantes. A l'inverse de toute autre femme, elle avait plus d'abandon dans ses propos que dans ses lettres et disait sans embarras ce qu'elle n'eût osé écrire.

En résumé, si le fait seul de sa correspondance avec un jeune homme était un témoin irréfragable de sa légèreté, il s'en fallait que l'épître obscure échappée à sa plume, fût suffisante pour démontrer la consommation de son déshonneur.

Aussi Desormes prit-il le parti très-sage non-seulement de ne rien préjuger, mais en-

core de ne rien approfondir. Il ploya la lettre, la mit dans sa poche, et, sans se demander en termes trop pressants si la vertu des fiancées faisait ou non partie de leur dot, il n'en persista que de plus belle dans l'intention de marier sa pupille au plus vite; intention qu'une circonstance inopinée avait fait naître dans son cerveau.

Après une demi-heure d'attente, sa nièce ne venant pas, Desormes descendit de la chambrette, en remit la clef au concierge et rentra chez lui.

Aimée n'y vint qu'à cinq heures, c'est-à-dire à l'heure à laquelle d'habitude elle se rendait le dimanche chez son oncle pour dîner avec lui.

Le bon Desormes l'accueillit de l'air affectueux qu'il avait toujours pour elle. Il lui prit

les mains, la baisa au front et sans même lui demander ce qui l'avait empêchée de venir plutôt, il l'introduisit dans sa chambre, où il l'engagea à s'asseoir auprès du feu et s'assit lui-même à côté d'elle.

Cependant les vieux amis de Desormes, ceux qui connaissaient le mieux son humeur, ses manies et son calme accoutumé, auraient aisément deviné que quelque grande préoccupation l'obsédait, tant il y aurait eu pour eux d'étrangeté dans la façon désordonnée dont il allisait le feu, prenait sa prise, et époussetait les genoux de son pantalon avec les manches de son habit. De temps en temps, il hochait la tête ou faisait une petite grimace comme si on lui eût marché sur un cor. Enfin, il se mit à siffloter à la manière de l'oncle Tobie, dans *Tristram Shandy*, une sorte de

Lilla-Bullero qui, dans les grandes occasions, servait volontiers d'exorde à ses discours dont une quinte de toux était la péroraison accoutumée.

Cet exorde terminé, il s'exprima ainsi :

— Il est fâcheux, ma nièce, que tes occupations ne t'aient pas permis de venir me voir un peu plus tôt. J'avais à causer avec toi d'une grande affaire qui te concerne. Au surplus, comme il nous reste encore une demi-heure avant dîner, c'est plus de temps qu'il ne m'en faut pour t'expliquer ce dont il s'agit.

Te voilà, *Mémée*, dans tes dix-neuf ans, et moi je me fais vieux. D'un jour à l'autre, je puis mourir et te laisser seule ou à peu près dans un monde qu'à ton âge on voit tout autrement qu'il n'est. Je te crois assez raisonnable pour faire une honnête femme ; tu ne le

serais peut-être pas assez pour rester une honnête fille. J'ai donc songé à t'établir.

Tu as vu ici dimanche dernier M. Victor Graffeild... Eh, mon Dieu! ne rougis pas (la pauvre Aimée était pourpre). Victor est un honnête garçon et tout à fait capable de rendre une femme heureuse. Tu sais, de plus, que je connais sa famille. Il est le fils aîné d'Antoine Graffeild, un des amis de ton père. Tu lui plais, il m'a demandé ta main, et ma foi... Eh bien! voilà que tu pleures! Et pourquoi donc pleurer? Est-ce que Victor ne te plaît pas? qu'as-tu à lui reprocher? là, voyons, parle franchement.

— Il est *roux*, fit en sanglotant la jeune fille qui, dans l'effroyable confusion de ses sentiments, ne démêlait que la nécessité de répondre à son oncle et l'horreur que lui

inspirait celui qui venait si inopinément se déclarer le rival d'Albin.

— Il est roux?... répéta d'abord Desormes, sans se fâcher, et cherchant à pénétrer le sens que pouvait avoir une semblable objection.

Mais, quand il se crut certain d'avoir compris, sa tête se monta. La lettre d'Aimée, qu'il avait dans sa poche lui revint à la mémoire et le fit sortir de son caractère. Il se leva, jeta dans l'angle de la cheminée la paire de pincettes qu'il tenait et qui retomba bruyamment sur le plancher. Enfin, il frappa du pied et s'écria d'un ton dont la solennité contrastait risiblement avec le sens absolu de ses paroles :

— Il est roux ! mademoiselle ma nièce... Graffeild est roux et cela vous déplaît ! Eh

mordieu ! nous vous le ferons teindre s'il lui faut cela pour vous épouser. Voyons, dites-nous pendant que vous y êtes, la couleur qui vous agrée, ou plutôt, dites-nous quelle est la couleur de celui à qui vous écrivez de si belles lettres !

Aimée, à ce dernier propos, leva de grands yeux encore plus surpris qu'éplorés, sur son oncle qui continua :

— Ah ! voilà qui vous étonne, mademoiselle ! Eh bien ! oui, nous savons tout ; mais à votre tour, apprenez ceci, c'est que, tant que je vivrai, la fille de mon frère ne deviendra pas une *gourgandine* ; apprenez encore...

Un violent accès de toux empêcha Desormes d'en apprendre davantage à sa nièce qui, du reste, n'en savait déjà que trop pour son malheur.

Il me serait impossible de peindre la douleur et la confusion de la jeune fille, lorsque, dompté par son asthme et presque honteux d'avoir fait tant de bruit, son tuteur reprit d'une voix plus calme, mais pourtant ferme encore :

— Assez comme cela, ma nièce ; pas de scène, pas de tapage. Il vous faut encore deux ans pour atteindre à votre majorité. Quand vous serez majeure, libre à vous d'agir comme bon vous semblera. Mais jusque-là vous n'avez pas le droit de disposer de vous sans mon consentement. Or, Graffeild a ma parole et je ne la lui retirerai pas. Maintenant réfléchissez.

Au lieu de réfléchir, la pauvre Aimée se contenta de pleurer. On croira d'ailleurs sans peine que lisant rarement le Code civil elle était peu fixée sur l'étendue de l'autorité

que la loi confère aux tuteurs sur leurs pupilles. Il ne lui vint pas même à l'idée que son oncle n'avait pas le droit de la marier malgré elle. Mais cette idée lui fût-elle venue qu'elle l'eût repoussée avec effroi. Soumise jusqu'à l'abnégation, aussi incapable de résistance que d'initiative, elle obéissait par instinct et se résignait par faiblesse, de telle sorte que cette résignation même n'était chez elle pour ainsi dire qu'une vertu négative.

Dans les circonstances difficiles, elle ne savait que pleurer, perdait la tête, ne pensait plus, s'abandonnait au sort comme la fleur tombée dans un torrent, et ne recouvrait ses sens qu'après l'accomplissement de son malheur.

Ce fut ainsi qu'en moins de quinze jours, nonobstant son amour pour Albin et son

aversion pour Graffeild, elle devint sans trop savoir comment la femme de ce dernier.

Consignée chez son oncle où elle prenait ses repas et couchait, il ne lui vint pas même à la pensée d'écrire à son amant, pour lequel, j'en suis certain, elle eût donné sa vie, mais pour lequel en même temps elle ne se sentait pas le courage de commettre un acte de désobéissance.

Cependant, comme Julie d'Étange devenue Madame Wolmar, Aimée gardait au fond de son âme l'image chérie de son Saint-Preux. Mais si elle était loin d'être une Julie, il s'en fallait bien plus encore que Graffeild ressemblât à Wolmar. Cet homme était tout simplement un ouvrier brutal dont les vices crapuleux se cachaient sous les façons demi-bourgeoises d'un prolétaire aisé.

Le lendemain des nocces Desormes rendit ses comptes de tutelle et les nouveaux époux partirent pour Strasbourg. Quel voyage pour la pauvre Aimée!

Tout le monde ne se figure pas bien ce qu'il y a d'horreur dans le rôle passif d'une jeune fille sentimentale, pure encore et livrée sans transition au contact obscène d'un homme grossier qu'elle abhorre. Les lois et la religion ont beau sanctifier de pareils accouplements, ils n'en restent pas moins des monstruosités.

Aimée était loin d'être ce que je l'avais crue d'abord : j'avais pris sa tendresse pour de la dépravation, son ingénuité pour de la rouerie. Elle était faible, voilà tout; faible au moral comme au physique.

Mais ce défaut dans les conditions infimes,

est le pire de tous les vices. Graffeild commença par mépriser sa femme; un peu plus tard il la battit.

Des revers, une faillite, quelques pertes au jeu achevèrent de l'aigrir et mirent le comble à ses emportements.

Alors il devint dans son ménage une véritable bête fauve.

« Sous prétexte de se consoler de ses pertes et surtout du chagrin de m'avoir, me disait un jour Aimée, il s'enivrait toute la journée, et le soir il me maltraitait. Aussi en avais-je une telle frayeur, qu'en entendant seulement le bruit de ses bottes dans la cour quand il rentrait, j'étais prise d'un tremblement nerveux et d'un serrement de mâchoire qui m'empêchait de parler, au point qu'il m'était impossible de lui répondre s'il m'a-

dressait la parole, et c'était alors qu'il me battait. »

Quelle existence ! et cela dura sept ans !

A la fin, à force de boire, Graffeild tomba malade. Le médecin qui fut appelé crut reconnaître les symptômes d'un ramollissement cérébral : tout un côté du corps était paralysé. Graffeild ne marchait plus, ne parlait plus qu'en balbutiant et ne pouvait plus se servir de ses bras.

Alors sa femme, ange de bonté, oubliant que le moribond avait été son bourreau, le soignait comme une bonne mère eût soigné son enfant. Elle le levait le matin, le couchait le soir, pourvoyait à tous ses besoins et ne s'éloignait pas de lui.

Depuis trois semaines environ, il était

dans cet état, lorsqu'une horrible catastrophe vint terminer son existence.

C'était un matin. Il était assis au coin du feu, dans un vieux fauteuil de velours d'Utrecht. Sa femme chiffonnait près de la croisée et lui tournait le dos.

Tout à coup un cri terrible, déchirant, infernal la fait tressaillir. Elle se retourne, et a sous les yeux le plus hideux tableau que puisse présenter une créature humaine.

Graffeild, la tête renversée, tous les muscles du corps crispés par le tétanos, est étendu plutôt qu'assis sur son fauteuil qui s'incline en arrière et menace de fuir sous lui. Ses cheveux sont hérissés. Son visage, décomposé, méconnaissable, est livide et marbré de noir. Enfin une flamme bleuâtre s'échappe en pétillant de sa bouche et de ses

narines, tandis qu'une horrible odeur de chair brûlée infecte déjà l'appartement.

Éperdue, frappée d'horreur, Aimée pousse des cris perçants. Quelques voisins accourent à sa voix. Ils reconnaissent avec stupéfaction l'effrayant objet de sa détresse. Mais que faire? On voit et l'on ne comprend pas, et le redoutable phénomène, sans interprète et sans remède, achève de s'accomplir.

En moins de quelques minutes, le cadavre de Graffeild, mort dans les angoisses d'une *combustion spontanée*, n'est plus qu'un repoussant amas de chairs et d'os calcinés, un détritüs infect dans lequel personne ne reconnaîtrait les restes d'un être humain.

Cette fin tragique passa dans le voisinage pour un juste châtement infligé par le ciel. Aussi bien, disait-on, était-il évident que la

flamme qu'on avait vue sortir de la bouche de Graffeild, ne pouvait être que le feu de l'enfer.

Quant à Aimée, dont le cœur généreux avait tout pardonné, elle avait peine à comprendre que Dieu fût moins, qu'elle ne l'était elle-même, susceptible de miséricorde... Elle pleura son mari !

Elle le pleura, parce que nos larmes ne sont pas toujours l'expression de nos regrets. La mort, même celle des gens que nous n'aimons pas, porte en soi quelque chose de sinistre et de solennel, qui nous émeut en dépit de nous-mêmes. Je me souviens d'avoir vu une jeune fille fondre en larmes, en apprenant que la femme de son amant était mourante, et pleurer bien plus encore, quand on lui annonça que cette femme n'était pas morte.

Quel grimoire que le cœur humain !

X

MADAME GRAFFEILD A PARIS.

X

Madame Graffeild à Paris.

Graffeild n'avait eu d'autre enfant de son mariage, qu'une petite fille née rachitique, et qui n'avait vécu que trois jours. Il mourait donc sans héritiers directs, et la justice intervint au nom de ses collatéraux. On posa les scellés et l'on procéda à l'inventaire.

Hélas ! frais inutiles, il ne laissait que des dettes.

Pour tout nantissement des quatre à cinq mille francs de sa dot et d'une somme à peu près égale, provenant de la succession de son oncle Desormes, mort en 1835, la pauvre Aimée n'eut donc qu'un misérable mobilier qu'elle vendit à peine cent écus.

Cette circonstance fut peut-être la seule où elle ait fait preuve, je ne dirai pas de résignation (elle en avait eu toute sa vie), mais de courage et de volonté.

L'idée de reprendre son ancien métier et de travailler chez les autres, n'eut rien pour elle de trop amer. L'important et le difficile était de trouver de l'emploi. Strasbourg, à cet égard, lui offrait peu de ressources. D'ailleurs, elle l'avait pris en horreur, et pour

rien au monde elle n'eût consenti à y rester plus longtemps.

Un instant elle pencha pour Besançon, et peut-être, captivée par le charme d'un mélancolique souvenir, se fût-elle décidée à retourner dans cette ville, si elle n'eût été retenue par la honte si naturelle d'y montrer son dénûment. Enfin, elle songea à Paris, ce foyer de vie vers lequel convergent toutes les grandeurs et toutes les misères.

Je passe, pour abréger, sur une foule de détails et d'incidents, qui, sans intérêt dans un récit, n'en tiennent pas moins leur place dans la vie réelle : tels, les perplexités, pour une jeune femme, d'un long voyage dans une voiture publique ; de son arrivée au milieu de la nuit, dans une ville immense, qu'elle ne connaît pas et où personne ne la

connaît; mille petits embarras enfin que grossit l'inexpérience, et qui, dans l'amertume d'un complet isolement, ont, plus souvent qu'on ne le suppose, engendré le désespoir.

Aussitôt installée, Aimée chercha de l'ouvrage. Il était rare, il l'est toujours. Dans tous les genres de l'industrie parisienne, un tiers au moins des femmes de la classe ouvrière n'a d'autre alternative que de mourir de faim ou de se prostituer.

Ce fut donc pour Aimée une bonne fortune toute providentielle, que de trouver à *se placer* presque en arrivant, chez un fourreur du boulevard. On la prit d'abord à l'essai; puis, comme l'on fut content de son travail, on la garda.

Tout est relatif, on le sait, dans les choses

de la vie : la suspension d'une vive douleur est un plaisir réel, et la paix qui succède à de longues tribulations est presque du bonheur. Pendant un mois, la veuve Graffeild goûta donc avec délices la quiétude et le bien-être de sa nouvelle condition.

Hélas ! ce n'était qu'une trêve du sort funeste qui la poursuivait, car, de la coupe d'amertume qu'elle croyait avoir vidée, il lui restait à boire la lie !

Depuis deux ou trois mois la jeune veuve éprouvait dans sa santé un désordre insolite qu'elle attribuait naturellement à ses chagrins passés, et qui, sans constituer précisément une maladie, ne laissait pas que de l'inquiéter un peu.

Elle avait des appétits étranges, ou du dégoût pour toute espèce d'aliments. Quel-

quefois même il lui arrivait de rendre ce qu'elle avait pris à ses repas. Enfin, il lui sembla qu'elle grossissait de la taille et que ses vêtements la gênaient.

Impatientée de cet état de malaise, qui paraissait aller en s'aggravant, elle se détermina à consulter un médecin..... Plus d'une autre à sa place eût douté de la Providence, et se fût suicidée..... L'infortunée était enceinte !!

A Paris, les chefs d'ateliers, même lorsqu'ils ont des mœurs, se montrent rarement scrupuleux à l'égard de celles des gens qu'ils emploient.

Peu leur importe en général la conduite privée de leurs ouvriers des deux sexes, pourvu que leurs propres intérêts ne s'y trouvent pas compromis. Mais leur tolérance

ne s'étend jamais jusqu'à leur faire supporter le scandale, c'est-à-dire le moindre fait susceptible de jeter sur leur maison un jour défavorable, et leur vertu, sur ce point, va quelquefois jusqu'à la prudence.

Voilà comment la grossesse d' Aimée, bien qu'elle n'eût rien d'humiliant, puisqu'elle était légitimée par un contrat de mariage, suffit pourtant à la faire exclure du magasin où elle travaillait.

Ce n'est pas, à dire vrai, qu'on trouvât rien d'immoral dans la présence d'une femme enceinte au comptoir. Mais Aimée avait eu le tort de ne pas conter son histoire. On vit de la défiance et de la dissimulation, là où il n'y avait eu que de la timidité. Bref, on la congédia pour la punir de sa discrétion.

J'ajoute néanmoins qu'on ne lui retira pas

pour cela tout moyen d'existence. Mise à ses pièces, comme l'on dit en langage d'atelier, elle travaillait chez elle au lieu de travailler au magasin. Le seul danger pour elle était que l'ouvrage ne vînt à manquer, et ce fut en effet ce qui arriva.

En aller demander ailleurs était chose superflue. L'hiver est la saison morte pour les ouvrières en fourrures, et l'hiver était venu. Il fallait donc attendre ; mais en attendant, il fallait vivre.

Pour surcroît de perplexités, la jeune veuve voyait approcher le terme de sa grossesse.

En établissant son calcul sur la déclaration de l'homme de l'art qu'elle avait consulté, elle devait être enceinte de plus de huit mois.

La petite somme qu'elle avait en partant de Strasbourg, lui avait servi à payer son

voyage et les meubles indispensables à son installation. Il lui restait au plus de quoi subsister quelques semaines.

Vendre ses hardes, et au besoin jusqu'à son lit pour nourrir son nouveau-né, voilà donc la nécessité qu'elle avait en perspective. Un acte anticipé de dévouement maternel lui suggéra le moyen de s'y soustraire.

Oh ! ce fut son bon ange qui l'inspira, lorsque bravant une sottise honte, elle prit le parti de solliciter son admission dans un hospice.

Le lendemain de son entrée à la *Clinique*, un des jeunes médecins qui, pour leur instruction, suivaient le chef de service, s'arrêta devant son lit.

Après l'avoir examinée d'un air étrange et

avec une émotion visible, il s'approcha d'elle et lui prit la main.

— C'est vous, Aimée, lui dit-il..... Vous avez bien changé, mais je vous reconnais.

— Lui! murmura la jeune femme en rougissant et en étouffant un cri de joie, c'est lui!... Ah! merci, mon Dieu! je savais bien que je le reverrais.

Ainsi que nos lecteurs l'ont deviné, le héros de cette pathétique rencontre n'était autre que notre ami Jacques Albin.

Jacques était généreux. Bien qu'une passion nouvelle eût singulièrement effacé de son cœur les traits jadis si chers de la sensible Aimée, bien qu'en outre il n'eût pas eu d'éclaircissements sur les torts qu'il lui supposait, il chérissait encore assez le souvenir de ses premières amours, pour ne point aban-

donner dans le triste état où il la revoyait la femme qu'il avait tant aimée, et que jusqu'alors il avait eu le droit de croire infidèle.

La veuve de Graffeild quitta donc l'hospice et rentra dans sa chambrette.

Une garde intelligente, choisie et payée par mon ami, fut chargée de lui donner des soins. Huit jours après elle accoucha d'un petit garçon, gage irréfragable aux yeux d'Albin, d'une faute depuis longtemps pardonnée, mais que, néanmoins, par une sorte de respect pour ses sentiments d'autrefois, il appréhendait encore d'approfondir.

Heureusement tout s'éclaircit sans qu'Aimée eût à rougir.

Elle conta naïvement son histoire. Jacques l'écouta, la crut, s'émut plus d'une fois

pendant qu'elle parlait, puis fut, comme on le sait déjà, le parrain du nouveau-né.

Nonobstant les circonstances précaires dans lesquelles il voyait le jour, cet enfant semblait conjurer le sort qui depuis tant d'années s'acharnait sur sa mère. Il eut pour marraine une jeune dame de la province, qu'Albin soignait depuis quelques mois.

J'ai moi-même connu cette dame. Elle se nommait Caroline G.

Puissent ces lignes tomber sous ses yeux et lui prouver le bon souvenir que j'ai conservé d'elle.

Bonne, serviable, affectueuse, Madame G. possédait l'art difficile de secourir sans humilier, si bien que la reconnaissance qu'on lui devait, se transformait presque aussitôt en véritable affection.

figure agréable. Elle était vive, enjouée, franche jusqu'à l'étourderie, spirituelle sans prétention et quelquefois naïve jusqu'à l'ingénuité. J'ajoute que, condamnée à vivre dans un milieu mal approprié à ses goûts délicats, elle avait insensiblement conçu pour Albin une chaste inclination; sorte de tendresse *latente* qui, à défaut d'un moyen légitime de se manifester ouvertement, se déversa, sans s'atténuer, sur la protégée de mon ami.

Tout indirect qu'il fût, cet intérêt n'en devint pas moins profitable à celle qui en était l'objet.

Madame G. savait avoir pour Aimée de ces mots qui consolent et rassurent pour l'avenir, de ces prévenances délicates qui atté-

nuent l'inégalité des conditions et font le charme des relations aimables.

Puis, le fils posthume de Graffeild eut une layette de sa marraine, qui voulut en même temps être chargée de lui choisir une nourrice dans le village où elle était née.

Enfin la surveillance immédiate du nourrisson fut confiée à la mère de madame G., qui, sur la prière de sa fille, s'engagea à faire parvenir chaque mois à mon ami le bulletin sanitaire de son filleul.

Si, nonobstant leur peu d'importance intrinsèque, je m'arrête à ces détails, c'est qu'ils deviendront dans la suite indispensables à l'intelligence d'un fait d'une très-grande valeur que je me propose de rapporter.

Il est d'ailleurs bon d'observer que les di-

vers incidents de la vie d'Aimée depuis son mariage n'ont été connus de moi qu'ultérieurement à l'époque où tout ceci se passait, car ce ne fut qu'en décembre 1839 que je la revis pour la première fois, c'est-à-dire environ trois mois après ses couches.

Ainsi qu'Albin me l'avait appris, elle *dormait* alors pour lui, ne pouvant faire davantage, et ce fut, comme on le verra bientôt, dans toute la gloire de son nouveau rôle que j'eus le plaisir de la retrouver.

TABLE DES MATIÈRES.

Préface	i
I. Souvenirs d'étudiant.....	1
II. Voyage à Alger. — Les bains maures	35
III. Roman d'un quart d'heure.....	61
IV. Cinq ans après.....	105
V. Le baron de Goursac.....	123
VI. La XXI ^e somnambule de M. le baron de Goursac.	167
VII. Jacques Albin.....	215
VIII. Les amours de Bonnin.....	235
IX. Madame Graffeild.....	255
X. Madame Graffeild à Paris.....	281

Accession no. 30028

Author [Teste, Al.]

Les confessions...

vol. 1

19th cent

Call no. BF1132

T48

1848

1

LE
MAGNÉTISME ANIMAL EXPLIQUÉ,
OU
LEÇONS ANALYTIQUES

SUR LA NATURE ESSENTIELLE DU MAGNÉTISME,
Sur ses effets, son histoire, ses applications, les divers moyens de les
appliquer, etc.,

PAR LE D^r A. TESTE.

Un volume in-8° de 500 pages. 7 francs.

MANUEL PRATIQUE DU MAGNÉTISME ANIMAL,
EXPOSITION MÉTHODIQUE

Des procédés employés pour produire les phénomènes magnétiques,

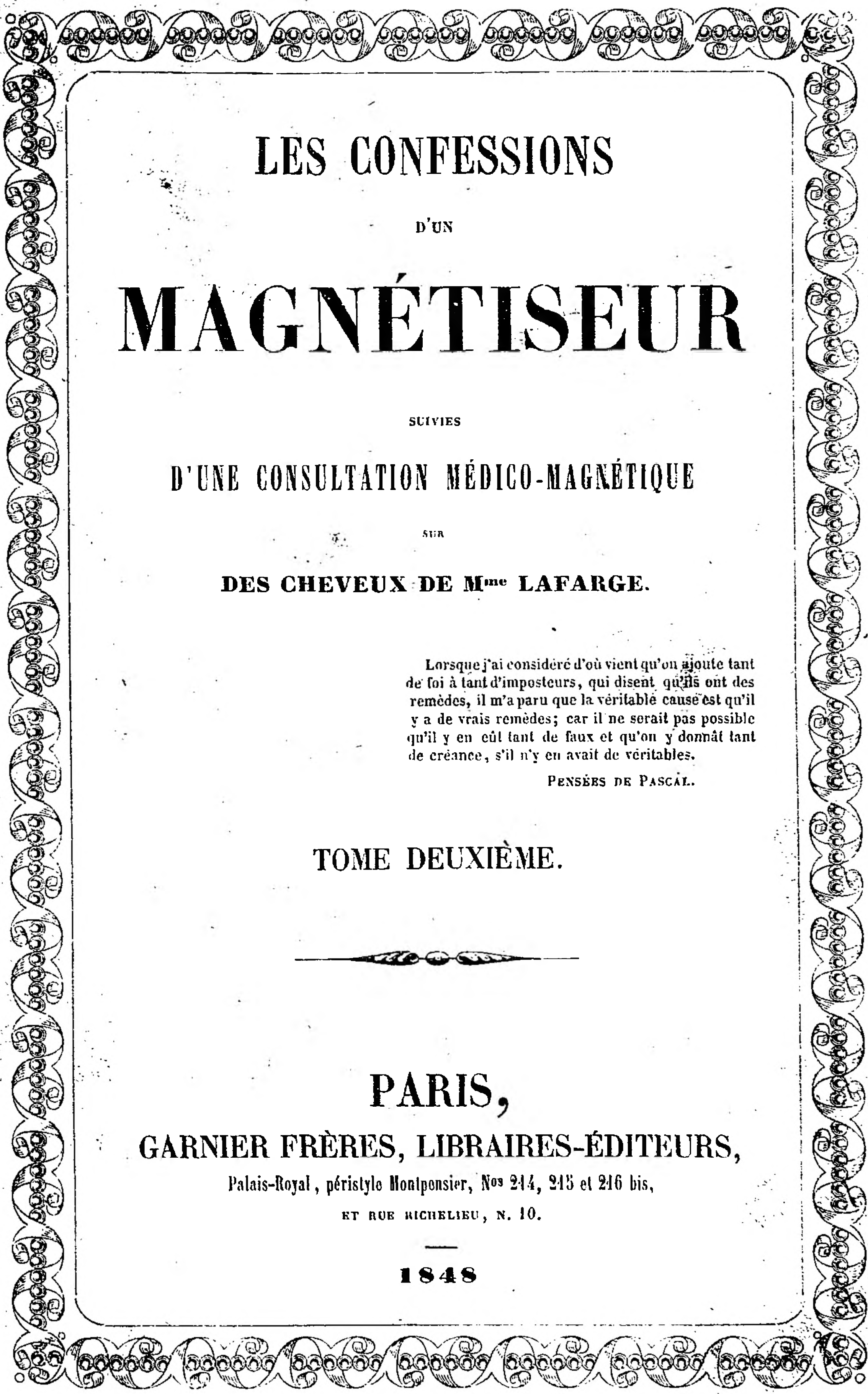
ET LEUR APPLICATION

A L'ÉTUDE ET AU TRAITEMENT DES MALADIES

PAR LE D^r A. TESTE.

Troisième édition, revue et corrigée; 1846; in-12 de 500 pages. 4 fr.

—
CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.



LES CONFESSIONS
D'UN
MAGNÉTISEUR

SUIVIES
D'UNE CONSULTATION MÉDICO-MAGNÉTIQUE

sur
DES CHEVEUX DE M^{me} LAFARGE.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables.

PENSÉES DE PASCAL.

TOME DEUXIÈME.



PARIS,
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Palais-Royal, péristyle Montpensier, Nos 244, 245 et 246 bis,

ET RUE RICHELIEU, N. 10.

—
1848

LES CONFESSIONS
D'UN MAGNÉTISEUR.

517

Y²

7/194

LE MAGNÉTISME ANIMAL EXPLIQUÉ

OU

Leçons analytiques sur la nature essentielle du magnétisme, sur ses effets, son histoire, ses applications, les divers moyens de les pratiquer, etc.

PAR LE DOCTEUR A. TESTE.

Un volume in-8° de 500 pages. 7 fr.

Cet ouvrage est certainement ce qu'on a écrit jusqu'à présent de plus clair, de plus intéressant et surtout de plus rationnel sur le magnétisme animal. Il s'adresse indistinctement à toutes les classes de lecteurs, car « il s'agit de l'homme étudié physiquement et moralement d'un point de vue nouveau. » L'ouvrage de M. Teste se compose de *Onze leçons* ou chapitres. Ces leçons ont été suivies par des savants, des philosophes, des magistrats, des médecins et des gens de lettres. L'extrême assiduité de cet auditoire d'élite prouva à l'auteur qu'elles présentaient un véritable intérêt. Telle est la raison qui l'a déterminé à les publier. Ce cours est ainsi divisé : *Ire leçon* : Aperçus généraux de l'ordre le plus élevé sur la nature intime du magnétisme; *IIe leçon* : Histoire philosophique de cette science nouvelle; *IIIe leçon* : Théories et Opinions des anciens sur le fluide magnétique; renaissance de ces Théories au xve siècle; *IVe, Ve, VIe leçons* : Mesmer, ses démêlés avec les corps savants. Rapports de 1784. Théories de Mesmer, ses opinions et ses actes jugés et appréciés; *VIIe leçon* : Effets produits par le magnétisme; *VIIIe et IXe leçons* : Histoire du somnambulisme, phénomènes observés pendant cet état; *Xe leçon* : Effets divers et consécutifs du magnétisme, de ses applications; *XIe leçon* : Théorie de l'auteur, théorie générale, ingénieuse, absolument nouvelle et qui rattache très-logiquement tous les faits magnétiques aux axiomes des sciences physiques. — En résumé l'ouvrage de M. Teste ouvre une nouvelle voie aux sciences physiologiques et métaphysiques dont il a surtout pour but de prouver la dépendance réciproque.



MANUEL PRATIQUE DU MAGNÉTISME ANIMAL

Exposition méthodique des procédés employés pour produire les phénomènes magnétiques, et leur application à l'étude et au traitement des maladies,

PAR LE DOCTEUR A. TESTE.

3^e édition, revue et corrigée; 1846; in-12 de 500 pages. 4 fr.

Malgré l'attention générale que le magnétisme excite, depuis quelques années surtout, dans toutes les contrées de l'Europe, malgré les louables efforts des hommes éclairés qui déjà lui ont voué leur talent, c'est encore une question neuve pour beaucoup de personnes et qui demande d'être étudiée avant d'être jugée: telle est la solution que s'est proposée M. Teste. Enseigner l'art du magnétisme, en jeter les éléments dans toutes les classes de la société, faire ressortir les immenses avantages que l'humanité doit en retirer un jour: tel est le but que l'auteur a atteint en publiant le *Manuel pratique du magnétisme animal*.

CORBÉIL, imprimerie de CRÉTÉ.

LES CONFESSIONS
D'UN
MAGNÉTISEUR

SUIVIES

D'UNE CONSULTATION MÉDICO-MAGNÉTIQUE

SUR

DES CHEVEUX DE M^{me} LAFARGE.

Lorsque j'ai considéré d'où vient qu'on ajoute tant de foi à tant d'imposteurs, qui disent qu'ils ont des remèdes, il m'a paru que la véritable cause est qu'il y a de vrais remèdes; car il ne serait pas possible qu'il y en eût tant de faux et qu'on y donnât tant de créance, s'il n'y en avait de véritables.

PENSÉES DE PASCAL.



TOME SECOND.



PARIS,
GARNIER FRÈRES, LIBRAIRES-ÉDITEURS,

Palais-Royal, péristyle Montpensier, Nos 214, 215 et 216 bis,

ET RUE RICHELIEU, N. 10.

Y 110 / 114

1848

XI

DOUTE. — CONVICTION. — FANATISME.

II.

1

XI

Doute. — Conviction. — Fanatisme.

Jacques occupait alors un entresol d'une des plus belles maisons de la rue Louis-le-Grand.

Ce qui me frappa surtout quand j'entrai chez lui, fut l'extrême élégance de son appartement. C'était plus que du confortable.

Il y avait dans son ameublement cette recherche aristocratique dont j'aurais pu reconnaître le spécimen, dans sa toilette de la veille.

Qu'était donc devenu, grand Dieu ! le buveur débraillé de la rue Bab-Alloued?.....

J'accuserais d'invraisemblance le héros de roman qui, dans l'espace de cinq à six années, présenterait avec lui-même un semblable contraste.

Et pourtant c'était bien lui; c'était bien mon vieil ami; mais il ne lui restait de lui-même que son accent montagnard; accent indélébile, au moyen duquel les Francs-Comtois se reconnaîtront sans doute, au jugement dernier, dans la vallée de Josaphat.

Bien que je fusse informé déjà de l'excessive douleur qu'Albin avait éprouvée à la

mort de sa mère, et des projets de réforme qu'elle lui avait suggérés, cette circonstance ne suffisait pas pour m'expliquer la révolution qui s'était opérée en lui.

C'était littéralement une incarnation nouvelle. La chenille immonde et rampante ne change pas plus complètement d'existence lorsqu'elle sort de sa chrysalide, avec les ailes du papillon. Il fallait bien qu'une cause plus persistante que le chagrin, toujours éphémère, hélas ! qui succède à la perte d'un être aimé, eût présidé à cette métamorphose.

Or, cette cause que j'avais déjà pressentie, ne tarda point à ressortir pour moi des confidences de mon ami. La *fée* qu'il m'avait nommée, le tenait sous l'influence absolue de sa baguette, et le charmant salon-boudoir dans lequel il nous recevait, devait être, si-

non le sanctuaire de cette divinité, du moins la succursale de son temple.

Ce que je savais du caractère d'Albin, confirmait mes présomptions à cet égard.

Même, au milieu de ses désordres, j'avais deviné les traits saillants de son organisation. Avec un goût passionné pour les choses de l'intelligence, avec un besoin ardent de connaître et un besoin plus grand d'aimer, Albin manquait des deux facultés qui, chez la plupart des hommes, sont comme les pivots de toutes les autres. Il était dépourvu d'amour-propre et de fermeté.

De là l'humeur facile, mais changeante de mon ami. C'était un esprit supérieur, susceptible à la fois et suivant l'impulsion du moment, de grandes conceptions et de grands travers; c'était en outre un cœur aimant tant

qu'il était sous l'empire immédiat de l'objet qui l'avait captivé; mais enfin ce n'était pas ce qu'on appelle *un caractère*.

Si dans ses études comme dans ses sentiments, il semblait quelquefois montrer de la constance, cette constance ne provenait pas plus d'un instinct primordial que d'un effort de volonté dont il était incapable.

Elle résultait tout simplement de la persistance des excitations extérieures qu'il subissait sans résister.

Généreux avec tout le monde, aimant peut-être un peu l'amour pour l'amour, comme il aimait la science pour elle-même, il était sensible avec toutes les femmes, mais idolâtre de celle qui s'était emparée de son cœur.

Sa passion allait alors jusqu'au dernier degré de l'abnégation, jusqu'au fanatisme,

jusqu'au délire; mais rien de tout cela n'eût résisté à quelques mois d'absence.

Je m'étais donc mépris sur l'impression que lui avaient causée mes paroles, lorsque cinq ans avant, lors de notre rencontre en Algérie, je lui avais rappelé ses amours de Besançon. A plus forte raison, s'était-il abusé lui-même sur la nature de ce qu'il avait éprouvé en retrouvant son ancienne amante dans un hospice de Paris. Ce qu'il avait pris pour le réveil d'une passion morte à jamais, n'était qu'un vague ébranlement de son imagination fiévreuse au souffle de ses souvenirs.

Ainsi, ce que je viens d'écrire suffit pour rendre compte de l'autorité suprême qu'une femme intelligente pouvait prendre sur mon ami.

Il avait en effet, comme l'on dit, les qualités de ses défauts, et pour peu qu'une surveillance active entretînt sans interruption les ardentes propensions de son âme, son manque de volonté devenait peut-être une garantie de sa constance et certainement de sa docilité.

Il fut donc bientôt pour moi hors de doute que l'extrême élégance d'Albin n'était, comme peut-être même son exquise politesse, qu'une qualité d'emprunt, c'est-à-dire un sacrifice perpétuel au *décorum* dont une femme lui avait imposé les lois.

Dans le style de ses meubles, dans la coupe de ses habits, dans toutes ses formes extérieures en un mot, se révélaient évidemment les dogmes du même culte, ou, si l'on veut, les empreintes d'une fantaisie féminine. Jacques

enfin portait sans s'en douter, la livrée de ses sentiments. La vicomtesse de V... avait *déteint* sur lui.

Je crus remarquer néanmoins que la fréquentation du monde, ou plutôt une analyse réfléchie du cœur humain lui avait inculqué une vertu personnelle, qui, chose assez étrange, attendu sa vie passée, lui manquait autrefois.

Jacques, que j'avais si souvent entendu maugréer de l'espèce humaine, était devenu *tolérant*. C'est-à-dire qu'en matière de science, il souffrait les opinions contradictoires aux siennes, et pardonnait les mauvaises mœurs depuis qu'il en avait de bonnes.

J'avoue même que parfois je l'eusse voulu moins charitable à l'égard de certaines gens,

ou pour le moins un peu plus sévère, touchant certains principes.

— Alceste devient Philinte, lui disais-je un jour en riant. — Pourquoi pas ? me répondit-il, car Philinte n'était au fond qu'Alceste civilisé.

Pour être surtout frappé des formes mondaines qu'Albin avait acquises et surtout de la vivacité d'esprit qu'il avait toujours eue, il fallait le voir, comme je le vis, en contraste immédiat avec notre ami Bonnin.

Celui-ci était un type dont le moule est peu commun : type d'ailleurs estimable, mais qu'il serait difficile de prendre toujours au sérieux.

Bonnin était tout d'une pièce. Il suffisait de le voir un jour pour le savoir par cœur.

Pareil, sous certains rapports, à l'un de ces

pauvres comédiens ambulants qui, jouant dans un mélodrame dont l'action dure dix ans, conservent depuis le lever du rideau jusqu'au dénouement, la même figure et le même costume, Bonnin était exactement ce que je l'avais vu à Montpellier : Longue figure *moutonne*, longue échine voûtée, habit noir à larges basques, cravate blanche empesée, lunettes à monture d'écaille, mouchoir de poche de coton bleu, le tout d'une propreté irréprochable.

François-Jérôme Bonnin devait être venu au monde avec ce visage, cette tournure et cet accoutrement.

Quant au moral..... Ceux de mes lecteurs qui comprennent la poésie des noms de baptême, trouveront aisément dans ceux qu'il portait, l'emblème du caractère de notre ami.

Ce n'est pas qu'il eût rien ni de l'éloquente ferveur de saint Jérôme, ni du sombre mysticisme de saint François d'Assise ; mais, abstraction faite de ces deux grandes figures, un homme d'esprit en regardant Bonnin et en l'écoutant parler, sentait du premier coup qu'il devait s'appeler ou Jérôme ou François.

Lui-même paraissait si bien le comprendre, qu'en réfléchissant à ses deux noms il avait fini par découvrir celui qui lui convenait le mieux.

A Montpellier, ses intimes le nommaient François et à Paris Jérôme.

Peut-être y avait-il dans ce changement une nuance de prétention, mais qui de nous est parfait ?

Je dirai pour faire comprendre mon Bon-

nin aux personnes qui ne partagent pas mes impressions à l'égard des noms propres, qu'il renfermait sous les dehors d'une parfaite bonhomie un courage stoïque touchant ses opinions, une foi inébranlable, une probité méticuleuse, le tout corroboré par un entêtement de mulet.

Discuter avec Bonnin était perdre son temps. Il avait vu ou croyait avoir vu, et ne sortait pas de là. Cramponné sur cet argument, il s'en faisait un cheval de bataille qu'on pouvait tuer sous lui sans qu'il s'en aperçût.

Et notez pourtant qu'il ne manquait ni de bon sens, ni même d'assez d'esprit pour comprendre celui des autres, pourvu toutefois qu'on lui donnât le temps, car son intelligence procédait avec une extrême lenteur.

Bonnin riait d'un bon mot; mais il en riait le lendemain. Il fallait d'ailleurs que ce bon mot n'eût pas trait au magnétisme, attendu que sur ce sujet il ne souffrait point la plaisanterie.

Le magnétisme était chez lui la corde sensible; si sensible qu'on la faisait souvent vibrer sans y toucher. Et je fais observer que sur cette question sa thèse, faite à l'avance, était une sorte de catéchisme dont le texte était sacré et gravé sur le bronze comme la loi des Douze Tables : — Le magnétisme existe-t-il? — oui. — Est-il évident? — oui. — Est-il utile? — oui. — Est-il préférable à la médecine comme moyen curatif? — oui, oui, oui, cent fois oui.....
Le magnétisme ou la mort! se fût volontiers écrié Jérôme, en parodiant du plus

grand sérieux le fameux dilemme de quatre-vingt-treize.

Tel était l'ami Bonnin.

J'espère qu'en esquissant son portrait après avoir complété celui d'Albin que le lecteur doit maintenant connaître, j'ai donné le sens des trois mots : *Doute, conviction, fanatisme* qui figurent en tête de ce chapitre.

Grâce à Dieu j'étais trop sceptique, pour fonder une conviction sur des données incertaines. J'étais, en outre, trop voltairien pour devenir jamais fanatique. Ainsi, loin d'exprimer les termes progressifs de ma croyance au magnétisme, la trilogie de mon titre implique-t-elle trois personnalités :

Le doute, c'est moi ;

La conviction, c'est Jacques ;

Le fanatisme, c'est Bonnin.

Avant de procéder aux expériences qui nous réunissaient, Albin crut devoir m'y préparer par quelques mots d'exhortation.

Il entama donc un petit discours, pendant lequel Jérôme s'inclinant d'un air approbatif, à la fin de chaque période, semblait battre la mesure de la pensée de l'orateur.

J'interrompis brutalement ce *duo* d'éloquence, pour demander à mon ami où était Madame Graffeild.

— Elle est là, répondit Albin, dans mon cabinet, où elle lit en nous attendant.

— Eh! fais-la donc entrer. Il me tarde d'avoir le plaisir de lui serrer la main.

— Je t'en remercie pour elle, mais je tiens

beaucoup à ce qu'elle ne te voie pas avant d'être endormie.

— Quelle singulière idée !

— Écoute-moi, mon ami, j'ai fait vœu de te convaincre de la réalité du magnétisme. Tu ne peux donc trouver mauvais que je me mette en mesure de réussir. Or, j'ai remarqué depuis longtemps que la plus légère émotion durant la veille portait préjudice à ce que nous nommons la *lucidité* des somnambules, donc.....

— Continue, mon ami, j'ai tiré la conséquence et j'admire ta précaution.

— Elle est sage, elle est très-sage, fit Bonnin d'une voix éclatante.

Jacques me regarda, sourit et reprit en ces termes :

— Défais-toi, mon ami, de toute espèce

de prévention. Si tu n'es pas médecin jusqu'au bout des ongles, c'est-à-dire imprégné de préjugés traditionnels, il doit te sembler indifférent que le magnétisme soit ou ne soit pas. Pour mon compte, s'il n'était pas, je ne donnerais rien pour qu'il fût. Bien plus, je voudrais de tout mon cœur n'en avoir jamais entendu parler. Mais puisque enfin, je sais qu'il existe, puisque j'en ai acquis la certitude, je ne me sens pas le courage ou la lâcheté de dissimuler ma foi.

A ce moment Jérôme fit de tout son corps un grand geste, dont je ne compris que la solennité.

Aussi bien le regardais-je avec une sorte d'hébétude.

Albin vint à mon aide :

— Tu crois peut-être, me dit-il, que Bon-

nin approuve ce que je dis? eh bien, détrompe-toi, Bonnin n'en est pas encore là. Je gagerais que le mouvement qu'il vient de faire n'est qu'une nouvelle approbation de la précaution que j'ai prise en cachant ton arrivée à Madame Graffeild. Là, soyez franc, Jérôme!

Bonnin fit sans sourciller un signe de tête affirmatif. J'étouffai un éclat de rire, et Albin continua :

— Les faits magnétiques n'ont en eux-mêmes rien de plus merveilleux que tous les autres faits naturels. On s'en étonne parce qu'on les voit rarement, et le doute qui les accueille tient à leur inconstance.

— Et d'où provient cette inconstance?

— Dieu le sait; mais ce qui m'étonne, c'est de voir certains physiologistes s'en faire étour-

diment un argument contre nous, car elle est le propre des phénomènes qu'ils observent tous les jours. N'as-tu pas vu cent fois à la Sorbonne ou au collège de France, les expériences manquer et démentir en quelque sorte la théorie, juste pourtant, que le professeur venait d'exposer?... Pourquoi ton estomac ne digère-t-il pas également bien tous les jours? Pourquoi les sots ont-ils quelquefois de l'esprit? Pourquoi les gens d'esprit font-ils si souvent des sottises? L'homme, vois-tu, comme on l'a dit, n'est constant que dans son inconstance, et grâce à l'inégalité de toutes nos aptitudes, nous justifions sans cesse ce propos de comédie.

— Qu'avez-vous à répondre? dit Bonnin en faisant de sa grande bouche une petite grimace qui signifiait: Tire-toi de là si tu peux.

— J'ai à répondre, mon cher confrère, qu'un homme qui a de bons yeux y voit clair tous les jours.

— Et s'il en a de mauvais?... réplique vivement Bonnin faisant flèche de tout bois, et qui dans son empressement à me confondre prend la myopie pour un argument.

— S'il en a de mauvais?... il voit moins bien, mais enfin il voit encore. Et d'ailleurs, ajoutai-je avec l'intention d'exaspérer Jérôme, que peut faire cette circonstance à vos somnambules, qui, selon vous, lisent à travers les murs sans le secours de leurs yeux? Si ce que vous dites est vrai, un somnambule doit tout voir ou je soutiens qu'il ne voit rien.

Bonnin, abasourdi par cet affreux sophisme, ne trouve rien à lui objecter, mais Jacques vient à son secours.

— Voilà, dit-il, la plus folle manière de raisonner qu'aient inventée les académies. Tel somnambule, disent certains savants, qui, les yeux couverts d'un bandeau, lit un mot dans un livre, *doit* pouvoir également en lire deux ou deux mille, ou la *lucidité* n'existe pas. Or, pour mettre à nu toute la valeur de ce beau syllogisme, appliquons-le à des faits connus. Je lis un volume, je n'en retiens que deux lignes, et je suis pourtant en droit d'en conclure que la *mémoire* existe et que je suis, comme tout autre homme, doué de cette faculté. Pas le moins du monde, pourrait soudain s'écrier quelque insensé, car si la mémoire existait, vous eussiez retenu tout le volume.

— Ah! le cas est différent.

— Peut-être; qu'en sait-on? Mais, crois-

moi, mon ami, ne t'évertue pas à l'avance à trouver des objections contre ce pauvre magnétisme, qui, en définitive, ne t'a jamais fait de mal. Doute, si tu le veux : c'est, ainsi que je te le disais hier, le fait d'un esprit sage; mais ne juge pas sans preuves. Je ne te demande pour l'instant qu'une seule concession : sois bienveillant, et garde-toi d'imiter ces fous furieux, qui, assistant à des expériences, semblent toujours prêts à dévorer magnétiseur et somnambule, pour peu que ces expériences aient l'air de réussir.

— Ah! tu sais bien que je ne suis pas un ogre.

— Oui, je sais que tu es bon, aussi vais-je en toute confiance endormir notre *sujet*. .

.

— Quelle tête! dit Jérôme, quand Albin fut sorti.

— Oui, Jacques a de l'esprit.

— De l'esprit ! dites du génie. Cet homme-là eût été capable d'inventer le magnétisme.

— Mais, voyons, mon cher confrère, parlons de nos expériences. J'ai la mienne dans ma poche : ce sont des cheveux. En avez-vous ?

— Des cheveux?... Vous le voyez bien.

— Où donc sont-ils ?

— Mais... sur ma tête apparemment.

— Ce n'est pas cela, ce n'est pas cela.

— Eh ! qu'est-ce donc, je vous prie ? Est-ce une perruque qu'il vous faudrait ?

— Mon Dieu ! que vous êtes...

— Achevez, dis-je en riant.

— Médecin ! Tenez, ajouta Bonnin en tirant de la poche de son gilet un petit paquet cacheté. Voici les cheveux d'une enfant rachitique, scrofuleuse, et manchote par-dessus

le marché. Cette petite fille a cinq ans. Elle est pâle, frêle, souffreteuse, taciturne. Eh bien! c'est ce qu'au simple contact de ses cheveux va nous dire la somnambule si elle est aussi clairvoyante que le prétend notre confrère. Mais puisque vous n'avez pas eu le soin de lui apporter quelque objet analogue, vous lui ferez faire un *voyage*.

— Un voyage?

— Oui. Comme vous connaissez le Levant, par exemple, vous pourrez la conduire à Smyrne, à Constantinople, à Alexandrie, où vous voudrez enfin.

— Vous ne riez pas, Bonnin?

— Et de quoi donc rirais-je?

— Oh! alors, c'est à mon tour de vous dire que vous êtes bien... magnétiseur! Quoi! c'est sérieusement que vous me propo-

sez de m'embarquer avec cette femme, et de lui faire faire le tour du monde!... Je veux que le diable m'emporte, Bonnin, si vous ne devenez pas fou à interdire.

— Eh ! grand Dieu ! c'est que vous ne me comprenez pas.

— Alors, expliquez-vous et parlez sans paraboles.

— C'est un voyage mental...

— Que vous me proposez ? à la bonne heure... S'il ne s'agit que d'aller en Égypte sans sortir de Paris, que ne le disiez-vous d'abord ? Je suis tout prêt à partir, mais, à vous parler franchement, cela ne me paraît pas encore clair.

— Rien pourtant n'est plus simple. Vous prenez la main de la somnambule et vous lui dites : Madame, veuillez me suivre, puis...

— Ah bon!... fouette, cocher! je crois que je vous comprends.

— Entrez, messieurs, dit Albin en nous ouvrant la porte du cabinet.

— Écervelé!... murmura Bonnin sous forme d'*aparte* et en se rendant majestueusement à l'invitation de notre ami.

Assombri par une double paire de rideaux, les uns en damas vert, les autres en mousseline brodée, le cabinet d'Albin n'est pas moins élégant que son salon.

Madame Graffeild, en robe de deuil, est assise dans un grand fauteuil de tapisserie qui occupe le milieu de la pièce.

Je la salue en entrant, mais elle ne me rend pas mon salut. Albin affirme qu'elle dort, ce que rien dans son maintien n'aurait pu me faire supposer.

Soit un effet du clair-obscur dans lequel je la revois, soit qu'en réalité sept années d'infortune aient laissé sur ses traits une profonde empreinte, elle me paraît tellement changée que je ne l'eusse pas reconnue.

Ce n'est pas qu'Aimée soit enlaidie. Elle est pâle, à la vérité, mais il y a, dans l'expression de son visage, un je ne sais quoi d'intelligent, j'allais dire d'inspiré, qu'elle n'avait pas autrefois.

Ses paupières à demi closes laissent entrevoir le blanc de ses yeux. Enfin, il me semble que deux larmes sont suspendues à ses longs cils noirs.

— Quoi ! elle pleure ! m'écriai-je.

— Rassure-toi, répond Albin, elle pleure, mais sans chagrin. C'est un effet du magnétisme.

Afin de flatter Bonnin dans son goût favori, Jacques lui fait signe de prendre un fauteuil vacant à côté de la somnambule et de se mettre le premier, en sa qualité d'adepte, en rapport avec elle.

Jérôme obéit et s'empare, sans plus de formalités, d'une des mains de la jeune veuve qui semble tressaillir.

— Ah! ah!... fait-elle en filant un son flûté. Puis, après un court silence, elle ajoute d'une voix douce, un peu brève et très-affirmative :

— Je ne vous connais pas.

— Non, madame; mais, si cela vous agrée, nous allons faire connaissance.

— Volontiers : que voulez-vous de moi ?

— Je vous apporte des cheveux.

— Des cheveux! toujours des cheveux!...

Les gens sont ridicules. Enfin... voyons, donnez... Vous y avez touché ?

— Nullement.

— A la bonne heure.

Madame Graffeild décachette elle-même le paquet que lui présente Bonnin, et en tire une mèche de cheveux blonds, qu'elle presse dans sa main, puis sur son front et sur son cœur.

— C'est une femme, dit-elle.

— Non.

— Ce n'est pas une femme ?

— Non.

— Si, monsieur, vous me trompez, car ce n'est pas un homme.

— Il est vrai que ce n'est pas un homme.

— Alors une femme y a touché ?

— Peut-être.

— Peut-être... peut-être... C'est drôle! je vois une femme... une grande femme en bonnet, avec des flots de rubans cerises... Oh! messieurs, que c'est étrange!... je vous dirai cela tout à l'heure... Mais... mais... mais... Ah! m'y voilà... c'est la mère que je voyais.

— Justement!!

— Mon Dieu, oui, dit Aimée en se dandinant dans son fauteuil d'un petit air enfantin... c'est une pauvre enfant de sept à huit ans... un peu moins... cinq à six ans... Ah! mais une autre fois dites à la mère de ne pas toucher aux cheveux.

— Parfait! admirable!

Comme je n'ai aucune raison personnelle de partager cette admiration, je m'abstiens de renchérir sur les exclamations de Bon-

nin qui, ne pouvant comprendre une pareille froideur, s'en indigne à sa façon, c'est-à-dire en secouant la tête et en frappant du pied.

La somnambule continue :

— Elle n'est pas belle votre petite fille.

— C'est vrai.

— Est-ce bien la vôtre?... voyons... non, ce n'est pas votre sang... Tant mieux pour vous, car elle n'est pas belle... Tiens!... qu'a-t-elle sur le dos?... une bosse?... mais oui, pauvre petite fille !

— Pour le coup, fait Bonnin en s'adressant à moi, que dites-vous de cela, confrère ?

— Donnez-moi le temps d'y réfléchir.

— A qui parlez-vous donc ? fait la somnambule.

— Continuez, continuez.

— Oui, mais à qui parlez-vous ?

— Vous le saurez bientôt.

— Comment se fait-il, observai-je avec toute la réserve imaginable et en adoucissant ma voix, que madame Graffeild qui prétend voir loin d'ici la petite fille dont elle touche les cheveux, ne me voie pourtant pas, moi qui suis si près d'elle ?

— Justement parce qu'elle tient ses cheveux, tandis qu'elle ne tient pas les vôtres.

— Je t'expliquerai cela, dit Albin, qui comprit que la réponse de notre confrère devait me laisser quelque chose à désirer.

— Cela est donc explicable ?

— Parbleu !

— Oui et non... tu en jugeras.

— Eh bien, reprend Jérôme, que décou-

vrez-vous encore de particulier dans ma petite malade ?

— Elle tousse.

— Accidentellement. Cherchez autre chose.

— Elle a des glandes au cou.

— Rien de plus exact ; mais autre chose encore...

— Ah çà !... elle réunit donc toutes les misères de ce bas-monde ?

— Cherchez bien.

— Oui... je vois...

— Quoi ?

— Ça m'échappe... Ce n'est pas une maladie. C'est... une infirmité.

— Vous y êtes.

— Eh ! je le sais bien que j'y suis ; mais je vous dis que ça m'échappe.

— Lui voyez-vous ses membres ?

— Oui.

— Tous ?

— Oui.

— Ses deux bras ?

— Mais oui.

— Ah ! quel malheur ! quel malheur de ne pas mieux finir après avoir si bien commencé !

Il serait difficile d'imaginer quelque chose de plus divertissant que la physionomie renversée de Bonnin, débitant cette jérémiade qui semble comme le point d'orgue final du *crescendo* de ses dernières questions.

Assurément, l'erreur qu'il déplore, en éloignant de mon esprit toute idée de com-pérage, ne fait que confirmer pour moi la sincérité de la somnambule et la valeur

très-significative d'une expérience d'autant plus probante, à mon avis, qu'elle n'a réussi qu'à moitié.

Mais ces déductions sont trop subtiles pour l'intelligence de Bonnin.

— Vous n'êtes guère philosophe, lui dit Jacques. Pensez-vous donc que les prêtres de Delphes fussent brûlés vifs à chaque erreur de la Pythie ? Nous serons plus heureux une autre fois. — A ton tour, ajoute-t-il, en s'adressant à moi.

— Est-il drôle, ce monsieur ! dit la somnambule en me donnant sa main. Comme si c'était de ma faute que sa petite malade ait une bosse, des glandes au cou et une petite figure de lapin blanc, — Puis changeant de ton tout à coup : — Mais je vous connais, dit-elle avec une voix émue ;... oui....

je vous ai vu.... là-bas, là-bas.... il y a bien longtemps..... avec *lui*, n'est-ce pas?... N'est-ce pas que c'est vous ?

— Mais, oui, madame, c'est moi.

— C'est singulier!... ça me rappelle... Ce n'est plus comme autrefois, allez..... pour lui... car pour moi...

— Voulez-vous, madame, faire un voyage?... allons *là-bas, là-bas*.

— Oh ! non.... je vous en supplie.

— Eh ! pourquoi ? dit Albin.

La somnambule hésite, baisse la tête et dit très-bas :

— Parce que vous n'y êtes plus.

Puis, après une pause d'une minute, pendant laquelle elle semble absorbée :

— Laissez-moi, monsieur, ne me touchez

plus, cela m'agite... ah ! je vois tout le passé... C'est affreux !

Son magnétiseur essaye de la calmer et paraît y réussir. Un je ne sais quoi de séraphique illumine tout à coup la figure de la jeune femme. Dans ce moment je crois au magnétisme avec une sorte de ferveur.

— Jacques, dit-elle d'une voix douce et pénétrante... je vois l'avenir... Je vois encore un grand chagrin.

— Pour moi ?

— Non, pour moi, grâce à Dieu !

Que d'amour dans ces paroles !

— Oui.... Mercredi prochain (nous étions au jeudi) à pareille heure, je pleurerai.

— Et pourquoi pleurerez-vous ?

— Je l'ignore.... je ne puis le voir.

— Faites un nouvel effort.

— Non, je m'efforce en vain.... Tout ce que je vois c'est un chagrin, mais dont la cause m'échappe.... éveillez-moi, mon ami.

Jacques se rend à son désir et nous dit à demi-voix :

— Messieurs, le hasard nous sert.... A mercredi prochain.

Madame Graffeild, éveillée, promène lentement ses regards autour d'elle sans paraître nous voir. A la fin, pourtant, elle nous aperçoit et nous salue d'un air timide.

— Me reconnaissez-vous, madame ? lui dis-je en lui tendant la main.

Elle hésite, sourit, me donne machinalement la main, et fait un signe de tête négatif en interrogeant des yeux Albin qui est forcé de lui dire mon nom. Alors Bonnin s'avance et lui dit avec emphase :

— C'est très-bien, madame, vous êtes très-lucide; à une seule omission près, nous sommes parfaitement satisfaits.

— Compliment perdu, dit Albin, Aimée ne croit pas au magnétisme.

— Ne croit pas?...allons donc! et Bonnin hausse les épaules.

Nous prenons congé de la jeune veuve et nous rentrons au salon.

— Eh bien? me dit Jérôme en se plaçant en face de moi.

— Eh bien, je doute encore, mais je suis très-ébranlé.

— Tu veux attendre le dénouement?

— Mon Dieu, oui.

— Et tu as raison. A ta place, autrefois, j'en aurais fait autant.

— Mais toi-même, mon ami, qui donc t'a convaincu?

— Ah ! ah ! c'est toute une histoire. Si tu veux que je te la conte, accompagne-moi demain soir au bal de la duchesse de L...

— Qui me présentera ?

— Ton serviteur.

— Ta *fée* y sera-t-elle ?

— Peut-être.

— Et me conteras-tu aussi l'histoire de tes nouvelles amours ?

— Si l'occasion le permet.

— Et vous, Jérôme, serez-vous des nôtres ?

— Moi, au bal ! y pensez-vous ? Ah ! que Dieu m'en préserve !

Quel dommage ! j'aurais, je crois, donné un de mes yeux pour voir de l'autre Jérôme Bonnin danser la *Polka* chez une duchesse.

XII

UNE PARTIE D'ÉCARTÉ.

XII

Une partie d'écarté.

A dix heures, Albin et moi nous étions chez la duchesse.

La réunion était nombreuse; on dansait dans deux salons.

La duchesse de L... passait pour une femme d'esprit : l'accueil aimable et familier qu'elle

fit à Albin me sembla prouver qu'elle méritait cette réputation, car il n'y a guère que les gens d'esprit qui fassent cas de l'intelligence.

Je ne dirai rien ni des personnes, ni des choses qui l'entouraient. Quelque brillant que soit un bal, la nature de ces mémoires m'en interdit la description. D'ailleurs, pour mes yeux profanes tous les bals du grand monde ont la même physionomie. Du bruit, de la lumière, des parfums mélangés, des gens qui se trémoussent, des femmes roses ou blanches, des hommes noirs ou chamarrés, des propos vides de sens, des œillades, des fadeurs, des mensonges, des sottises, quelquefois un peu d'esprit, toujours beaucoup de médisances et plus encore de calomnies : tels m'ont semblé jusqu'à présent, les véritables éléments de toutes les fêtes parisiennes.

Après les salutations d'usage et les banalités dont on les accompagne, nous rentrâmes au second salon, où se formaient deux quadrilles. Plus habitué que je ne l'étais à vivre dans ces cohues, Albin eut en un clin d'œil exploré tous les visages. Tout à coup je vis sur le sien l'expression d'une joie contrainte; il se pencha vers moi et me dit à l'oreille :

— Elle y est, la voilà, nous venons de nous souhaiter le bonsoir.

J'avoue que je n'avais pas remarqué cette échange de *politesse*s.

— Où est-elle?

— Vis-à-vis de nous, le coude appuyé sur la console.

— A gauche de la croisée?

— Oui, une rose dans les cheveux, pas un brillant sur elle, car elle les abhorre.

La vicomtesse Mathilde de V... (1) me parut âgée de vingt-huit à trente ans.

C'était une femme de taille moyenne, autant que j'en pouvais juger en la voyant assise. Son visage, légèrement busqué, était pâle et fatigué. Elle avait pourtant, sans être grasse, un certain embonpoint, et ses épaules étaient d'une éclatante blancheur. Ses cheveux, d'un brun douteux, se massaient avec assez de négligence en deux larges bandeaux, sous lesquels son front, large d'ailleurs et parfaitement uni, se déroba brusquement et fuyait en arrière. Son nez, petit et bien fait, surmontait une bouche assez gracieuse, avec des lèvres pâles et mobiles et des dents un peu trop espacées. Les sourcils for-

(1) Je prie le lecteur de ne pas oublier que les noms sont ici des pseudonymes.

tement arqués, se dessinaient à peine au-dessus de ses yeux ; mais les yeux eux-mêmes me semblèrent d'une admirable beauté. Ils étaient bruns, vifs, éclatants et doux.

Il y avait dans l'ensemble de cette femme, qui en définitive était loin d'être jolie, un je ne sais quoi d'attrayant qui captivait l'attention.

On se demandait en l'examinant si son air d'abandon était de la coquetterie ou de l'ingénuité, si sa tristesse était de la mélancolie, si sa fatigue provenait du chagrin ou du plaisir.

Dans ses regards, dans sa pose, dans ses moindres mouvements perçait une certaine intention de plaire, mais qu'on ne savait comment qualifier. Il y avait tant de bonhomie dans ses petites prétentions, tant de

grâce et de naturel dans ses minauderies, que j'en conclus qu'elle se faisait tout simplement de paraître aimable, une affaire de conscience.

— Danseras-tu ? me dit Albin.

— Non, je ne danse que chez mes amis.

— Et moi je ne danse nulle part ; mais tu joues ?

— Rarement, et ce soir je ne jouerai pas, car je serais sûr de perdre.

— Pourquoi donc ?

— Parce que j'ai reçu ce matin une lettre qui m'a contrarié.

— Une lettre !... et quel rapport entre cette lettre et ta crainte de perdre au jeu ?

— Ah ! ah ! mon cher ami, chacun de nous a sa marotte ; voici la mienne : je crois aux *veines* de prospérité comme aux *veines*

d'infortune. Les gens heureux le sont en toutes choses, tandis que les malheureux semblent prédestinés à ne réussir en rien. Or, nous avons nos jours de bonheur et nos jours de malheur.

— Sans compter nos jours mixtes apparemment.

— C'est possible encore. Mais il existe évidemment entre tous les événements qui nous arrivent, une certaine concordance qui émane, ou de la Providence, ou de l'essence de notre nature. Cela est si vrai, que le vulgaire en a fait l'observation : un malheur ne vient jamais seul, dit un proverbe sans doute bien vieux.

— Ainsi le premier incident que tu remarques en t'éveillant est pour toi le présage certain de ce qui doit t'arriver dans le jour ?

— Certain.... C'est beaucoup dire.

— Superstitieux !

— Je ne m'en défends pas. Presque toutes les personnes nerveuses, et, parlant susceptibles d'impressions très-déli-
cates sont sujettes à la même faiblesse.

Tout en causant ainsi, nous étions entrés dans une salle où on jouait le whist, à une table, à deux autres l'écarté. Nous nous approchâmes d'une de ces dernières qu'entourait un groupe nombreux.

— Il manque dix francs de mon côté, disait un des joueurs ; qui de vous, Messieurs, les fait ?

Je regarde le joueur et je complète l'enjeu.

— Tu commets une inconséquence, me dit Albin à l'oreille.

— Non, c'est pour te convaincre.

La partie s'engage, notre adversaire fait la *vole* après avoir annoncé le roi ; bref, en deux coups nous avons perdu.

Celui qui succède à mon partner est un grand homme chauve à moustaches noires.

— Pariez-vous encore, me dit-il ?

— Non, Monsieur. — Et je m'éloigne avec Albin qui me conduit dans une petite galerie déserte où nous pouvons nous entretenir sans crainte d'être écoutés.

— Qui est donc me dit d'abord mon ami le joueur pour lequel tu as parié ?

— Mais je viens de le voir pour la première fois.

— En vérité ! Vous aviez l'air de vous connaître.

— C'est que cet homme me plaît.

— Pourquoi ?

— Je n'en sais rien.

— Et le joueur qui lui a succédé?

— Oh ! me déplaît souverainement.

— Pourquoi?

— Je n'en sais rien encore.

— A merveille ! mais conviens à présent que ce que tu as éprouvé pour ces deux inconnus, tu l'as ressenti cent fois en pareille circonstance.

— C'est vrai ; le monde est plein d'individus qui dès la première vue nous plaisent ou nous déplaisent sans que nous puissions dire pourquoi.

— Rien de plus juste ! — Aimes-tu les truffes ?

— Beaucoup ; mais où veux-tu en venir ?

— Et le Pudding ?

— Je l'abhorre.

— Pourquoi ?

— Que le ciel te confonde avec tes questions bizarres !

— Réponds-moi, je t'en prie.

— Que veux-tu que je te réponde ? à mille questions semblables je dirais toujours je n'en sais rien.

— Eh bien, résumons-nous : la vie humaine considérée dans son caractère essentiel et dominant, consiste en un mélange inextricable d'attractions et de répulsions plus ou moins prononcées, dont personne jusqu'à présent n'avait spécifié la cause.

— Et toi, tu la connais ?

— Oublieux ! et ma théorie ?... Cette cause est le magnétisme.

— Bah ! tu le prends au sérieux !... Oh ! alors je n'ai pas besoin de te demander si le

magnétisme joue son rôle dans l'histoire que tu m'as promise de tes dernières amours.

— Et que je vais te conter. Asseyons-nous, pour être à l'aise, dans l'embrasure de cette croisée.

Dans ce moment, un domestique passa près de nous portant un plateau chargé de glaces. J'en pris une, sans me demander s'il y avait encore du magnétisme dans mon affinité pour la crème glacée au citron. Et mon ami commença son récit en ces termes :

XIII

EUGÉNIE.

XIII

Eugénie.

« Le magnétisme est partout. C'est le fil invisible qui nous conduit à notre insu et qui souvent nous égare ; c'est ainsi que je te l'ai dit déjà, la sympathie pour les hommes, c'est le goût pour les choses. Le magnétisme, en un mot, c'est l'amour, et l'amour est

la vie. Un incident étrange et capital dans la mienne, un fait irréfragable et nettement caractérisé m'a révélé cette loi suprême : je serais un fou si j'en doutais.

« Depuis deux ans j'aime la vicomtesse Mathilde d'un amour profond, inaltérable, dans lequel se sont fondues toutes mes autres affections. Mathilde est pour moi la moitié de l'univers ; l'autre moitié c'est moi. Je ne vis que par elle et pour elle. Je suis heureux quand je la vois, je souffre quand je m'en éloigne ; elle est presque à elle seule l'objet de mes pensées et de ma foi ; elle est ma religion, mon Dieu, et je concevrais si peu la possibilité de vivre maintenant sans elle, que je me tuerais si je la perdais.

— Que tu es fou, mon pauvre Albin !

— J'en conviens, mais je serais désolé de

guérir de cette folie. — Puisque tu viens de voir Mathilde, je n'ai rien à te dire de sa figure. Elle n'est pas belle, je le sais, et puisque je l'aime ainsi, je ne voudrais pas qu'elle le fût : je souffrirais à la seule pensée qu'un autre homme s'occupe d'elle.

— Mais la vicomtesse partage-t-elle le sentiment qu'elle t'inspire ?

— Oui. Pendant longtemps elle essaya de me le cacher et de se le cacher à elle-même. Je devinai sans y prendre part ce noble combat d'une âme vertueuse. Mathilde s'en aperçut et me sut gré d'une réserve dont l'aveu le plus explicite de sa part fut un jour la récompense.

— Heureux mortel !

— Oh ! ce jour-là, vois-tu, fut le plus beau de ma vie.

— Mais ne me disais-tu pas hier que la vicomtesse était veuve ?

— Oui, depuis cinq ans d'un vieillard imbécile et débauché, aux bras duquel l'avait jeté un fatal moment d'abnégation et de dévouement pour sa famille. Je te conterai tout cela.

— Et qui l'empêche, s'il en est ainsi, de devenir ta femme ?

— Dieu sait l'avenir..... nous attendons.

— Et en attendant.....

— Je te comprends ; mais non. Oh ! mon ami, je t'en ferais le serment sur la tombe de ma mère : Mathilde n'est pas et ne sera jamais ma maîtresse. La sauve garde de son honneur est dans sa confiance en moi. Mon Dieu ! Tu me connais, je suis homme comme un autre, et je mentirais en t'affirmant que

le désir n'a jamais troublé mon esprit ni mes sens; mais je lutte contre l'instinct, dans la persuasion qu'une passion satisfaite s'altère et s'affaiblit. J'aime l'amour que j'ai pour Mathilde; je l'aime tel qu'il est, brûlant comme mon cœur et pur comme le sien.

« Sans doute tu regardes encore comme une chimère ou comme une extravagance, cette union presque mystique de deux âmes qui s'entendent, se comprennent, et vibrent pour ainsi dire toujours à l'unisson. Mon ami, j'ai pensé comme toi pendant bien des années; même encore aujourd'hui, je me dis par instant que mon bonheur n'est qu'un rêve; mais ce rêve est si doux que je ne veux pas m'éveiller.

— Dors donc mon cher Albin, dors, et

puisses-tu dormir ainsi jusques à la fin de ta vie. Mais jusqu'à présent tu me parais oublier l'important, car je ne sais pas encore quel rapport a le magnétisme avec l'étrange liaison dont tu viens de me faire la confidence. Mesmer serait-il donc l'inventeur de l'amour platonique?

— S'il n'en est pas l'inventeur, il m'en a donné l'explication. Tu vas savoir ce qui s'est passé entre Mathilde et moi ; mais je dois d'abord te raconter les circonstances qui me l'on fait connaître.

Au commencement de 1839, quelques mois après avoir soutenu ma thèse, je m'installai rue Louis-le-Grand, dans la maison que j'habite encore. Mon titre de docteur gravé sur une plaque de bronze à la porte de mon appartement, fut le seul appel que

je fis à l'attention du public. Aussi, serais-je infailliblement mort de faim, si mon petit patrimoine n'eût fourni à mes besoins. Cependant, grâce à mon concierge qui me trouvait *savant*, parce que j'étais généreux, et qui pour subvenir sans doute aux petites largesses dont il profitait se déclara mon protecteur, il me vint quelques malades; d'abord *deux indigents*, dont je n'avais rien à attendre, puis un épicier qui conserva glorieusement dans de l'alcool le *tœnia* que je lui fis rendre, mais qui ne me paya jamais. Enfin la Providence mit la main à ma fortune, et la guérison d'une jeune laitière déclarée presque incurable devint la pierre d'assise de ma réputation.

C'était une belle grande fille de vingt-ans que sa mère me dit être atteinte d'*épilepsie*

depuis l'âge de puberté. Elle s'appelait Eugénie. On avait tout fait pour la guérir de son horrible infirmité et rien n'avait réussi. D'où me vint l'idée de faire sur cette fille l'essai du magnétisme? C'est ce que je ne saurais dire, car le magnétisme à cette époque était encore pour moi lettre close : je n'en savais que le nom. Quoi qu'il en soit, je le proposai à la mère comme un moyen nouveau qui opérait des miracles et je me mis bravement à l'œuvre. Mon ami, j'eus un plein succès... souris tant que tu le voudras..... Eugénie s'endormit sous mes *passes*, vit la cause de son mal, la décrivit à sa manière, et se prescrivit des remèdes qui finirent par faire cesser les accès.

— Diable! cette cure dut faire du bruit?

— Non, les épileptiques sont rarement de

bons malades : s'ils sont pauvres, on ne parle guère de leur guérison, parceque peu de gens s'occupent des pauvres ; et s'ils sont riches, on en parle moins encore, parce que presque toujours on a eu le soin de cacher la maladie. Au surplus, je venais d'acquérir une *conviction*, la seule peut être que j'aie eue dans ma vie, et dès lors, plein d'espérances, je me tins pour ainsi payé de la reconnaissance d'Eugénie.

— Qui sans doute était de la monnaie plus positive que celle dont tu te contentes avec la vicomtesse ?

— Pas de malice, je t'en prie. — Eugénie vint chez moi, et comme elle m'avait présenté pendant son somnambulisme plusieurs phénomènes curieux que je désirais soumettre à l'observation de plusieurs personnes

instruites, je la déterminai à se laisser magnétiser devant elles. Ces expériences se renouvelèrent un assez grand nombre de fois. Elles eurent d'abord pour témoins des intimes, puis, naturellement, de proche en proche les amis de mes amis ; enfin on en parla dans la maison, dans la rue, dans le quartier, si bien qu'un beau jour je me réveillai *magnétiseur célèbre*, sans m'être un instant préoccupé des avantages ou des inconvénients qui pourraient résulter pour moi d'une pareille célébrité. Elle devait me coûter bien cher : je tardai peu à m'en convaincre. Les médecins me mirent à l'index et s'éloignèrent de moi. J'eus bientôt l'occasion de comprendre qu'ils ne me regardaient plus comme un confrère, et que la plupart des gens du monde adoptant leur opinion

sur mon compte, il ne me restait plus qu'à jeter mon diplôme au feu et à briser mes lancettes. Un tel sacrifice me coula peu parce qu'en me fermant volontairement toutes les issues d'une carrière que peut-être mon goût pour l'étude m'appelait à parcourir avec un certain éclat, j'avais d'autres illusions et je portais ailleurs mes espérances. En effet, bien convaincu de la réalité du magnétisme, il m'était impossible de penser qu'il ne dût pas finir un jour par se réhabiliter. Or, n'était-il pas évident qu'alors on me tiendrait compte du courage que je montrais en m'engageant, sans espoir de profit ni d'honneur, dans un tournoi ridicule où j'étais sûr d'être écrasé.

« Cependant, il faut tout dire : je me repentis plus d'une fois de ma témérité. Quel supplice en effet pour un homme loyal et désin-

téressé que de se voir sans cesse en butte aux sarcasmes ou pour le moins aux soupçons d'une foule de gens qui ne le valent pas ! Il n'était pas jusqu'à mon portier qui ne me regardât passer avec un air railleur. Insigne manant ! combien de fois j'eus la tentation de lui cravacher la figure ! Cela te fait sourire... Mon ami, on tient compte de tout dans la situation où j'étais. Je battis un jour mon chien parce qu'il me passa dans l'esprit que cette pauvre bête avait l'air de se moquer de moi. Enfin, je me sentais abreuvé d'amertume et, le courage me manquant, j'allais peut-être rentrer furtivement dans le giron de la vieille école, lorsqu'un hasard heureux vint me dédommager par l'estime et l'affection d'une famille honorable de toutes les misères morales sous le poids desquelles je succombais.

XIV

LA BARONNE DE B..

XIV

La baronne de B...

« Madame la baronne de B... poursuivait Albin, respectable douairière du Maine, habitait dans mon voisinage le n° ** de la rue Chauchat. Cette dame était atteinte d'une maladie regardée avec raison comme incurable par tous les médecins qui l'avaient

soignée. C'était un ramollissement de la moelle épinière, compliqué d'une irration d'entrailles. Les membres inférieurs, nécessairement paralysés et émaciés par une longue inaction, étaient le siège de douleurs aiguës. Depuis trois ans la malade ne quittait plus la chambre. Dix fois par jour on la portait de son lit à son fauteuil et de son fauteuil à son lit; car il lui était presque impossible de conserver la même position pendant plus d'une heure. La plupart de ses nuits étaient horribles : c'est à peine si, malgré d'énormes doses de laudanum qu'on était forcé d'augmenter chaque soir, on parvenait à lui procurer quelques instants de sommeil. Enfin c'était la dernière période d'une maladie mortelle dont la marche et les symptômes se sont également connus. Inu-

tile d'ajouter que la baronne avait mis à contribution les lumières de toutes nos célébrités médicales : la faculté entière avait défilé près de son lit. Puis, dégoûtée de remèdes, lasse de consultations, et protestant enfin contre une science dont elle expérimentait si cruellement l'impuissance, elle avait congédié tous ses médecins et s'était mise à courir pieusement la chance d'un miracle. On avait dit pour elle des messes et des neuvaines. Les chapelles de sainte Appoline, de sainte Philomèle, de saint Orthier, etc. etc., s'étaient ornées de ses offrandes..... hélas ! le tout en vain.

« Ce fut dans ces conjectures désespérées que la famille de B... entendit parler de moi.

« Le désespoir absolu est un état contre nature, incompatible avec l'organisation

humaine. Aussi dans les malheurs extrêmes voit on l'espérance survivre presque toujours à la raison. Voilà pourquoi l'homme qui se noie, se saisit follement d'un brin d'herbe que le poids d'un oiseau romprait, et cherche à se faire une bouée de sauvetage d'une feuille de Nénuphar.

« Je ne suis donc pas éloigné de penser qu'en toute autre circonstance la baronne se fût moquée du magnétisme, ou du moins eût exigé pour y croire qu'on lui fournît les preuves de sa réalité. Mais aucun genre de scepticisme ne résiste d'habitude aux approches de la mort. « Sauvez-moi, sauvez-moi, fût-ce en dépit du sens commun, fût-ce en faisant l'impossible... » Sur dix mourants, tu le sais, neuf au moins parlent ainsi.

Quoi qu'il en soit, je me rendis avec em-

pressement chez la baronne, je l'examinai, je l'interrogeai longuement, je me fis donner de minutieux détails sur les traitements qu'elle avait suivis, et je reconnus en définitive que le mal était sans remède.

— Ce qui ne t'empêcha pas, dis-je à Albin de conseiller le magnétisme ?

— Oui, et d'en proposer immédiatement l'essai.

— C'est cela, *prenez mon ours* et en avant les passes...

— Que tu es injuste ! Devais-je donc arracher à cette malheureuse famille sa dernière espérance ?

— Si elle était chimérique ?

— Qu'importe ? mon ami, une illusion qui console n'est-elle pas toujours un bien ? D'ailleurs, s'il était évident pour moi

qu'on ne pouvait attendre du magnétisme la guérison de la malade, j'avais au moins la certitude de calmer momentanément ses douleurs et peut-être de prolonger sa vie. Je remplissais donc en agissant comme je l'ai fait la véritable mission du médecin. Oh ! crois-moi, mon ami, ma conscience en pareil cas ne s'est jamais vendue et j'espère bien que tu n'en doutes point.

« La baronne de B... était une femme d'environ soixante ans. Elle était de grande taille et d'une constitution dont les débris attestaient la primitive énergie. Bien qu'exténuée par la maladie, sa figure était belle encore : elle respirait la bonté, la douceur et la confiance, cette confiance des honnêtes gens qui, voyant le monde en eux, ne suspectent presque jamais la sincérité d'autrui. Dans

l'intervalle des paroxysmes elle conversait avec esprit. Il lui échappait même quelquefois au plus fort de ses crises, des éclairs de gaieté et de naïves saillies qui faisaient rire et pleurer tout à la fois. Excellente femme ! enfin, elle me rappelait ma mère.

« La première visite que je lui fis se borna à l'exploration médicale dont je t'ai dit les résultats. La baronne était au lit et j'avais des raisons particulières pour désirer qu'elle fût dans son fauteuil quand je la magnétiserais. Nous convînmes donc que notre séance serait remise à la soirée.

« A huit heures précises, je devais me retrouver chez Madame de B..., et je fus exact au rendez-vous. Cette heure était ordinairement pour elle la plus mauvaise de la journée. J'avais donc la certitude, si je parvenais

à la calmer, de prouver d'une manière flagrante l'efficacité de l'agent dont je proposais l'emploi.

« Si j'entre dans ces détails, c'est que bien que tu ne puisses encore le comprendre, ils se rattachent directement à ma liaison avec Mathilde, et forment pour ainsi dire les préliminaires de cette singulière histoire. Quelques mots vont d'ailleurs te mettre sur la voie : Mathilde était la fille unique de la baronne.

— Ah ! je devine à présent.

— Non, mon ami, tu ne devines pas, car personne au monde ne devinerait. Se voir un jour, un instant, en présence d'un tiers, se regarder à peine, ne pas échanger deux mots et s'éprendre néanmoins d'une passion réciproque, voilà, certes, un fait étrange et

dont aucun psychologue n'a donné l'explication.

— Et c'est là ce qui eut lieu entre la vicomtesse et toi?

— A peu près, je te le jure.

— Je te crois, puisque tu le dis : mais si la chose m'était arrivée, je n'en croirais pas un mot.

— Erreur ! car la passion est un argument sans réplique qui porte en soi la conviction. Mon ami, nous avons sur l'amour, c'est-à-dire sur la cause et le mécanisme de nos affections, les idées les plus vagues et même les plus fausses. Je le sais maintenant par expérience : l'amour est avant tout un phénomène physiologique et qui a ses lois dans certaines propriétés essentielles de la matière dont nous sommes formés. Aussi indépen-

dant de l'estime que de l'admiration, il n'émane pas plus du beau moral que du beau physique et consiste uniquement dans une attraction primordiale et toujours relative, mais dont, ni l'esprit, ni la vertu, ni même la beauté ne sont les vrais instigateurs.

— Ah! je vois que tu en reviens à tes maximes d'il y a cinq ans. Mais si l'amour n'est pas, comme je l'ai toujours pensé, une appréciation rapide et instinctive des sens qui décide du beau relatif ou du beau en général (car il n'en est pas d'absolu), si enfin il n'est pas comme le disait Clément Marot : « Une passion qui par les yeux nous entre... » Je te fais grâce du reste, quel est donc son principe? Supposerais-tu, par exemple, que deux sourds-muets privés en

même temps du tact, de la vue et de l'odorat, pourraient s'aimer d'amour?

— Je n'en saurais douter.

— Oh! voici qui me paraît un peu bien... magnétique.

— Dis tout ce qu'il te plaira ; j'ai la raison de ma théorie. Les hommes, mon cher, s'ils ne sont pas des corps inertes, sont encore moins de purs esprits. Qu'ils aient de plus que les pierres le triste privilège de sentir et de penser, à la bonne heure ; mais qu'en jouissant et en se glorifiant de cette prérogative, ils s'affranchissent des lois, c'est-à-dire des affinités et des répulsions inhérentes aux molécules dont leur corps est pétri, c'est ce que je ne puis admettre.

— Si bien qu'à ton avis, l'amour serait un phénomène de pure gravitation?

— Quelque chose comme cela...

— Sophisme révoltant !

— Moins peut-être, que tu ne te l'imagines. Fais taire tes préjugés et interroge les souvenirs de médecin, d'observateur, de naturaliste. N'est-il pas vrai que la nature est pleine de ces attractions électives dont l'amour est le type, depuis l'aimant qui attire le fer jusqu'au pollen du saule qui, emporté par la bise, va féconder à une lieue de distance un saule d'un autre sexe ?

— Eh ! les hommes sont-ils des arbres ?

— La différence entre les uns et les autres est moins énorme que tu le penses, et les faits sont des faits.

« Lorsque je retournai rue Chauchat, la baronne m'attendait avec impatience. Le temps était à l'orage, circonstance qui ne

manquait jamais d'augmenter ses douleurs. Elle souffrait à crier. Cependant, elle avait sur elle tant d'empire, qu'elle sourit en me voyant, et me dit gaiement en me tendant la main : « Entrez, monsieur le sorcier, avez-vous encore foi dans vos conjurations? »

— Oui, madame, répondis-je, ayez bonne espérance, vos souffrances touchent à leur fin.

— Oh ! puissiez-vous dire vrai ! dit d'un ton pénétré la vicomtesse qui était seule auprès de sa mère et que j'avais à peine remarquée en entrant. Cependant, je l'avais saluée, mais froidement et sans lui adresser la parole. Peut-être la saluai-je plus froidement encore en me retirant une demi-heure après. Sa figure fatiguée, ne m'avait

nullement plu. Pauvre Mathilde ! si j'avais pu lire dans son cœur ! je venais involontairement de me l'attacher pour toujours.

— Eh ! comment cela, bon Dieu ! en endormant sa mère ?

— Non, en la magnétisant, elle, Mathilde, sans en avoir l'intention et qui plus est sans m'en apercevoir.

Pour le coup, j'éclatai de rire.

— Mon ami, je ne suis pas fou, reprit Albin. Ce que je te raconte, je le comprends, doit te paraître invraisemblable.

— Oh ! mieux que cela.

— Absurde, impossible, tout ce qu'il y a de plus ridicule au monde ; je suis de bonne composition, car autrefois assurément j'eusse partagé ton opinion.

— Et tu es sincère aujourd'hui, lorsque

tu prétends qu'un mouvement de la main, qu'un geste automatique dirigé vers une femme, est capable de lui tourner la cervelle et d'embraser son cœur ?

— Pourquoi pas, si l'amour n'est qu'un fait matériel ? or voilà justement ce que m'a prouvé l'expérience. Le monde moral tel que tu le conçois, n'est qu'un rêve, et je crois avoir mis la main sur la réalité.

— A cela je n'ai rien à dire, sinon qu'il serait bien triste de penser avec toi que notre âme n'est qu'un fluide, et que nos idées et nos sentiments ne sont comme la foudre et la chute des corps que de purs phénomènes physiques. Continue toutefois, mon cher Albin, ton récit m'intéresse.

— Tâche donc d'apprécier les inductions

philosophiques qui me paraissent en découler.

« Madame de B..., enfouie plutôt qu'assise dans un vaste fauteuil, où la maintiennent des oreillers, occupe un des angles de la cheminée, dont elle est pourtant assez éloignée pour qu'il me soit possible de me placer devant elle. Mathilde est assise derrière sa mère, sur une chaise adossée à la muraille, et, de telle manière, qu'en se penchant un peu, elle a le visage sur l'épaule de la baronne. Or, Mathilde attache trop d'intérêt à la scène qu'elle attend, pour ne pas se pencher sans cesse et se maintenir ainsi face à face avec moi. Cependant, je ne m'occupe pas d'elle. Si je la vois, c'est sans la regarder, ou si je la regarde, c'est sans y penser : la malade est l'unique objet de mon

attention. Il règne d'abord dans l'appartement un silence religieux.

« Le magnétisme est par-dessus tout une école de bienveillance. Vouloir le bien de ses semblables est le précepte fondamental qui en règle la pratique. Lorsqu'il est comme chez moi une conviction sincère, il mérite donc d'autant plus de respect que la charité, de quelque manière qu'elle procède, ne saurait être dans aucun cas une vertu ridicule. Je connais pourtant un homme de lettres qu'on citait jadis pour un homme d'esprit, et qui prétend n'avoir jamais pu voir magnétiser sans rire. Que le ciel le lui pardonne! car je sais qu'il n'a vu magnétiser que depuis l'époque où, usé par le journalisme, il est tombé sans s'en apercevoir dans l'enfance d'une vieillesse prématurée. Au reste, je ne

redoutais nullement, dans la circonstance dont je parle, de devenir en cas d'insuccès un objet de risée : je sentais à ma confiance, que j'en inspirais autour de moi.

« Après quelques minutes de recueillement, je commence à agir suivant les règles admises par les magnétiseurs. Une de mes mains s'appuie sur celle de la malade, et, par une légère pression suffisamment prolongée, me met avec elle en rapport de chaleur et d'intention ; puis, suivant le mot technique, je la magnétise à *grands courants*, c'est-à-dire que j'élève mes deux mains à la hauteur de son front pour les ramener lentement au niveau de ses genoux : mouvement uniforme qui doit se renouveler une grande partie de la séance.

« Au bout de quelques minutes, la baronne

soupire profondément, bâille à plusieurs reprises.

— Parbleu ! je le crois bien, qui résisterait à l'ennui causé par une pareille manœuvre ?

— Mais la douleur, ce me semble ; la douleur qui d'ordinaire ne cède pas à l'ennui et que la monotonie *des passes* a la vertu de dissiper. Mon Dieu ! qu'est-il donc de si merveilleux, de si incroyable et de si ridicule dans l'action physique exercée par un homme sur un autre homme, au moyen de gestes et d'attouchements ? Personne cependant ne trouve étrange qu'un physicien charge un électrophore en le frappant d'une peau de chat.

— Sans doute, mais ces deux faits sont-ils donc identiques ?

— Je n'en sais rien ; tout ce que je puis dire, c'est qu'ils sont pour le moins analogues.

— Soit, passons sur ce point. — Et la baronne s'endort ?

— Non, mais peu s'en faut. Ses paupières s'appesantissent et finissent par se fermer. Sa peau se couvre d'une douce moiteur, sa respiration se ralentit, enfin sa figure qui exprime le calme le plus parfait et le bien-être le plus inaccoutumé s'incline insensiblement vers sa poitrine où son menton reste appuyé. Je lui demande alors ce qu'elle éprouve : mais elle ne paraît pas m'entendre et je lui renouvelle ainsi ma question : — Veuillez me dire au moins si vous êtes bien ? — « Oh ! oui, me répond-elle, sans changer d'attitude et d'une voix si faible que j'ai peine

à l'entendre. Il semble qu'elle appréhende de troubler par le moindre effort l'état de béatitude dans lequel je l'ai plongée.

« A cet instant, mes regards cherchent et rencontrent pour la première fois ceux de Mathilde. Le signe de tête dont j'accompagne mon coup d'œil est une interrogation tacite qui pourrait se traduire ainsi : que pensez-vous de ce que vous voyez ?

« Mon ami, je crus un instant que Mathilde était folle. Elle était debout, les yeux ardents et mouillés de larmes, le sein gonflé, la bouche entr'ouverte comme pour aspirer je ne sais quelle enivrante émanation. Une de ses mains pressait son cœur, tandis que l'autre semblait machinalement chercher la main dont elle suivait tous les mouvements.

XV

LA VICOMTESSE MATHILDE.

XV

La vicomtesse Mathilde.

Albin continua :

« Assurément cette jeune femme était bien belle ainsi, et pourtant je ne m'en aperçus pas.

— Qu'avez-vous, madame ? lui dis-je néanmoins, surpris de son attitude. Ma voix la rappela à elle-même ; mais elle ne me ré-

II.

7



pondit pas , et se rassit tout en face, en murmurant ces mots :

— Mon Dieu ! que c'est étrange !

« Il fallait que je fusse bien pénétré de ma mission, c'est-à-dire bien exclusivement occupé de ma malade pour ne point deviner le vrai sens de cette exclamation. J'attribuai tout à la surprise ou au plaisir que causait à la vicomtesse l'état dans lequel elle voyait sa mère. Or, l'amour filial m'a toujours semblé un sentiment si naturel que je ne m'arrêtai pas aux singulières manifestations qui le révélaient chez Mathilde.

« J'éveillai donc ou plutôt je démagnétisai la baronne dont les douleurs étaient complètement suspendues, et je pris congé d'elle.

« J'appris le lendemain que le bien-être dans lequel je l'avais laissée avait persisté

toute la nuit, et je me laissai volontiers gagner par l'espérance que lui inspirait cet heureux début.

« A partir de cette époque, je me rendis régulièrement tous les soirs rue Chauchat. Chaque séance se passait à peu près comme celle que je viens de décrire, et produisait les mêmes résultats. Malheureusement les douleurs renaissaient avec le jour, et les progrès évidents du mal ne me laissèrent que trop peu de temps prendre le change sur les conséquences définitives de l'éphémère soulagement que je procurais chaque soir.

« Cependant une confiance explicite commençait à établir entre la famille de B... et moi de véritables relations d'amitié.

« Souvent mes visites se prolongeaient des

heures entières sans motif plus spécieux qu'une conversation à laquelle chacun semblait prendre un intérêt égal. Je dissertais avec abandon sur la médecine, sur le magnétisme, sur mes affaires privées, et le temps passait pour tout le monde avec une rapidité qu'on avait bien soin de ne constater qu'à l'instant où je me retirais.

« Quelquefois la baronne engourdie avec ses douleurs, sommeillait pendant l'entretien, ce qui ne nous empêchait pas, Mathilde et moi, de le continuer en baissant la voix. Cette circonstance ajoutait presque nécessairement à l'intimité de nos causeries, qui en peu de jours prirent le ton d'une certaine familiarité.

Elles roulaient toujours en commençant sur des banalités et finissaient invariable-

ment par avoir pour texte quelque sujet intime et délicat que le hasard semblait seul fournir, mais qu'il ramenait tous les soirs avec une merveilleuse constance. Après avoir traité de la raison, de l'esprit, de l'honneur, etc., etc., nous entamions le chapitre des affections humaines : l'amitié, l'amour avec ses symptômes et ses conséquences venaient se quintessencier au creuset de notre analyse, et notre philosophie ne sortait plus de là.

Enfin de jour en jour, nous devenions plus *philosophes* ; c'est-à-dire que, sans presque nous en apercevoir, nous glissions doucement sur cette pente insidieuse qui dans un certain monde forme le lit de toute passion naissante en conduisant des thèses générales aux questions de personnalités, des ar-

gumentateurs dont la dernière raison est infailliblement un tendre aveu.

« La baronne distinguait-elle le but vers lequel nous avancions ? je ne le pense pas. Quant à Mathilde, je suis convaincu qu'elle marchait de bonne foi les yeux fermés et que son trouble fut sincère lorsqu'elle songea à les ouvrir. Alors il était trop tard pour revenir sur ses pas. D'ailleurs, ainsi que je te l'ai dit, la fatalité qui devait nous unir s'était appesantie sur elle dès la première soirée que nous avons passée ensemble. Cependant je ne l'aimais point encore, et j'étais loin de soupçonner ce qu'il y avait déjà dans son cœur de tendresse et de dévouement pour moi. Je lui trouvais de l'esprit, de l'amabilité, trop d'amabilité, voilà tout. Cet excessif abandon me donna le change sur ce qu'elle était.

« N'ayant pris aucune information sur la famille de B., je ne savais absolument rien des antécédents de la vicomtesse, et je ne pouvais juger de ses mœurs que sur les apparences actuelles. Or, je dois le dire, ces apparences lui étaient peu favorables. Mathilde avec ses regards tendres, ses conversations hasardées, sa figure fatiguée et languoureuse, me semblait ne pouvoir appartenir qu'à l'une des deux classes de femmes les plus justement méprisées, les coquettes et les femmes *sensibles*.

« Pauvre Mathilde ! je prenais pour un masque le bandeau qui lui couvrait les yeux, et je fus bien cruel en le lui arrachant.

« Ne la trouvant pas même assez jolie pour justifier les prétentions qu'elle me paraissait afficher, et d'autre part la soupçonnan t

de très-facile composition, je lui fis un soir brutalement la plus extravagante proposition dont puisse se révolter une honnête femme. Richelieu ou de Lauzun avec des formes certainement plus aimables n'eussent pas été plus audacieux. Au surplus, puisque tu viens de voir la vicomtesse, conviens que tous les torts n'étaient pas de mon côté. Mathilde a dans sa physionomie et dans son maintien, un je ne sais quoi qui n'est pas en harmonie avec la pureté de ses mœurs. Il faut la connaître intimement pour ne pas douter de sa vertu. Eh bien ! crois-moi, mon ami, cette femme a le cœur d'un ange.

« Ainsi que tu dois le deviner, la baronne était endormie à l'instant que j'avais choisi pour enlamer avec sa fille cette monstrueuse transaction.

— Mais sais-tu, dis-je à Albin, que ta conduite en cette occasion était pour le moins.... légère?

— Elle était infâme, tranchons le mot. Tout médecin qui commet un pareil abus de confiance, serait envoyé au bagne si les lois étaient justes. Mais que veux-tu? Encore une fois, je m'étais mépris sur le caractère de Mathilde, et prendre une femme perdue ne m'a jamais semblé un crime.

— Le médecin dans ses fonctions, devrait respecter jusqu'au vice.

— Peut-être : je l'avais oublié. Mathilde pâlit à l'outrage que je venais delui faire. Une larme mouilla ses paupières, mais elle eut l'orgueil de la retenir.

«Malheureuse femme! je l'avais fascinée :

Elle avait le droit de me chasser, elle n'eut pas même le courage de me fuir.

« Cependant ma proposition était restée sans réponse, et je ne sus comment interpréter d'abord le sourire convulsif qui l'avait accueillie.

« L'heure étant avancée, je saluai la vicomtesse qui me reconduisit jusqu'au salon suivant son habitude; mais le lendemain pour la première fois elle n'assistait pas à la séance. On me dit qu'une migraine la retenait dans son appartement. Cette indisposition était-elle feinte? Je l'ignore, car il y avait pour qu'elle fût réelle une raison suffisante. Je le sentis vaguement et n'offris point l'intervention de mon ministère.

« Quoi qu'il en soit, la migraine ne dura que trois jours et Mathilde reparut. Il n'y

avait sur sa figure qu'une expression de tristesse dont je me sentis touché et qui me fit comprendre mille fois mieux mes torts que si on me les eût reprochés durement. J'aurais voulu les réparer. Une émotion sincère me fit dépasser le but. Je tendis la main à la vicomtesse comme si la nature de nos relations m'eût permis cet acte d'intimité.

« Pour le coup, elle pleura, et je lui demandai pardon.

« O mon ami, quel horrible poison que le magnétisme entre des mains impures ! On m'offrait trois jours plus tard le gage de paix que l'avant-veille encore on regardait comme un outrage. Et c'est ainsi que la plus chaste et la plus vertueuse des femmes semblait se jeter dans mes bras avec l'impudeur d'une courtisane.

« Pour ne pas intervertir l'ordre chronologique des faits, je vais l'en citer un dont je n'eus connaissance que plusieurs mois après son accomplissement. Quatre ou cinq jours après notre raccommodement, Mathilde se trouvant à Saint-Denis, je ne sais plus pour quelle affaire, eut tout à coup la conscience de ce qui se passait en elle et la honte la prit au cœur. Elle entra donc dans une église où elle pleura à chaudes larmes, suppliant Dieu d'étouffer en elle l'invincible sentiment qui l'entraînait vers moi. Mais Dieu n'exauça pas sa prière, et ce fut pour son bien sans doute, car Mathilde trouva en moi l'homme d'honneur qu'elle avait rêvé, et je sus concilier sans tourment, sinon sans quelques regrets, notre amour et sa vertu. Elle et moi

depuis deux ans, nous sommes heureux sans remords.

« Cependant, une terrible épreuve lui était réservée.

« Mathilde adorait sa mère. Jamais entre deux femmes affection réciproque ne fut poussée plus loin : c'était du fanatisme. L'espérance que mes soins sauveraient la baronne avait donc pu corroborer dans le principe l'inclination de sa fille pour moi. Peut-être même qu'à l'occasion de nos petits démêlés, cette espérance justifiait dans l'esprit de la vicomtesse l'excessive indulgence qu'elle eut à mon égard. J'ai pour elle aujourd'hui tant d'estime, que je suis porté à voir jusque dans ses fautes le mérite du dévouement.

« La suite néanmoins me força à recon-

naître qu'il y avait dans sa conduite autre chose que de l'abnégation.

« La baronne mourut.

« Je m'abstiens de te raconter les péripéties qui précédèrent ce triste événement, et les incidents imprévus qui hâtèrent la catastrophe. Ces détails n'ajouteraient rien pour toi à l'intérêt de mon récit.

« Mais le croiras-tu ? au milieu des angoisses d'une perte irréparable, la vicomtesse ne pouvait penser qu'à moi. Ce qu'il y avait de plus affreux pour elle dans la mort de sa mère était la honte du sentiment qui se mêlait à ses regrets : la crainte de manquer de prétexte pour me revoir à l'avenir dominait sa douleur ! quelle étrange faiblesse dans une belle âme ! mais en même temps que d'amour !

« Eh bien ! découvre si tu le peux en dehors du magnétisme, c'est-à-dire en dehors d'une action purement matérielle, la cause d'un bouleversement moral aussi profond et aussi subit.

« Huit ou dix jours se passèrent sans que je revisse la vicomtesse. Après avoir envoyé deux ou trois fois demander des nouvelles de sa santé, je crus enfin devoir lui faire ma visite de condoléance. Je reçus de Mathilde l'accueil affectueux qu'on fait à un ami. Elle me parla de sa mère et pleura en me serrant la main. Je ne comprenais encore que très-vaguement ce qu'elle éprouvait, mais j'en étais touché, et, tout en n'ayant pour elle que de la pitié, je sentais déjà que son affection m'était douce. Je dirais enfin, si je voulais définir d'après les règles de la philosophie

écossaise, le sentiment qu'elle m'inspirait, que je l'*aimais par charité*; je dois ajouter d'ailleurs, pour être vrai, que je devins en très-peu de temps plus *charitable* que je ne l'avais été de ma vie.

« Nos entrevues, d'abord assez rares, se rapprochèrent peu à peu. Au bout de trois mois, nous commençâmes à nous voir tous les jours. Une parente de la vicomtesse, madame Emma de G., son intime et sa confidente, assistait toujours à mes visites. Ce fut la seule personne initiée au secret de notre affection, dont le mystère doublait le charme.

« Le véritable amour est dans un cœur honnête le contre-poids de la sensualité. Quelque paradoxale que puisse te sembler cette maxime, j'en ai fait l'expérience. Je vis la femme sous un jour nouveau, en étudiant Mathilde,

elle m'enseigna l'art de la vie intime et des joies innocentes que je ne soupçonnais pas. Enfin, ce fut à force de lui donner mon estime, que je m'attachai et que j'appris à mériter la sienne.

La nature de son attachement pour moi se modifia d'ailleurs sur les phases de la transformation que je subissais auprès d'elle. Pendant le premier mois, me disait-elle, il y a quelques jours, je vous aimais follement, aveuglément, car je ne vous connaissais pas. C'était un amour dépravé dont je rougissais sans pouvoir m'en défendre; plus tard, cela devint de l'amitié. Aujourd'hui, je ne crains plus de vous le dire,.... les deux sentiments se sont réunis, fondus en moi, et je vous aime comme vous m'aimez, presque autant que mon honneur et beaucoup plus

que ma vie.
.

Vivement intéressé par le récit d'Albin, j'allais de nouveau le presser de questions sur les motifs qui l'empêchaient d'épouser la vicomtesse, lorsqu'une rumeur particulière se fit entendre dans une pièce adjacente à la galerie dans laquelle nous causions. Nous demandâmes à un domestique s'il était arrivé quelque accident, et il nous répondit qu'une dame venait d'être prise d'un évanouissement subit et qu'on allait la saigner.

— Eh ! mon ami, dis-je alors à Albin, voilà une bonne occasion pour toi d'opérer un miracle. Épargne une effusion de sang, que diable ! Jésus-Christ ne saigna pas Lazare pour le ressusciter, et il ne s'agit vraisemblablement ici que d'une syncope occasionnée

par les odeurs ou par un lacet trop serré.

Nous entrâmes auprès de la malade, que vingt personnes étouffaient de leur présence, pour la rappeler à la vie. Albin la reconnut avant de la voir ; c'était la vicomtesse !

Elle était étendue sur un canapé. Un gros monsieur, vêtu de noir de la tête aux pieds, se disposait à la saigner. La tresse rouge de rigueur était au bras de la malade et la lancette entre les dents de l'officieux docteur.

— Arrêtez, monsieur, arrêtez, s'écria Albin, en se précipitant entre la victime et le sacrificateur. Je suis le médecin habituel de cette dame, je connais son tempérament, la saignée ne lui convient pas.

— Ne lui convient pas, ne lui convient pas... répéta d'un ton bourru l'Esculape en

habit noir; elle me convient à moi, car elle est indiquée.

— Nullement : le pouls est très-faible.

— Il était très-fort à l'instant même.

— Eh bien, monsieur, il ne l'est plus.

— Sans doute, il y a syncope; mais raison de plus pour ouvrir la veine.

— Quelle absurdité !

— Monsieur !

— Eh! monsieur, chacun sa méthode.

— La vôtre n'est pas polie, monsieur.

— J'en suis fâché, monsieur.

— Je voudrais que cette malade mourût d'apoplexie entre vos mains, dit le gros docteur outré, en rengainant sa lancette et en se perdant dans la foule qui l'accueille avec un rire très-significatif.

Au surplus, son désir ne fut pas exaucé;

car, pour donner gain de cause à son bien-aimé, la morte resuscita sans autre remède qu'un peu d'air.

Je présimai qu'Albin reconduirait la vicomtesse chez elle, et en conséquence, je m'esquivai seul, très-satisfait de la petite comédie dont je venais d'être spectateur.

XVI

LITTÉRATURE MAGNÉTIQUE.

XVI

Littérature magnétique.

Le lendemain du bal de la duchesse, huit heures du matin sonnaient à peine, lorsque le domestique d'Albin entra chez moi et me remit, avec deux liasses de bouquins enfumés, la lettre que voici :

« Il est trois heures du matin, et je travaille pour toi.

« J'ai quitté la vicomtesse à minuit, après l'avoir reconduite chez elle, où je l'ai laissée passablement remise de son évanouissement. J'avoue toutefois que sa santé m'inquiète. Son père, m'a-t-elle dit, est mort d'une apoplexie nerveuse : je redoute pour elle une fin semblable, et quelque chimérique que soit, sans doute, cette appréhension, elle ne laisse pas que de me rendre parfois très-malheureux. Voilà pourquoi le petit accident qu'elle a éprouvé hier soir, en ta présence, m'a assez vivement impressionné pour m'ôter toute envie de dormir. Mathilde, j'en suis certain, a moins souffert de son indisposition que je n'en ai souffert moi-même.

« Pour me distraire, en attendant le jour

ou le sommeil, je viens de passer deux heures à choisir dans ma bibliothèque les ouvrages dont la lecture m'a paru le plus indispensable à ton *éducation magnétique*, et je te les envoie.

« Par lequel de ces ouvrages devras-tu commencer ? La question est délicate. Si tu choisis par rang d'ancienneté, tu prendras Pomponace ; par rang de taille, Paracelse ; par rang de génie, Van Helmont ; par rang de sagesse, Deleuze ; par rang d'esprit, Simon Mialle ; par rang de bêtise... Mais non, je ne t'envoie pas celui-ci, car il te dégoûterait des autres, et, qui plus est, du magnétisme.

« La plupart des livres modernes publiés sur ce grand sujet ne méritent guère d'être lus. Ce n'est pas qu'il n'y ait en France un nombre très-considérable d'hommes éclairés

qui s'occupent du magnétisme ; mais , par malheur, ils ne font pas de livres. Ceux qui écrivent sont presque tous dénués de science et de littérature. Ils ont fait des *passes* , en guise d'étude, et comme la plupart des gens qui ne savent rien, ils ont la sottise de se croire très-volontiers des savants. J'en connais un, par exemple (l'auteur du livre *bête* que j'ai failli t'envoyer), qui, étudiant en médecine il y a vingt-cinq ans, ne se sentit pas l'intelligence de subir ses examens , renonça à la médecine , et se fit, ne pouvant faire mieux, DOCTEUR EN MAGNÉTISME !

« Voilà, mon cher, de quelle étoffe sont quelques-uns de nos maîtres. Quelle doctrine ne serait compromise par de semblables interprètes ? Mais la nôtre a, grâce à Dieu, de plus dignes représentants. Deleuze , entre

autres, était un homme infiniment éclairé. Des différents ouvrages qu'il a laissés, je ne t'envoie provisoirement que son *Mémoire sur la prévision*, petit chef-d'œuvre de logique, de grâce et de style. Lis ce mémoire, mon ami, et je te défie, quand tu l'auras lu, d'oser rire encore du magnétisme.

« J'ai eu le soin, et tu m'en sauras gré, de t'indiquer par des signets les passages de Van Helmont que je te recommande spécialement. Les médecins, qui citent encore Van Helmont, ne le lisent plus aujourd'hui, et ne l'ont peut-être jamais compris. Un jour, si tu y consens, nous le commenterons ensemble, car je veux t'amener à reconnaître en lui un des plus grands métaphysiciens qui aient jamais vécu.

« Je n'ose te faire la même proposition à

l'égard de Paracelse : lis-le si tu veux, comprends-le si tu peux ; quant à moi, je ne me pique point de te le rendre constamment intelligible. Les uns disent que c'était un grand homme, d'autres un grand charlatan ; moi, je crois que c'était un rêveur qui pensait quelquefois.

« Le marquis de Puysegur, prototype de l'honnête homme, était bon observateur, mais mauvais philosophe, c'est-à-dire qu'il raconte bien, mais disserte mal ; souviens-t'en en lisant *l'Hermès*.

« Tu trouveras, dans les quatre volumes intitulés *Annales du magnétisme*, quelques articles très-ingénieux, par Deleuze ; et d'autres non moins remarquables, mais d'un genre tout différent, par le comte Abrial.

« Ce dernier joignait à la mémoire la plus extraordinaire de son temps une connaissance parfaite du magnétisme ; aussi devons-nous à son érudition, qui était immense, les documents les plus curieux sur l'histoire de cet agent.

« J'ai joint aux *Annales* deux ouvrages d'autant plus piquants, que tous deux, écrits en haine de nos croyances, en confirment l'objet. L'un a pour titre : *Recherches et doutes sur le magnétisme*, par Thouret ; l'autre, *l'Antimagnétisme*, sans nom d'auteur. Contente-toi de parcourir le premier, mais lis le second d'un bout à l'autre. Ce que tu trouveras surtout d'intéressant dans celui-ci, est une notice sur les *Miracles* d'un curé d'Allemagne, nommé Gassner, qui guérissait les malades *en les exorcisant*.

« Mesmer avait assisté à cette guerre aux démons et aux maladies, lorsque, *deux ans plus tard*, IL DÉCOUVRIT le magnétisme. Mesmer avoue cette circonstance dans un de ses mémoires; mais il n'a pas la même franchise à l'égard des sources où il avait puisé les éléments de sa théorie. Au surplus, cette théorie, à cela près d'un très-petit nombre d'aperçus ingénieux et nouveaux, mérite à peine d'être lue: Ce n'est qu'une pompeuse rhapsodie de conjectures hermétiques, de contresens, de non-sens, d'idées fausses et sans fondement; le tout délayé dans la métaphysique de Loke, traduite en mauvais français.

« Adieu, mon cher ami. A force de t'entretenir de tous ces endormeurs, je sens enfin le sommeil qui me gagne. Il est, d'ail-

leurs, bientôt sept heures : le soleil se lève, et je vais me coucher. — Bonsoir.

JACQUES. »

Évidemment, pensai-je, après avoir lu cette lettre, si mon ami n'est pas sorcier, comme le disait sa vieille baronne, il est ensorcelé. Jamais apôtre endiablé du Chou-King ou du Coran n'a poussé à un tel degré la manie du prosélytisme. Que dis-je ! saint Basile et saint Chrysostôme mettaient-ils plus de ferveur à convertir les païens?... Il me semble pourtant qu'on peut faire son salut sans croire au magnétisme. Et si, pour se préparer seulement à cette croyance, il est *indispensable* de lire tous les bouquins que j'ai sous les yeux... ah ! Jacques, mon ami,

tu cours grand risque de me voir mourir dans l'impénitence finale.

Tout en maudissant de la sorte le zèle exorbitant de mon ami, je coupai machinalement la ficelle des deux paquets, et, choisissant *par rang de taille*, je mis la main sur Paracelse.

XVII

PARACELSE.

XVII

Paracelse.

Les œuvres de Paracelse! trois volumes
in-folio!

Ah! grand Dieu! qui les a jamais lus? Et
Jacques m'écrit que, par surcroît, Paracelse
est indéchiffrable... C'est bien long pour un
rébus. Voyons pourtant la première page...

Puissance du ciel ! si le Sphinx avait eu de pareilles énigmes à proposer à ses victimes, le pauvre OEdipe, assurément, ne fût pas sorti vivant de ses griffes.

« Le corps de l'homme (je traduis) est
» pourvu d'un double magnétisme : une por-
» tion tire à soi les astres et s'en nourrit ; de
» là la sagesse, les sens, les pensées ; une
» autre tire à soi les éléments, et s'en ré-
» pare. »

Quoi ! les hommes se nourrissent de la lune et des étoiles?..... Que signifient ces paraboles ? Si elles cachent la vérité, elles la cachent à merveille, et, pour mon compte, je trouverais plus facile d'aller la pêcher au fond du puits où la logeait Héraclite, que de l'extraire de ces maximes. Au diable Paracelse ! je n'y retouche de ma vie.... Serment

indiscret que j'eus dans la suite le courage de ne pas tenir.

Oui, lecteurs, avec le temps, je suis revenu à Paracelse, et j'ai eu le rare mérite d'en affronter la lecture.

Pour être franc, je n'ose me flatter de l'avoir compris en entier, mais enfin j'ai l'espérance d'en avoir saisi la partie saine.

Égaré par une imagination exubérante, exalté par des excès, absorbé et comme ébloui par une idée fixe, Paracelse fut, de son temps, le Don Quichotte de la science. Rêvant, comme l'écrivait Albin, beaucoup plus qu'il ne pensait, il touchait de près à la démence.

Mais, d'intervalle en intervalle, des éclairs de génie s'échappaient de ce cerveau bizarre, et rayonnaient en gerbes de feu sur le monde métaphysique.

La plus fameuse de ses conceptions est *la Doctrine des sympathies*. Selon cette doctrine, un *fluide*, universellement répandu, entre-tiendrait une telle harmonie entre les parties constituantes des corps, que la séparation même de ces parties n'en détruirait ni les rapports ni la solidarité.

De là *les traitements par sympathies*, les miracles de l'*onguent des armes*, et les moyens magiques de communiquer à distance dont les principaux au moins méritent d'être mentionnés :

Le sel de sang était une composition dans laquelle entraient quelques gouttes du sang de la personne éloignée dont on voulait avoir des nouvelles. Elle restait d'un rouge vif, tant que cette personne se portait bien, et se ternissait en cas de maladie ou de mort.

La lampe de vie, qu'alimentait une substance analogue, brûlait d'un feu clair ou pâlisait dans les circonstances opposées. Que de lampes de vie durent s'éteindre pendant la guerre de trente ans !

L'alphabet sympathique ! . . . Ah ! que sont-ils devenus les beaux jours de mon adolescence où l'amour m'eût donné le courage de mettre à l'épreuve cette poétique invention ! Deux amants échangeaient stoïquement des lambeaux de leur chair, sur la peau desquels on traçait en rond les lettres de l'alphabet. Lorsqu'un temps suffisant avait assuré l'adhérence de ces lambeaux, chacun des caractères magiques qu'on y avait gravés, devenait au contact d'un stylet, le point d'une sensation simultanée pour les

deux amants quelle que fût d'ailleurs la distance qui les sépara.

C'est ainsi que des deux extrémités opposées d'un royaume, que dis-je ! d'un pôle à l'autre, ils pouvaient quand ils le voulaient se parler et s'entendre.

Après avoir un instant feuilleté les œuvres de Paracelse, j'essayai de me reposer l'esprit sur un des livres plus modernes qu'Albin y avait joints.

Les recherches et doutes de Thouret se trouvèrent sous ma main.

J'ouvris le livre au hasard et je tombai justement sur un fait qui, s'il était prouvé, confirmerait singulièrement la doctrine des sympathies.

Au seizième siècle, vivait à Bologne un chirurgien célèbre nommé Taliacot dont les ou-

vrages sont encore consultés aujourd'hui. Une statue de pierre que lui érigèrent ses compatriotes après sa mort, le représente avec un nez dans la main, emblème bizarre de sa réputation et de l'étrange spécialité qui la lui avait fait acquérir. C'est qu'en effet Taliacot est l'inventeur de la *rhyнопlastie*, c'est-à-dire de l'art de refaire les nez, art ingénieux qu'a perfectionné la chirurgie moderne et qui sert de base à la fortune du célèbre Dieffenbach.

Au malheureux qui a perdu son nez, on taille dans la peau du front un lambeau triangulaire, qui, disséqué avec soin, se retourne, s'abaisse, est fixé par des sutures, et dont la base enfin, convenablement découpée, devra former les narines.

Les bords de la plaie du front sont rap-

prochés et maintenus au moyen d'un appareil. La nature fait le reste et bientôt l'opéré peut sans trop d'imagination se persuader qu'il a repris figure humaine. Mais cette manière de procéder est l'art dans toute sa perfection; le chirurgien de Bologne s'y prenait autrement.

Il y eut toujours dans tous les pays de pauvres hères mourant de faim et prêts à vendre, pour subsister, leur peau comme leur âme. Or c'était sur les membres ou sur le dos de ces faméliques que Taliacot découpait, moyennant salaire, les nez qu'il ajustait aux malades opulents.

Nonobstant la barbarie de ces greffes contre nature, des succès assez nombreux en avaient popularisé le principe.

Tout le malheur était que Taliacot ne pou-

vait offrir aux acquéreurs de ses nez qu'une garantie temporaire; car c'est justement là ce que prouve l'anecdote de Thouret.

En 1572, un habitant de Bruxelles ayant perdu son nez dans un combat singulier, était allé en demander un autre au scalpel de Taliacôt.

L'opération ayant réussi, notre Bruxellois s'en revint chez lui, très-satisfait de son nouveau visage et glorifiant la rhynoplastie.

Trois années entières s'écoulaient, le nez postiche tenant bon et ne faisant même qu'embellir.

Mais voilà qu'un jour, sans qu'il soit possible de deviner pourquoi, ce malheureux organe se refroidit, se flétrit, et tombe frappé de gangrène.

L'opéré se portant bien du reste, cet accident paraît inouï. On en demande en vain la cause aux lois connues de la physiologie; mais on finit par la découvrir dans une coïncidence, que le hasard seul ne saurait justifier, et qui, livrée aux investigations des philosophes du temps, devient pour eux la confirmation d'un des principes fondamentaux de leur subtile doctrine :

Le jour même où le Bruxellois perdait son nez d'emprunt, un malheureux croche-teur qui en avait fourni l'*étouffe* se mourait à Bologne !!

Plusieurs faits analogues, recueillis par Wirdig, le père Kircher, et Maxwell ne laissent planer aucun doute sur l'authenticité de celui-là.

Ah ! si Pline le naturaliste eût été le con-

temporain de ces hommes dignes de foi, avec quel empressement n'eût-il pas joint son témoignage au leur !

XVIII

VAN HELMONT.

II.

10

XVIII

Van Helmont.

L'ouvrage qui, dans l'ordre fortuit de mes lectures, succéda aux *Recherches et doutes* fut un des traités de Van Helmont. Ce que, dès cette époque, je connaissais du caractère noble et désintéressé de cet homme célèbre, m'inspirait pour ses écrits une sorte de véné-

ration. Malheureusement il s'en fallait que je fusse en état de les comprendre. J'admira l'élégance de son style, cette latinité facile et correcte, qui, avec plus de simplicité, rappelle celle du fameux Celse, le Cicéron des médecins ; mais le fond de ses idées était pour moi si parfaitement obscur, qu'en le lisant, comme l'avant-veille en lisant Paracelse, je ne pouvais m'empêcher de me comparer à l'anglais Thaumaste, controversant *par signes* avec Panurge en *la grand'salle de Navarre*.

Cependant, grâce à l'un des signets placés si officieusement par mon ami, je finis par tomber, dans le traité *De Pestilentia*, sur un passage que je compris d'un bout à l'autre.

Ce passage est extrait par Van Helmont d'un livre intitulé *Secrets et remèdes éprou-*

vés, dont la préparation a été faite au Louvre, de l'ordre du roi, par M. l'abbé Rousseau, ci-devant capucin et médecin de Sa Majesté (Louis XIV).

L'abbé Rousseau raconte que, voyageant en Turquie où il continuait dans ses moments perdus à cultiver les sciences occultes, il eut un jour l'idée de magnétiser un crapaud.

En conséquence il se procura un de ces animaux, le posa sur une table, et se prit à le regarder avec la ferme intention d'exercer sur lui sa puissance magnétique.

Le crapaud, comme fasciné par le regard de sa Révérence, garda pendant quelques minutes une complète immobilité; puis il se gonfla, se débattit, et, chose inouïe! finit par périr.

Un tel résultat était trop curieux pour ne pas demander une contre-épreuve.

Aussi, bravant l'horreur que lui inspiraient, ou que du moins m'eussent inspirée *ses sujets*, l'abbé Rousseau recommença-t-il incontinent son expérience. Il la recommença même deux fois, et ces deux fois encore avec le même succès. Mais au quatrième essai, voici ce qui arriva :

Jaloux peut-être de venger la mort de ses frères le hideux reptile se souvint, que lui aussi possédait une puissance magnétique. De là réaction imprévue contre le magnétiseur, lutte terrible où il y allait de la vie d'un des deux antagonistes, et dans laquelle, au bout d'une heure, ce fut le crapaud qui l'emporta.

« Je me sentis pris de vertiges, dit l'abbé

Rousseau, de nausées et de vomissements. Cela dura tout un jour, et je m'estimai très-heureux d'en être quitte pour la peur. »

Tel est le fait que Van Helmont rapporte en ayant l'air d'y croire. Et, après tout, pourquoi Van Helmont n'y eût-il pas cru ? Était-il prouvé mathématiquement que la mésaventure de l'abbé Rousseau fût un conte fait à plaisir ? Quel intérêt avait eu cet abbé à se déclarer le héros d'une momerie ridicule ? — D'un autre côté, ne sait-on pas que le crapaud exerce sur les abeilles une action magnétique mille et mille fois constatée ? La couleuvre ne jouit-elle pas de la même influence sur les roitelets et les fauvelles ?...

Pourquoi donc cette puissance facinatrice et délétère dévolue à certains reptiles serait-elle nécessairement sans aucun effet sur l'homme ?

Assurément les analogies sont pressantes et significatives, et pourtant, faut-il l'avouer ? l'histoire de notre capucin magnétisé par son crapaud me fit éclater de rire.

Néanmoins, lorsque je fus remis de cet accès d'hilarité, je me pris à réfléchir, et sans me demander si le récit de l'abbé Rousseau avait ou non par lui-même une valeur scientifique, je n'en tirai pas moins cette déduction : qu'à l'époque où ce récit avait été imprimé, on possédait déjà sur le magnétisme les notions les plus précises ; sur ce même magnétisme dont la découverte, *cent ans plus tard* devait illustrer Mesmer.

Aussi ne fut-ce pas toujours par envie, comme on l'a dit, que les antagonistes de ce dernier lui contestèrent le titre *d'inventeur* qu'il s'était décerné.

En effet, ils prouvèrent d'une part que la prétendue découverte était faite depuis des siècles avant sa naissance ; d'autre part, que tous les éléments de la théorie qu'il donnait comme sienne étaient implicitement renfermés dans les écrits de Paracelse, de Van Helmont, de Maxwel et de Santanelli.

Cette double démonstration est l'objet de l'*Antimagnétisme* que mon ami me recommandait de lire en entier, et que je lus en effet pour éprouver la solidité de ma foi naissante ; mais ce qui me frappa surtout dans cet ouvrage fut la relation des cures opérées par Gassner.

XIX

GASSNER.

XIX

Gassner.

Jean-Joseph Gassner était né en 1707, à Braz, près de Bludentz, cercle de Souabe.

Après avoir fait ses études dans les universités de Prague et d'Ottingen, il embrassa l'état ecclésiastique, reçut les ordres en 1750

et fut nommé à la cure de Closterle, diocèse de Loire, en 1758.

Gassner nous apprend lui-même que, depuis l'année 1753, *il jouissait* d'une si mauvaise santé, qu'il craignait de tomber en *atro- phie* ou en *apoplexie* (je suis forcé de citer juste); qu'il eut recours aux médecins d'Ottingen; fit beaucoup de remèdes sans succès, et finit par demeurer convaincu que sa maladie dépendait d'une cause surnaturelle: bref, qu'il était *possédé*.

En conséquence, il recourut aux jeûnes et aux prières, puis donna, au nom de Jésus-Christ, l'ordre au diable de sortir de son corps, ce que le diable fit en effet, si bien que Gassner se trouva guéri.

Cette circonstance inouïe le porta à réfléchir sur *la valeur médicale de l'exorcisme*.

Il en conféra avec de savants théologiens, lut des livres de médecine, et ne tarda pas à se convaincre que Satan jouait un grand rôle dans la plupart de nos maladies.

Il pensa même dans le principe qu'elles étaient toutes son ouvrage ; mais, à la fin, ses méditations, corroborées par l'expérience, le ramenèrent à un système un peu moins exclusif.

Selon Gassner, il existe trois classes de maladies :

La première classe comprend les *maladies naturelles*, que les médecins peuvent guérir ;

La seconde, les maladies *supernaturelles* ou *démoniaques*, contre lesquelles la médecine est impuissante ;

La troisième enfin, les maladies *mixtes*

dans lesquelles *l'esprit malin* et la nature s'entendent pour entretenir le mal, de telle sorte que pour traiter convenablement ces dernières, il est indispensable de combiner l'exorcisme et les remèdes.

Comment a-t-il pu se faire que Broussais, dans son *Examen des doctrines médicales*, n'ait pas dit un seul mot de cette admirable doctrine de Gassner ? En conscience, elle valait bien le *galénisme*, le *brownisme*, la *médecine-mécanique* de Silvius Deboë, et même le *Broussaisisme*. Mais les grands hommes ne sont pas toujours au-dessus des petites passions : qui oserait affirmer que Broussais n'était pas jaloux de Gassner ?.....

Quoi qu'il en soit, ce dernier essaya d'abord sa méthode sur les malades de sa paroisse, et fit tant de cures que le bruit

s'en répandit d'abord dans toute la Souabe, puis dans la Suisse et le Tyrol. Mais ces succès n'étaient encore que les préludes de sa gloire. Lorsqu'il eut quitté Closterle, pour venir, après un assez long séjour à Elvangen se fixer à Ratisbonne, ses *miracles* avaient mis en émoi l'Europe entière, et l'on vit alors, assure-t-on, jusqu'à dix mille malades campés à la fois sous des tentes, et attendant leur tour pour être *exorcisés*.

Le célèbre de Haën, premier médecin de l'impératrice de Hongrie, confirme ces détails dans son traité *De Miraculis*, et s'étend longuement sur la manière dont Gassner procédait avec ses malades : « Gassner, « dit-il, ordonne à Satan de montrer la ma-
« ladie, même avec beaucoup de véhémence.

« mence, s'il le veut. Il le force non-seule-
« ment à produire à son ordre, sur le même
« sujet, une attaque *dansante, riante, lar-*
« *moyante, sanglotante*, ou *mourante*
« (c'est-à-dire telle que le patient ne donne
« plus signe de vie).

« Bien plus : Gassner a tant d'empire
« sur le démon qu'il l'oblige à lui répon-
« dre et à répondre juste, car s'il ment (ce
« qui doit arriver souvent au père du men-
« songe), Gassner le confond publiquement
« et le tourmente jusqu'à ce qu'il ait con-
« fessé la vérité !

« Cela est tellement exact, qu'un jour le
« prince des démons qui s'étaient logés dans
« le corps d'un pauvre homme, ayant ré-
« pondu à Gassner, qui lui demandait com-
« bien ils s'y trouvaient, qu'ils étaient *sept*

« millions, Gassner, soupçonnant qu'il mentait, le contraignit d'avouer qu'ils étaient dix millions.

« Enfin Gassner a contracté avec Satan une si grande familiarité, qu'ils causent souvent ensemble, même de choses indifférentes et totalement étrangères à la maladie du possédé. »

De Haën ajoute un peu plus loin :

« Gassner guérit rarement les maladies au premier exorcisme. Il lui faut d'ordinaire plusieurs heures, et quelquefois plusieurs jours.

« Lorsqu'il opère, il est assis, ayant une fenêtre à gauche, un crucifix à la main droite, le visage tourné vers le malade et les assistants. Il porte à son col une étole rouge et une chaîne d'argent, à laquelle est

« suspendue une croix de même métal, et qui
 « renferme, assure-t-il, un morceau du bois
 « de *la vrai Croix*.

« Souvent il reste ainsi orné toute la
 « journée dans sa chambre. Lorsqu'un
 « malade se présente, il commence par le
 « faire mettre à genoux, l'exhorte à la foi
 « en Jésus-Christ, puis touche la partie
 « malade, ordonne à la maladie de se mon-
 « trer, etc., etc. »

.

J'en étais là de *l'Antimagnétisme*, lorsqu'on
 me remit, de la part d'Albin, une nouvelle
 lettre ainsi conçue :

« N'oublie pas, mon ami, que c'est demain
le mercredi fatal. Depuis nos dernières ex-
 périences, j'ai magnétisé trois fois Aimée, et

à chaque fois elle a répété : Mercredi j'aurai un grand chagrin , mais je n'en puis voir la cause.

« J'avoue que ma curiosité est piquée au plus haut point. Sois donc demain chez moi, à deux heures. Bonnin s'y trouvera, je te l'affirme, eût-il bras et jambes cassés. Quant à moi, j'ai pour Aimée la plus vive amitié ; mais je ne te cache pas que je serais presque désolé qu'elle n'eût pas son chagrin... *Amicus Plato, sed magis amica veritas.*

« A toi.

JACQUES.

P.-S. Aimée, que je quitte à l'instant, se fait un plaisir de te revoir. S'il est vrai qu'elle doive pleurer demain, la pauvre enfant ne s'en doute pas , car je ne l'ai jamais vue plus gaie. »

XX

CICÉRON ET QUINTUS.

XX

Cicéron et Quintus.

En m'écrivant pour me rappeler notre rendez-vous du lendemain, Jacques avait pris une précaution superflue. Le démon du magnétisme commençait à s'emparer de moi et me faisait entrevoir l'expérience à laquelle j'étais convenu d'assister, comme une réali-

sation du monde fantastique dans lequel je vivais depuis huit jours, en compagnie de Paracelse, de Van Helmont, Kircher, de Werdig, etc.

Les faits et gestes de ces hommes étranges me revenaient la nuit dans mes rêves. Je voyais Paracelse préparant *l'onguent des armes*; Corneille Agrippa caressant *le gros chien noir* qui passait pour *son génie familial*; l'abbé Rousseau magnétisé par un crapaud monstrueux; Taliacot écorchant des juifs pour faire des nez à des chrétiens.

Enfin, pendant la nuit du mardi au mercredi, j'eus un affreux cauchemar :

Il me sembla qu'on me disséquait tout vif, sous prétexte de tailler dans ma peau des *alphabets sympathiques*. La douleur que je ressentis de cette opération fut si violente,

que je m'éveillai ; mais l'illusion avait été si complète, qu'elle persista à mon réveil, à tel point qu'avant de m'habiller je m'assurai, par une inspection minutieuse, que mon épiderme ne portait aucune trace de caractères magiques.

C'est ainsi que de misérables billevesées jetaient en moi les germes d'une monomanie qui, bientôt, corroborée et, pour ainsi dire, légitimée par des études sérieuses, devait m'emporter, presque en dépit de moi-même, dans la carrière que j'ai suivie.

Il était donc inutile, je le répète, de me rappeler, pour que j'y fusse exact, notre rendez-vous du mercredi.

L'expérience ne devant avoir lieu qu'à deux heures, à midi j'étais chez Albin. Malheureusement Jacques était sorti depuis le

matin, et n'était pas rentré. Mais je trouvai dans son salon madame Graffeild qui, ayant encore enchéri sur mon excès d'exactitude, attendait déjà notre ami.

Entre elle et moi la conversation n'eut pas de peine à s'établir, et prit bientôt, grâce à nos souvenirs communs et à notre vieille connaissance, le ton d'une grande intimité.

Ce fut dans cette entrevue qu'Aimée m'apprit les événements de sa vie que j'ai déjà racontés. Puis elle me parla de son enfant en termes qui me prouvèrent l'excellence de son cœur. — « Je ne l'aimerais pas davantage, me disait-elle, quand j'eusse adoré son père ! La semaine dernière, madame B. nous ayant écrit qu'il avait la coqueluche, je faillis moi-même tomber malade à force d'inquié-

tude. J'aurais voulu partir pour Saint-Romain, où vous savez qu'il est en nourrice, mais les voyages coûtent si cher! et quand on n'est pas riche... Enfin, Dieu a eu pitié de nous et je sais à présent que mon cher petit Jacques est tout à fait rétabli.»

Aimée en était là de ses confidences, lorsque Albin rentra. Il me serra la main, baisa au front madame Graffeild qu'il pria de rester au salon, et nous passâmes dans son cabinet.

— Tu me vois furieux, me dit-il, je sors de chez ***. Figure-toi que nonobstant les diatribes contre le magnétisme dont il assomme l'Académie, j'avais la sottise de le croire sincère dans son incrédulité. En conséquence, j'allai lui proposer d'assister à notre expérience de tantôt. Sais-tu bien ce qu'il

m'a répondu ? — « Quand votre somnambule, m'a-t-il dit, aurait prédit la chute d'une étoile, et que cette étoile tomberait, je n'en croirais pas davantage à sa vertu de *prévision*.

— Ah! *** est un esprit fort.

— Oui, très-fort, mais encore plus faux. C'est le sophisme incarné. Dites deux et deux font quatre, lui dira deux et deux font cinq. Les admirateurs de son plat verbiage appellent cela de l'originalité ! Pour moi c'est de la vanité, de l'entêtement et de la bêtise. Qu'en penses-tu, dis-moi ?

— Je pense... que je voudrais savoir au juste ce que je dois penser du magnétisme. Je suis de bonne foi, tu le sais. Permets-moi donc de t'exposer mes doutes sur l'expérience que nous allons voir.

— Expose, je te le permets. Je fais plus, je t'y engage. Là, causons librement... à la manière de Cicéron et de Quintus dans le *Traité de la divination*. Tu es Cicéron, l'incrédule.

— Et toi Quintus, le crédule ?

— Le croyant, s'il te plaît ; ne jouons pas sur les mots.

— C'était pourtant, nous dit l'histoire, un des travers de Cicéron ; mais ce travers n'est pas le mien. Ainsi tu admets qu'il est possible à l'homme de voir l'avenir ?

— Oui, dans certaines limites.

— Dans quelles limites ? explique-toi, car s'il ne s'agit que de prédire l'orage quand il commence à tonner...

— Mon Dieu ! tu sais très-bien que je ne l'entends pas ainsi. Prédire, selon moi, est

signaler un fait dont aucun signe sensible ne révèle encore l'existence. Cette définition te suffit-elle?

— Elle est parfaitement claire. Mais s'il en est ainsi, la première chose qui m'étonne et qui m'étonne infiniment, c'est que vous tous, tant que vous êtes, messieurs les magnétiseurs, vous ne soyez pas dans l'opulence de feu le roi Crésus, roulant carrosse sur le pavé de Paris, et ruinant en un tour de bourse tous les Rothschild de la terre.

— Pourquoi?

— Comment pourquoi ! mets donc seulement le télégraphe au service de tel ou tel agioteur, avec la permission (que se donnait, dit-on, certain ministre) de garder chaque dépêche en poche trois jours avant de la faire connaître, et tu verras ce qu'il faudra de

temps à notre homme pour entasser cent millions. Or, qu'est-ce que le télégraphe, ce misérable télégraphe qui, en définitive, n'annonce tout sottement que ce qui est déjà, auprès de vos somnambules qui vous révèlent ce qui n'est pas encore?...

— Tu en parles très à ton aise, et si le télégraphe se trompait?

— Vos somnambules se trompent donc?

— Quelquefois, souvent même.

— Oh! alors...

— Qu'est-ce que cela prouve?

— Mais cela prouve tout.

— Et moi je dis que cela ne prouve rien. Crois-tu que l'homme puisse s'élever jusqu'aux nuages?

— Dans la nacelle d'un ballon? pourquoi pas?

— Tu crois donc aux ballons?

— Parbleu ! qui n'y croit pas?

— Oh ! personne à Paris, mais en Chine?...

— Dame!... en Chine... j'ignore si M. Green est allé faire ses expériences jusque-là. Cela me paraît au moins douteux.

— Eh bien ! admets que cela ne soit pas et que les Chinois n'aient pas encore vu de ballons.

— Je l'admets. Que s'ensuit-il?

— Il s'ensuit que si un voyageur venait raconter à Peking qu'il a vu à Londres un homme s'élever à plusieurs lieues dans les airs, il ne manquerait pas de se trouver parmi les mandarins quelque philosophe de ton école qui ferait taxer ce voyageur d'imposture ou de démence. La preuve, dirait

sans doute notre savant chinois en raisonnant selon les principes, que tous ces prétendus voyages aériens ne sont que mensonges et billevesées, c'est que les pays mêmes où l'on ose vous affirmer que se font ces voyages en sont encore à se ruiner en routes et en canaux. Que te semblerait, dis-moi, d'un pareil argument, et que répondrais-tu au mandarin ?

— Moi ? je ne lui répondrais point. Je lui ferais voir un ballon.

— A merveille ! Nous voici revenus à notre point de départ ; car moi aussi, pour toute réponse je pourrais te dire : regarde.

— A la bonne heure, mais il paraît néanmoins que la vertu de prévision est plus difficile à voir qu'un aérostat.

— Sans doute parce qu'il faut la voir avec les yeux de l'esprit.

— Et que de cette manière selon toute apparence les aveugles sont en majorité.

— En immense majorité. Cela n'est que trop vrai et je suis le premier à en convenir.

— Ah ! Quintus, mon ami, dis-je en riant à Albin, ta candeur me désespère... Voir l'avenir ! en d'autres termes voir ce qui n'a pas encore d'existence... Voilà, tu as beau dire, ce qui révolte ma raison...

— C'est que ta raison n'est qu'une sottise. Mais toi, qui es un homme d'esprit, je suis certain que tu lui imposerais silence si tu t'étais donné la peine de lire, comme je t'avais recommandé de le faire, le mémoire de Deleuze sur la Provision.

« Si nous n'étions pas doués, te répond

Deleuze, de l'étonnante faculté de la mémoire, nous pourrions faire le même raisonnement sur le passé, et toute la force de l'objection réside dans le sens trop rigoureux que nous donnons à ces mots : *l'avenir n'existe pas*. Le présent seul a une existence réelle : si le passé a une existence relative à nous, c'est parce qu'il a laissé des traces ; il existe par ses effets : mais l'avenir existe en germe. Le passé a produit le présent, il en est la cause ; l'avenir sera produit par le présent, il en est l'effet. Lorsque nous considérons le passé, nous voyons la cause dans les effets ; lorsque nous considérons l'avenir, nous voyons les effets dans la cause. Placés dans un point de la durée, nous pouvons également porter nos regards en avant et en arrière. Mais dans notre état habituel,

nous sommes toujours tournés du même côté; dans l'état de somnambulisme, ou d'exaltation, ou de crise, nous pouvons nous tourner du côté opposé. » Que dit de cela Cicéron?

— Cicéron avoue que cela est très-beau; mais il ajoute que si Deleuze était un logicien subtil, il était en même temps un fort mauvais chrétien, car il prêchait le fatalisme.

— Le fatalisme! grand Dieu! et en quoi donc, de grâce? Un ordre immuable dans les lois de la nature implique-t-il contradiction au libre arbitre de l'esprit?

— Et les prophètes? qu'en fait Deleuze?

— Il en fait des prophètes.

— C'est-à-dire des somnambules?

— Nullement. Deleuze ne voit pas de rapports entre l'homme de Dieu qui annonce

mille ans à l'avance la venue du *Messie* et le crisiaque qui se prédit un accès de fièvre pour le lendemain.

— Distinction frivole, Quintus, car prédire est prédire.

— Ah ! mon cher Cicéron, il me semble que, pour un païen, te voilà bien méticuleux en matière d'orthodoxie. Mais en définitive, tu déplaces la question, car je m'imagine qu'en m'interrogeant, tu tenais plus à savoir si les faits de prévision étaient rationnellement explicables que si on se damnait en y croyant.

— Eh ! eh ! quand il s'agit de l'enfer.....

Je ne sais plus trop comment j'allais finir cette phrase, lorsque la porte du cabinet s'ouvrit si violemment, que dans le personnage qui entra de la sorte, je crus voir

Lucifer en personne, sous la figure pacifique de notre ami Bonnin.

— Dieu soit béni ! s'écrie Jérôme en regardant la pendule et en s'essuyant le front. J'arrive en courant du *Pont aux Choux*, car je me croyais en retard... Et la somnambule n'est pas ici !

— Très-heureusement Bonnin, car avec votre arrivée d'ouragan, vous eussiez été capable de lui faire perdre sa lucidité pour toujours. Mais calmez-vous, elle vous attend dans la chambre voisine.

— Ah ! très-bien, et vous, messieurs, que disiez-vous donc, lorsque je suis entré ? En traversant l'antichambre, il me sembla qu'on déclamait ici ?

— Justement ! nous répétions une comé-

die que vous connaissez : le *Traité de la divination*.

— Ah! triste comédie ! Cicéron, messieurs, était un fat, un pédant, un bavard, un B., un G., un C., un...

Bonnin eût, je crois, nommé l'un après l'autre tous les membres de l'Académie de médecine, si Jacques ne lui eût coupé la parole :

— Bonnin, dit-il, vous allez trop loin. Cicéron était un grand homme, mais qui avait ses petitesesses. Il était vain, superficiel et quelquefois peu sincère. Son *Traité de la divination* est une tache à sa gloire. Lui qui était *augure* (historique) avait mauvaise grâce à se moquer de la *magie*, c'est-à-dire d'une science qu'avaient professée Socrate, Xénophon, Platon, Aristote, Plutarque, et

Celse, le Voltaire des philosophes romains. Mais, messieurs, l'heure est venue, je vais endormir notre sujet.

— Allez; et surtout..... pas un mot! ait Bonnin avec un air si profondément mystérieux, que je ne puis m'empêcher de lui dire :

— Ah çà, Jérôme, prétendez-vous jouer la contre-partie de la scène du *Barbier de Séville*, dans laquelle Basile dit de sa voix la plus caverneuse : « Qui diable est - ce donc, qu'on trompe ici? tout le monde est dans le secret. »

— Ici, personne n'est dans le secret, d'où peut donc vous venir la crainte que notre ami le trahisse?

— Eh! que sait-on?... Le diable est si fin!...

Jacques et madame Graffeild rentrent ensemble au cabinet. La jeune femme a son air habituel, Jacques la magnétise et elle s'endort en souriant.

XXI

LE CHAGRIN DE MADAME GRAFFEILD.

XXI

Le chagrin de madame Graffeild.

Voici donc l'instant du dénouement. Je vais enfin savoir si le magnétisme est une vérité ; si Paracelse, Van Helmont, etc., etc., étaient des jongleurs ou des fous ; si je suis moi-même dans mon bon sens en espérant un prodige.

Deux heures viennent de sonner à la pendule. Jérôme, la plume à la main, se dispose à rédiger le procès-verbal de ce qui va se passer. Quant à moi, je n'ai pas besoin d'écrire, je suis assez impressionné, pour que des notes n'ajoutent rien à la netteté de mes souvenirs.

A deux heures et une minute, la somnambule est endormie : un silence religieux règne dans l'appartement ; tous les yeux sont fixés sur elle.

La jeune femme conserve pendant quelques secondes sur sa physionomie l'expression douce et gracieuse qu'elle avait en s'endormant. Mais insensiblement et sans qu'aucun des muscles de son visage ait paru subir la moindre contraction, son sourire se décompose et devient sardonique. Un

tremblement nerveux, précédé de quelques violents soubresauts, gagne successivement toutes les parties de son corps. Elle se lève lentement, comme une automate, se dresse sur la pointe des pieds, se penche comme pour regarder dans le lointain, et avec une mimique tellement expressive, qu'involontairement nous regardons nous-mêmes du côté qu'elle semble indiquer. Alors elle pâlit et se laisse retomber sur son fauteuil avec un mouvement d'horreur ou de désespoir et en poussant un long sanglot, saccadé par le frémississement convulsif de ses muscles, et si déchirant que l'impassible Bonnin lui-même se mouche avec fracas, pour cacher son émotion.

— Aimée, dit Albin en essayant en vain de calmer la somnambule, au nom du ciel, Aimée, que voyez-vous ?

Aimée ne l'entend plus, ou la violence de ce qu'elle éprouve l'empêche de parler. Elle se tord les mains et les bras : les convulsions semblent imminentes..... Je sens que les expressions me manquent pour décrire cette scène ; mais que cette douleur muette était poignante, lugubre, solennelle !

Elle était feinte, diront les incrédules... Oh ! alors, je le déclare, cette feinte était sublime, car jamais tragédienne, depuis miss Smithson à Rachel, ne poussa jusqu'au même degré le secret d'émouvoir.

Mais non, cette douleur était vraie.

Pressée par les questions de notre ami, la veuve de Graffeild s'efforce de lui répondre... Elle parle enfin, mais ce n'est plus sa voix ; c'est une voix étrange qui fait frissonner,

qui remue toutes les fibres du cœur; c'est une voix de l'autre monde :

— Mort!... mort!... il est mort, dit-elle, mon enfant est mort.

— Elle se trompe ! s'écrie Albin..... Vous vous trompez, Aimée. Rappelez-vous qu'avant — hier encore, la lettre de madame B...

Mais Aimée continue en sanglotant :

— Il est mort, vous dis-je, il me tend les bras... ses petits bras chargés de terre... Mon pauvre enfant, je ne t'embrasserai plus!

Cette douloureuse conviction est-elle l'effet d'une hallucination ou d'une réalité? Aucun de nous ne pourrait le dire; mais cette conviction est inébranlable. Aimée voit ou croit voir son enfant enterré sous un

saule du cimetière de Saint-Romain. Il y aurait de la cruauté et peut-être un danger réel pour sa raison, à la laisser plus longtemps en face de cette image déchirante.

Jacques est d'ailleurs trop ému pour entreprendre de la calmer.

Il l'éveille donc, et soudain une nouvelle métamorphose s'opère dans la jeune femme.

A mesure que la vision s'efface, le calme, je dirais presque la sérénité, renaissent sur son visage. Enfin elle ouvre les yeux, et, pareil au rayon de soleil qui perce et illumine subitement un ciel d'orage, un sourire s'épanouit sur ses lèvres encore contractées par le désespoir.

— Eh ! mais... dit-elle avec surprise, eh ! mais... qu'avez-vous donc ? Vous pleurez ?...

Et moi aussi je pleure ! Ah ! votre maudit magnétisme, il n'en fait jamais d'autres.

Tandis que Jérôme qui semble aux prises avec des sentiments divers, tourmente et mâchille sans parler son mouchoir de coton bleu, Jacques rassure la jeune femme sur la cause de ses larmes, puis il la congédie doucement en la priant de repasser dans la soirée.

— Messieurs, dis-je quand nous sommes seuls, avant de rien conclure sur ce que nous venons d'entendre, ne serait-il pas bon de nous assurer si le fait est exact ?

— En doutez-vous ? s'écrie Bonnin.

— Non, mais j'en serais plus sûr encore...

— Si vous aviez vous-même tué l'enfant ?

Oh ! vraiment, je ne vous comprends pas.

C'est de la mauvaise... volonté.

Bonnin pensait de la mauvaise foi.

— Prenez patience, messieurs, fit Jacques en souriant de l'emporlement de notre ami, Saint-Romain n'est pas aux antipodes.

En effet, nous ne nous étions pas encore séparés, lorsque Albin reçut une lettre de madame G..., qui confirmait la mort subite du petit garçon d' Aimée : l'enfant avait succombé à une attaque de croup.

A la lecture de cette lettre, Jérôme frappa dans ses mains et prit un tel air de jubilation qu'on aurait pu croire qu'il héritait de cent mille écus du pauvre petit Graffeild.

— Eh bien ! monsieur l'incrédule, dit-il en s'adressant à moi et en se posant fièrement sur la hanche, est-il bien mort, cette fois ?

— Eh bien..., parbleu ! Bonnin, c'est qu'il devait mourir.

— Sans doute; mais la prédiction?...

— Ah! j'avoue qu'elle m'étonne. Et vous pensez, messieurs, qu'Aimée ne sait rien encore?

— Non sans doute, répond Albin, et voici mon projet : ce soir, je l'endormirai de nouveau et je lui ordonnerai de se rappeler demain matin, à neuf heures précises, que son enfant n'existe plus. Mais, afin de lui épargner une douleur inutile, je lui recommanderai de ne s'en souvenir que comme d'un événement depuis longtemps accompli.

— Et tu espères quelque résultat de cette bizarre précaution?

— Sois ici demain avant neuf heures, si tu veux en juger toi-même.

.

Je n'ai garde de manquer à ce nouveau

rendez-vous. A neuf heures moins quelques minutes, madame Graffeild, Albin et moi nous nous mettons à table pour prendre du chocolat. Aimée paraît un peu triste et je lui en fais la remarque.

— *Je ne sais ce que j'ai*, dit-elle, *c'est comme un mauvais pressentiment.*

— Pressentiment de quoi ?

— Je n'en sais rien, je vous le répète.

Nonobstant *cette tristesse sans cause*, Aimée se mêle à la conversation qui roule sur le magnétisme et sur divers sujets plus ou moins indifférents. Lorsque neuf heures sonnent à la pendule, je la regarde et je la vois rougir. Elle cesse de manger, pose sa cuillère et s'éloigne de la table. Enfin, deux larmes coulent silencieusement de ses yeux.

— Eh! qu'avez-vous? lui dis-je en feignant de la surprise.

Et Aimée de me répondre :

— Mon pauvre enfant est mort!

XXII

LES DEMOISELLES COTIS.

XXII

Les demoiselles Cotis.

Deux ou trois jours après la scène pathétique que j'ai essayé de décrire dans le chapitre précédent, Jacques et moi nous allâmes faire une visite à Bonnin.

Il demeurait rue Sainte-Catherine, au Marais.

La maison qu'il habitait appartenait à deux vieilles filles qu'on nommait mesdemoiselles Cotis.

Bien que ces deux personnes n'aient dans notre récit qu'un rôle très-accessoire, il y avait en elles tant de singularité, que nous demanderons au lecteur la permission de résumer succinctement leur histoire avant de rapporter les observations que nous eûmes l'occasion de faire chez notre ami Bonnin.

A l'époque dont il s'agit, c'est-à-dire au mois de décembre 1839, il y avait un peu plus de vingt ans que mesdemoiselles Cotis habitaient Paris.

Elles étaient de Besançon, et Jacques en les entendant nommer, s'était souvenu d'avoir connu dans le Doubs plusieurs personnes de leur nom et qui devaient être de leurs parents.

La circonstance qui les avait déterminées à quitter la Franche-Comté pour venir habiter la capitale, à un âge où d'ordinaire on quitte assez volontiers la capitale pour aller jouir dans la province d'une vie plus paisible, est, dans leur histoire, un trait touchant qui les caractérise, et qui, à lui seul, leur eût mérité la considération dont elles jouissaient.

De deux frères qu'avaient eus mesdemoiselles Cotis, l'un, parti comme volontaire, en 1792, avait eu la tête emportée par un boulet à la bataille de Fleurus; l'autre, qui s'était marié en 1801, était mort d'un coup de sang, trois ans après, le jour même du couronnement de l'empereur.

De leurs proches parents, il ne leur restait donc que le fils unique de ce dernier frère, pauvre enfant que le ciel avait destiné à de-

venir orphelin dès son berceau, car sa mère avait succombé en lui donnant le jour.

Au surplus cet enfant ne se fût jamais aperçu de son malheur si l'on ne lui en eût fait le récit, car au lieu d'une mère qu'il avait perdue, il en trouva deux dans ses tantes.

Le jour même où elles le recueillirent chez elles, toutes deux firent le serment de ne jamais se marier et de concentrer sur leur neveu toutes leurs affections, et le serment fut tenu à la lettre.

Le petit Victor (tel était le nom de l'orphelin) avait l'esprit précoce. Il fit de brillantes et rapides études au collège royal de Besançon, où on le fit entrer d'assez bonne heure, si bien qu'en 1818 il fallut songer à lui choisir une profession.

Il embrassa celle de médecin, pour la-

quelle il se sentait du goût, et commença à suivre les cours et les cliniques de cette même école où, quatorze ans plus tard, Albin et moi nous devions nous lier d'une inaltérable amitié.

Malheureusement les Facultés s'étant exclusivement réservé la prérogative de grader les docteurs, les étudiants en médecine ne peuvent, sans perdre un temps précieux, rester plus de deux années dans les écoles secondaires. Les demoiselles Cotis, n'ayant en vue que l'intérêt de leur neveu, prirent donc un jour, en pleurant, la résolution de l'envoyer au plus vite à Paris. Mais elles avaient compté sans leur tendresse, et, quand approcha l'instant du départ, le courage leur manqua.

— Nous allons donc laisser partir Victor,

dit à sa sœur mademoiselle Adélaïde, la plus âgée de ces dames.

— Il le faut bien, répondit mademoiselle Justine en essuyant une larme.

— Et que va devenir ce pauvre ange, dans un gouffre comme Paris?

— Hélas!...

— Il se perdra, ma sœur, et nous en répondrons à Dieu.

— Et que faire?... S'il n'y avait que moi...

— Eh bien, s'il n'y avait que toi?...

— A quoi bon le dire, ma sœur? je ne veux pas vous quitter...

— Tu partirais donc avec lui?

— Oh! oui, sans hésiter.

— Alors nous partirons, Justine, car de mon côté je m'en disais autant.

— Vous! ma sœur, infirme comme vous êtes!

— Je suis infirme, je suis infirme, eh bien ! oui, je suis infirme, mais si mon infirmité ne me permet pas de me servir de mes jambes, elle ne m'empêche pas d'aller à Paris en voiture.

— Oh ! ma bonne Adélaïde, s'écria mademoiselle Justine, en fondant en larmes d'attendrissement et en se jetant dans les bras de sa sœur, vous étiez née pour être mère.

Et ce fut un parti pris.

On fit en toute hâte une vente de mobilier. On plaça sur la banque de France toutes les valeurs disponibles. Un ancien notaire, ami de ces dames, se chargea de la gestion d'une propriété qu'elles possédaient près de Besançon, et de leur en faire passer les revenus. Enfin, le 2 du mois de novembre, malgré les pluies et la rigueur de la saison,

toute la famille monta dans une voiture de louage et s'achemina vers Paris.

Cette petite caravane se composait de quatre personnes, à savoir, des deux demoiselles, de leur neveu et de la vieille Clara leur gouvernante, qui eût mieux aimé mourir que de ne pas suivre ses maîtres. Depuis plus de trente ans elle était au service des demoiselles Cotis, et s'était tellement identifiée à leurs habitudes, à leurs manies, à leurs besoins et à leurs affections, qu'elle se considérait avec raison comme faisant partie de leur famille.

Quant à mademoiselle Adélaïde, cette émigration volontaire était de sa part un sacrifice d'autant plus méritoire qu'indépendamment de son âge (elle avait alors cinquante-quatre ans, car lorsque je fis sa con-

naissance en 1839 elle n'en avait pas moins de soixante-quatorze), l'infirmité dont lui avait parlé sa sœur devait centupler pour elle les fatigues et les difficultés d'un aussi long voyage.

Cinq ans avant, mademoiselle Adélaïde s'était luxé la hanche en tombant d'une chaise sur laquelle elle était montée pour ranger du linge dans une armoire; et cette luxation n'ayant pas été réduite à temps, il en était résulté une fausse articulation qui ne permettait presque aucun mouvement de la cuisse, si bien que depuis son accident, la malade ne quittait plus guère son fauteuil que pour son lit.

Il y avait donc cinq ans qu'elle n'avait pas vu la rue lorsqu'elle se fit porter à la voiture dans laquelle elle allait faire cent lieues.

Que de courage et d'abnégation!

Le voyage se fit pourtant mieux qu'on n'eût osé l'espérer. Le temps qui était assez froid au moment du départ, s'adoucit les jours suivants. Mademoiselle Adélaïde, contre son attente, souffrait à peine de sa hanche. Mademoiselle Justine et Clara chantaient des cantiques pour égayer la route, tandis que le jeune Victor se repaissait silencieusement du bonheur de voir bientôt ce Paris dont on lui avait conté tant de merveilles.

Enfin, le 11 novembre 1839, c'est-à-dire après neuf jours de marche, mesdemoiselles Cotis, leur neveu et leur gouvernante, s'installaient, en maugréant contre l'exiguité des appartements parisiens, au rez-de-chaussée d'une petite maison de la rue *Monsieur-le-Prince*.

Malgré les inconvénients de leur nouveau local, malgré leur éloignement de toutes leurs anciennes connaissances, malgré même la cherté des vivres contre laquelle, vingt ans plus tard, la vieille Clara n'avait pas encore cessé de se récrier, les deux tantes de Victor passèrent dans leur nouveau séjour, les trois plus belles années de leur vie.

Si de loin en loin quelques contestations s'élevaient entre elles, ces petits démêlés n'allaient jamais jusqu'à troubler la paix dont elles jouissaient.

Lorsque par les temps de brouillard ou aux changements de température, mademoiselle Adélaïde, souffrant un peu de sa hanche, éprouvait le besoin de gronder, elle se soulageait en reprochant à sa sœur de gâter leur neveu. Mais si pour s'éviter un pareil re-

proche, mademoiselle Justine adressait seulement à Victor un mot qui eût l'air d'une réprimande, c'était surtout alors que notre infirme lâchait toutes les écluses de sa mauvaise humeur, affirmant que sa sœur avait un détestable caractère, qu'elle ne comprenait point la jeunesse et qu'elle se faisait un affreux plaisir de tourmenter l'enfant de son frère.

Alors mademoiselle Justine frappait du pied d'impatience tandis que la vieille Clara continuait à balayer ou à essuyer sa vaisselle, grommelait avec la plus parfaite impassibilité :

— Nous allons avoir du mauvais temps.

Puis, la querelle ainsi jugée, de part et d'autre on pleurait un peu, l'on se boudait même au besoin pendant cinq minutes, après quoi l'on s'embrassait et les choses reprenaient leur train comme devant.

Telle fut, du mois de novembre 1819 au mois de mars 1822, l'existence aussi douce qu'uniforme de nos bonnes Bisontines.

Mais, en cette année fatale 1822, la Providence leur réservait un de ces coups terribles qui la ferait maudire si l'idée même que nous en avons n'était pour nous la garantie que nos douleurs ici-bas nous seront des titres au bonheur qu'on nous promet dans une autre vie.

Le 5 février 1822, en disséquant à l'*École-Pratique* le cadavre d'un homme mort, l'avant-veille, de la fièvre typhoïde, Victor Cotis se piqua de son scalpel un des doigts de la main gauche.

Un de ses camarades lui rappelant les terribles conséquences qu'on vu résulter quelquefois de semblables accidents, si légers

qu'ils fussent en apparence, lui conseilla de se cautériser immédiatement avec la pierre infernale. Mais Victor n'en fit rien. Il se moqua des sinistres appréhensions de son condisciple, et, par une sorte de fanfaronnade digne de son âge et de son inexpérience, il affecta de ne se laver les mains qu'en cessant de disséquer, deux ou trois heures après.

A cinq heures il rentra chez ses tantes, ne pensant plus à sa piqure où il sentait à peine de temps en temps quelques légers élancements. Il dîna comme d'habitude de très-bon appétit et vers les onze heures il se retira dans sa chambre.

A sa grande surprise, son doigt blessé était devenu si douloureux qu'il eut de la peine à s'en servir pour se déshabiller. Il l'examina alors attentivement et remarqua, non sans en

éprouver quelque inquiétude, que la petite plaie était rouge, béante, enflammée, que les bords en étaient boursoufflés et qu'il s'en échappait une sorte de sérosité limpide, signe certain d'une prochaine suppuration.

La nuit fut agitée, pénible. Victor dormit au plus quelques heures d'un sommeil anxieux et troublé par des rêves effrayants.

Le lendemain, au point du jour, la première chose qu'il fit fut de regarder son doigt qui commençait à lui causer une douleur intolérable. La main était gonflée, et ce gonflement s'accompagnait d'une espèce d'engourdissement qui s'étendait à tout l'avant-bras. Il sembla même à notre étudiant que la douleur du doigt s'irradiait jusqu'à l'épaule et que les ganglions de l'aisselle étaient sensiblement engorgés.

Victor se leva pourtant, mais tout aussitôt il se sentit pris d'éblouissements, de nausées et de défaillances qui l'obligèrent à se remettre au lit.

A neuf heures, sa tante Justine ne le voyant pas paraître, entra dans sa chambre et lui demanda s'il était indisposé. Victor montra sa main et toute la maison fut en émoi.

On courut chercher un médecin, puis un autre, puis un autre encore. Le dernier était un des professeurs de la Faculté.

Le cas fut jugé grave. On prononça le nom de *phlébite*. Deux saignées et une forte application de sangsues furent prescrites dans la journée. Mais rien ne put enrayer la marche de la terrible maladie que l'imprudent jeune homme s'était inoculée la veille. Une fièvre intense s'était déclarée et ne fit qu'aug-

menter malgré les pertes de sang. A neuf heures du soir le malade délirait, et moins de vingt-quatre heures après il rendait le dernier soupir dans les bras de la malheureuse Justine.

Il est des douleurs que la plume est impuissante à décrire.

On nous pardonnera donc de ne point raconter dans toutes ses péripéties le drame intime dont la mort de Victor fut le dénouement.

Depuis l'instant où la maladie de celui-ci fut connue jusqu'à l'instant où il mourut, ce fut dans le cœur de ses deux tantes un déchirement que les mères seules comprendront.

Pendant la dernière journée, mademoiselle Adélaïde, ne pouvant se mouvoir, sa sœur venait de quart d'heure en quart

d'heure lui rendre compte de l'état du malade.

Lorsqu'on lui annonça la catastrophe, mademoiselle Adélaïde ne dit que ce seul mot :

— Prions !

Mot sublime de douleur et d'espérance ; et qui prouve jusqu'à quel point, dans un cœur vraiment chrétien, la foi dans l'Éternel peut lutter contre le désespoir.

Un peintre habile eût alors trouvé le sujet d'un admirable tableau, s'il avait pu saisir l'expression et l'attitude de ces deux femmes, toutes deux silencieuses, l'une à genoux, le visage inondé de larmes, l'autre immobile comme une statue, levant au ciel ses yeux arides et ses mains jointes et crispées.

— Je veux le voir, dit mademoiselle Adélaïde après huit à dix minutes de cette dou-

loureuse extase; je veux le voir, soutiens-moi, Justine.

Et la pauvre infirme, s'appuyant d'une main sur sa sœur et de l'autre sur une béquille, se dirigea stoïquement vers la chambre mortuaire.

Clara y était seule, priant au pied du lit, sur lequel était posé un crucifix d'ivoire à croix d'ébène. Le visage de Victor, à qui sa tante Justine avait fermé les yeux, était recouvert de son drap.

Mademoiselle Adélaïde le découvrit et le baisa.

— Adieu, Victor, dit-elle, adieu! Nous nous reverrons bientôt.

Le ciel, le plus souvent, se rit de nos prévisions. Dans la semaine qui suivit la mort de leur neveu, les deux demoiselles Cotis

vieillirent toutes deux de dix ans; mais la vigoureuse constitution dont les avait douées la nature, leur donna la force de supporter leur chagrin, et ni l'une ni l'autre n'y succomba.

XXIII

LA MAISON DE LA RUE S^{TE}-CATHERINE.



XXIII

La maison de la rue Sainte-Catherine.

Il y avait juste dix-sept ans en 1839, que les demoiselles Cotis habitaient leur maison de la rue Sainte-Catherine, maison qu'elles avaient achetée en 1821 pour faire un placement de fonds, et dans laquelle elles s'étaient installées l'année suivante,

deux ou trois mois après la mort de leur neveu.

Depuis cette triste catastrophe, le caractère de mademoiselle Adélaïde, aigri déjà par son infirmité, était devenu d'une âpreté, qui l'eût rendue insupportable sans l'excellence de son cœur.

Mais ses amies (et elle en avait beaucoup) savaient trop combien au fond elle était bonne, aimante et généreuse, pour ne point lui pardonner ses boutades. Elles se contentaient d'en rire entre elles, et s'en vengeaient innocemment en la nommant *Maman Gronnon*, surnom que notre vieille fille semblait chaque jour s'appliquer à mériter davantage.

Mademoiselle Adélaïde avait treize ans de plus que sa sœur; elle était en outre sa mar-

raïne, et cette double prérogative avait consacré dans les relations de ces dames entre elles, certaines habitudes que le temps avait respectées, mais dont il n'était pas facile, même en remontant à leur origine, de trouver la raison.

C'est ainsi que mademoiselle Adélaïde tutoyait sa sœur, qui s'abstenait à son égard de la même familiarité.

Mais un fait marquait surtout l'autorité maternelle dont avait dû se glorifier jadis la marraine de mademoiselle Justine. Nonobstant les soixante-un ans écoulés depuis la cérémonie du baptême, mademoiselle Adélaïde traitait encore volontiers sa filleule en petite-fille.

— Cette *enfant*, disait-elle sans rire (mademoiselle Adélaïde ne riait jamais), est

d'une étourderie dont je ne la corrigerai point.

La vérité est que si la filleule ne méritait pas littéralement le reproche que lui adressait sa marraine, l'aménité, la bonne humeur et la gaieté toute juvénile dont était douée celle-là, et que malgré son âge et ses chagrins elle avait su conserver, mettaient un bon demi-siècle entre elle et son aînée.

Quant à la bonne et fidèle Clara, elle était, pour l'âge ainsi que pour le caractère, intermédiaire à ses deux maîtresses.

C'était une de ces créatures simples, vivaces et paisibles, comme en produisent souvent nos montagnes du Jura, et chez lesquelles la vie dure longtemps parce qu'elle s'accomplit sans secousse. S'occupant sans interruption, mais avec une sage lenteur,

des menues affaires du ménage, elle se mouvait avec l'uniforme régularité d'un balancier d'horloge, et semblait comme le compensateur des deux natures opposées entre lesquelles elle oscillait.

Mesdemoiselles Cotis occupaient le premier étage de la maison dont elles étaient propriétaires.

Leur appartement se composait de cinq pièces, à savoir : d'une antichambre obscure, d'une salle à manger, de la chambre de Clara, de la chambre de mademoiselle Justine, enfin de la chambre de mademoiselle Adélaïde, la plus spacieuse et la mieux aérée de toutes, et dans laquelle on se tenait habituellement dans la journée.

Cette pièce qui servait à la fois de chambre à coucher, de salle à manger et de salon

de compagnie, ressemblait assez bien, au premier coup d'œil, à l'arrière-boutique d'un marchand naturaliste.

Elle était éclairée par deux grandes croisées donnant sur la rue. Un gros poêle en faïence en occupait le centre. Le tuyau de ce poêle formait, en l'air, à la mode alsacienne, plusieurs grands circuits avant de venir se perdre sous le manteau de la cheminée, dont le chambranle était orné de deux vases de fleurs et d'un arbuste artificiel chargé d'oiseaux exotiques empaillés, le tout surmonté d'un crucifix.

Vis-à-vis les fenêtres était l'alcôve, fermée par des rideaux de coutil rayé rouge et noir.

Entre cette alcôve et le poêle, autour duquel on faisait cercle dans les soirées d'hi-

ver, mademoiselle Adélaïde était assise dans un grand fauteuil à roulettes, de onze heures du matin à neuf heures et demie du soir.

Sans la blancheur mate de ses joues un peu rebondies et surtout sans ses plaintes presque continuelles contre tout ce qui l'entourait, on aurait pu la prendre aisément pour une momie égyptienne.

Deux petites chiennes de race bâtarde sommeillaient perpétuellement à ses pieds côte à côte avec un superbe matou angora, leur commensal et leur ami d'enfance en dépit de la loi naturelle.

A la droite de la malade un grand perroquet de la Guyane était perché sur son bâton et jouissait au coin du poêle d'une chaleur équatoriale qui lui rappelait son pays.

Sur une vieille console à incrustations de cuivre et qui occupait l'espace compris entre les deux croisées, trois poissons rouges nageaient dans un bocal de verre blanc.

Une cage renfermant deux serins et leur famille était suspendue au-dessus de la porte qui conduisait à la chambre de Clara.

Enfin sur la tablette intérieure d'une des croisées s'apercevait une autre cage emprisonnant un sansonnet.

Au plus léger tintement de la sonnette de l'antichambre, toute cette petite ménagerie se mettait en émoi.

Les petites chiennes hurlaient, les serins piaulaient, le sansonnet sifflait, le perroquet glapissait indéfiniment *donne la patte* ; mademoiselle Justine criait pour faire taire ses bêtes, mademoiselle Adélaïde pour faire

taire sa sœur. Enfin c'était pendant plusieurs minutes un ramage épouvantable qui ne s'apaisait que pour se renouveler à la première visite.

Puis, lorsque le silence commençait à se rétablir, il était rare qu'on n'entendît pas la voix irritée et chevrotante de mademoiselle Adélaïde, reprochant à sa sœur sa manie d'avoir des bêtes.

— Cette Justine est insupportable, disait-elle le plus souvent. Nous finirons toutes par devenir sourdes, et c'est un vrai miracle que nous ne le soyons pas encore.

Mais c'était bien pis, si mademoiselle Justine qui, douée d'une grande activité, allait et venait sans cesse, posait le pied par mégarde sur la patte de l'angora. Le cri de détresse que poussait le matou n'était rien auprès de celui de

la vieille infirme. On aurait pu croire qu'on achevait de lui déboîter la hanche. Puis, venaient les épithètes d'étourdie, de maladroite, de *bourreaude* qui tombaient dru comme grêle, et laissaient la pauvre Justine abasourdie jusqu'à ce qu'il lui revînt assez de sangfroid pour dire en riant à sa sœur :

— Eh ! que votre chat *mette des sabots* !

Ce fut un pur hasard qui conduisit Bonnin dans la maison des demoiselles Cotis, lors de son installation à Paris.

Il cherchait un appartement dont le prix ne fût pas trop élevé. Celui qu'elles avaient vacant au-dessus du leur était de trois cent cinquante francs. Bonnin le visita, le trouva à sa convenance et en prit possession.

Quelques mois après, la vieille Clara s'é-

tant fait une légère entorse au pied en allant chercher du bois à la cave, ce fut Bonnin qu'on fit appeler pour lui donner des soins.

La malade le trouvant très-doux, ses deux maîtresses en conclurent qu'il devait être très-savant, et décidèrent qu'à l'avenir elles n'auraient plus d'autre médecin.

Une heureuse observation de mademoiselle Justine corrobora bientôt cette sage résolution.

— Ne trouvez-vous pas, dit-elle un jour à sa sœur, que M. Bonnin a dans la figure quelque chose de Victor ?

— Le menton, répondit celle-ci ; j'en avais fait la remarque.

— Et moi aussi, dit vivement Clara.

Et nos trois bonnes vieilles dont les cœurs,

sur ce sujet, vibraient toujours à l'unisson versèrent toutes trois quelques larmes.

A dater de ce moment Bonnin fut l'ami de la maison.

Indépendamment du caractère atrabilaire de mademoiselle Adélaïde, les deux sœurs, comme on le pense bien, n'étaient pas sans quelques défauts.

Bonnin leur en trouvait deux surtout, qui consistaient :

Le premier dans une dévotion exagérée et qui mêlait parfois un peu d'intolérance à l'humeur naturellement si sereine et si débonnaire de mademoiselle Justine;

Le second dans une sorte d'engouement fanatique pour une drogue infernale, connue sous le nom *d'élixir de Babeuf*; drogue qu'elles prênaient à tout venant, qu'elles ad-

ministraient à tout le voisinage et dont elles faisaient elles-mêmes un déplorable abus.

L'élixir de Babeuf, ainsi qualifié du nom de son inventeur, humble prolétaire qui se prétendait de la famille du célèbre socialiste, se vendait, comme l'on dit, sous le manteau, à raison de six francs la fiole.

Mesdemoiselles Cotis lui attribuaient des vertus merveilleuses et affirmaient qu'il les avait sauvées toutes deux. Aussi fallait-il, devant elles, en parler avec respect. Pour une migraine, pour une coupure, je dirais presque pour un cor au pied, on avait recours à l'élixir. Je suis certain que ce remède maudit a abrégé leurs jours de quatre ou cinq années (1).

(1) Mesdemoiselles Cotis sont mortes toutes deux, l'une il y a sept ans, l'autre l'année dernière.

Mais entre elles et notre ami Bonnin existait une autre pierre d'achoppement bien plus saillante encore, c'était le magnétisme. Si crédules qu'elles fussent à tous autres égards, les demoiselles Cotis se refusaient obstinément à y ajouter foi. Leur incrédulité se retranchait surtout derrière un bref de Grégoire XVI, qui, à l'exemple de Moïse dans le *Deutéronome*, prohibait le somnambulisme. Il est vrai qu'on aurait pu singulièrement les embarrasser en leur demandant comment il pouvait se faire que Sa Sainteté le Pape fulminât contre une chose sans existence. Mais nos bonnes filles ne s'arrêtaient point à ces subtilités.

Lorsque, pour les amener à partager ses croyances, Bonnin exhibait, suivant son habitude, les plus invraisemblables des nombreu-

ses histoires qu'il possédait sur la matière, une sorte de pitié contrainte se peignait sur le visage de mademoiselle Justine. N'osant trop répliquer dans la crainte de désobliger un jeune homme à qui la nature avait donné le menton de feu son neveu Victor, elle se contentait de jeter en dessous à sa sœur un regard qui traduisait sa pensée.

Quant à mademoiselle Adélaïde, incapable qu'elle était de dissimulation, elle haussait les épaules avec indignation et disait d'une voix courroucée :

— Est-il possible qu'un homme d'esprit donne dans de pareilles sottises !

Il y avait plus de trois ans que durait cette petite guerre intestine lorsqu'un miracle vint concilier les parties belligérantes, et ce miracle fut l'œuvre de l'élixir Babeuf, tout sur-

pris un beau jour d'être l'ami du magnétisme.

Vers le milieu de décembre 1839, l'ami Bonnin ayant perdu l'appétit s'imagina qu'il était atteint de quelque maladie grave et s'en alla, comme de raison, consulter une somnambule. Celle-ci lui fit une prescription, que nous rapporterons textuellement dans notre prochain chapitre, et que Bonnin vint, dès le soir même, communiquer à ses hôtes.

Ce fut d'abord, à chaque article que lisait notre ami, un *hourra* de quolibets et même d'imprécations, qui d'ailleurs venaient se briser contre l'impassibilité du lecteur, comme les vagues de l'Océan sur la base d'un rocher.

— Du bouillon de poulet ! s'écriait made-

moiselle Justine... Il n'y a rien de mieux pour affaiblir l'estomac.

— Des pigeons fendus en deux et appliqués sur les mollets! Oh! oh! dit Clara; voilà des bas comme je n'en ai jamais tricotté; et à la place de monsieur le docteur, je sais bien ce que j'en ferais.

— Qu'en feriez-vous, Clara?

— Sauf votre respect, monsieur, je les mettrais en gibelotte.

Bonnin ne daigna pas même faire un geste de pitié.

— De la tisane de saponaire! fit à son tour mademoiselle Adélaïde... Mais vous ne savez ce que c'est que la tisane de saponaire... Eh bien! c'est du poison. Tu verras, tu verras, Justine, qu'avec toutes ses *charlatanes* il se fera mourir comme Victor.

Bonnin ne sourcilla point, sûr qu'il était d'obtenir en finissant l'approbation de son auditoire. Ce fut en effet presque un coup de théâtre lorsqu'il lut, d'un ton solennel, un dernier article ainsi conçu :

— Prendre le matin à jeun une cuillerée d'élixir de Babeuf.

— De Babeuf!

— De Babeuf!!

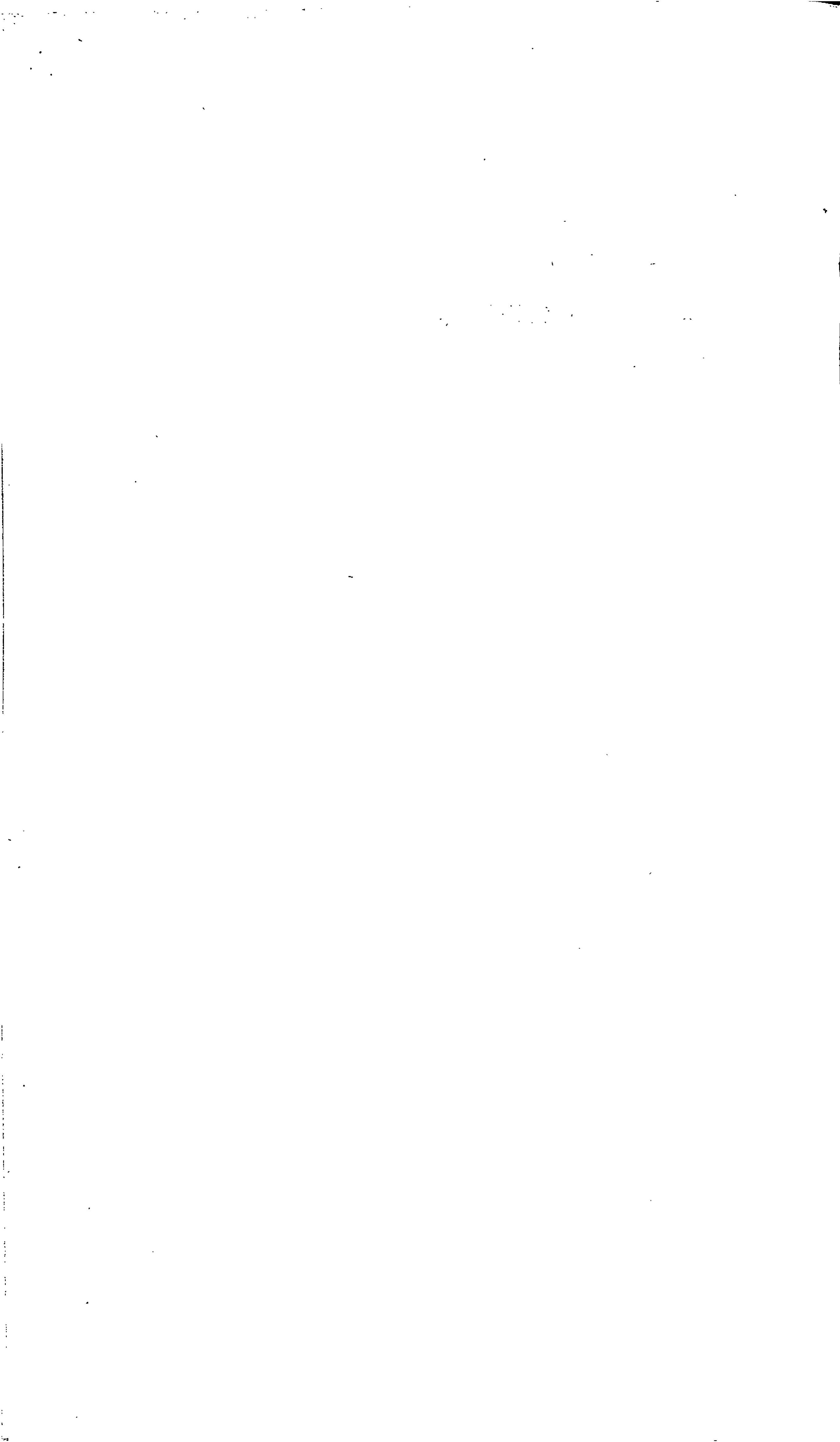
— De Babeuf!!!

S'écrièrent les trois femmes sur trois tons différents et de manière à former les notes d'une fugue dissonante.

— De Babeuf, répéta gravement Bonnin, en promenant autour de lui un regard triomphant.

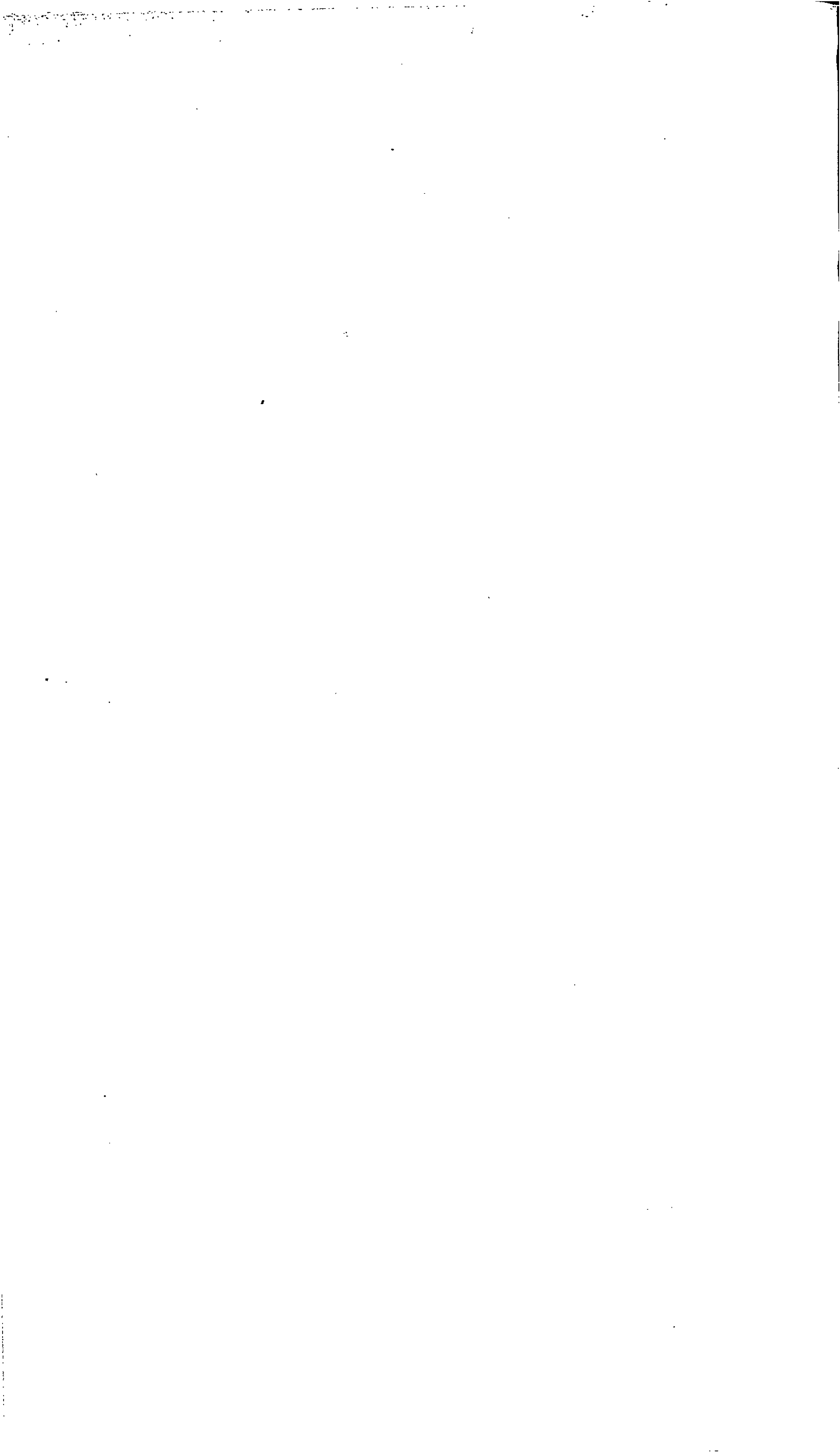
A dater de ce moment, les demoiselles Cotis et leur bonne Clara crurent toutes trois

au magnétisme. Bonnin, de son côté, crut aux vertus de l'élixir de Babeuf, et la paix fut signée.



XXIV

L'ÉLIXIR DE BABEUF.



XXIV

L'élixir de Babeuf.

Ce fut le jour même où Bonnin commençait à suivre la prescription de sa somnambule qu'Albin et moi nous allâmes le voir, vers les onze heures du matin.

Dès le point du jour, mademoiselle Justine, parfaitement édifiée sur la lucidité de

cette somnambule, était montée chez notre ami afin de lui administrer elle-même le médicament ordonné.

Bien que le malade ne dût en prendre qu'une seule cuillerée à bouche, la vieille fille, sous prétexte de faire la bonne mesure, avait doublé la dose pour l'honneur de l'*élixir*, et Bonnin, malgré la saveur exécrationnelle de la drogue, l'avait bue sans sourciller, pour l'honneur du magnétisme.

En véritable martyr de la foi qu'il était, il eût avalé de même de l'arsenic ou du vitriol.

Nous ignorions tous deux sa maladie et nous ne l'apprîmes qu'en montant chez lui, de la bouche de mademoiselle Justine, que nous rencontrâmes sur l'escalier. Glorieuse de son intervention, et sûre à l'avance des bons effets de l'*élixir* de Babeuf, elle dé-

truisit bien vite, en nous annonçant la très-prochaine guérison de notre confrère, l'inquiétude que ses premières paroles avaient pu nous inspirer sur sa mauvaise santé.

L'appartement que Jérôme occupait avait exactement la disposition de celui des demoiselles Cotis, à cela près que son antichambre était mieux éclairée, et qu'on en avait distrait, en murant une porte pour en ouvrir une autre sur le palier, la chambre qui correspondait à celle de mademoiselle Justine. Cette chambre était louée au parfumeur qui occupait le rez-de-chaussée.

De la salle à manger où l'on mangeait rarement, Bonnin avait fait un salon d'attente où, vu le peu d'empressement de la clientèle, on n'attendait presque jamais.

Une grande natte de jonc revêtait, en

guise de tapis, le carrelage de cette pièce autour de laquelle étaient rangées quelques chaises en bois blanc, et dont le centre était occupé par un guéridon d'acajou.

Plusieurs brochures sur des sujets divers, et quelques numéros d'un journal de magnétisme publié à Bruxelles, attendaient sur ce guéridon l'occasion imaginaire, hélas! de faire prendre patience aux consultants, retenus par la cohue dans le salon d'attente.

Un thermomètre, suspendu contre un des montants de la fenêtre, prouvait d'ailleurs, par la température rigoureuse qu'il indiquait, que si notre confrère songeait à distraire ses malades, il s'occupait médiocrement du soin de les chauffer.

Une femme entre deux âges, proprement vêtue et de figure assez avenante, remplis-

sait au près de Bonnin les fonctions de ménagère et, pour l'instant, celles de garde-malade.

Cette femme, beaucoup plus polie que ne le sont en général les domestiques des médecins à clientèle, nous fit en nous ouvrant la porte une révérence irréprochable, et prit un air de mystérieuse componction pour nous apprendre, ce que nous savions déjà, que *monsieur* était indisposé et ne pouvait recevoir personne.

Il n'était pas possible que cette consigne fût pour nous. Aussi notre double titre de confrères et d'amis la fit-elle lever immédiatement et nous fûmes introduits.

La chambre dans laquelle était couché Bonnin correspondait à celle de mademoiselle Adélaïde, mais ne lui ressemblait nul-

lement. Il en avait fait son cabinet et s'était en conséquence efforcé de lui faire perdre, sous la physionomie de cet emploi, le caractère de sa primitive et véritable destination.

Deux portes pleines, presque entièrement revêtues de cartes géographiques, pouvaient, quand elles étaient fermées, faire illusion sur la non-existence de l'alcôve.

Un grand bureau à double casier imposait par la quantité de livres et de papiers dont il était chargé.

Une bibliothèque passablement garnie occupait, en face de l'alcôve, l'espace compris entre les deux fenêtres et servait de piédestal aux têtes de sept à huit brigands montrant aux yeux amis de la phrénologie, les vices de l'âme moulés en plâtre.

Sur la tablette de la cheminée reposait

majestueusement, entre deux urnes de bronze, une pendule en granit ayant *le Temps* pour sujet.

Cette pendule, image presque vivante de l'esprit à la fois méthodique et paradoxal de son propriétaire, avançait régulièrement d'un quart d'heure. Cela tenait à ce que Bonnin, craignant toujours d'être en retard et se défiant de sa lenteur naturelle, n'avait rien trouvé de mieux pour se hâter que de hâter l'aiguille sur laquelle il se réglait.

Enfin, à droite de la cheminée, la muraille était ornée d'un portrait lithographié de l'immortel Mesmer, magnifiquement encadré et ayant pour pendant une *Vierge à la légende*.

Avant que nous n'eussions pénétré dans ce sanctuaire du magnétisme, deux ou trois

sourds gémissements, témoignant des angoisses du grand prêtre qui l'habitait, vinrent nous prouver que l'agent divin découvert par Mesmer, faisait parfois durement payer les bienfaits qu'il dispensait.

En effet, l'ami Bonnin était plus mort que vif.

Enfoui jusqu'au menton sous des monceaux de couvertures, modestement coiffé d'un des mouchoirs de coton dans lesquels il se mouchait, il n'avait à l'air que son visage, si pâle, si jaune, si verdâtre et si tiré, qu'il en paraissait encore une fois plus long que d'habitude.

Quand nous entrâmes, il fit un effort pour nous tendre la main, mais une contraction diabolique de son estomac coupa si juste sa bonne intention, qu'il nous fallut, bon gré,

malgré, nous contenter de cette dernière, et que nous eûmes toutes les peines du monde à deviner, sous la plus pitoyable grimace qu'on eût jamais vue, le sourire amical qu'il nous avait préparé.

Heureusement que Marguerite (sa gouvernante se nommait ainsi) était entrée en même temps que nous, et courut à son aide.

L'élixir agissait à la façon des émétiques et si efficacement, que le pauvre Bonnin, bien qu'il l'eût pris à jeun, semblait un Romain au *vomiturum* de Marc-Antoine ou de Lucullus.

Depuis plus de deux heures, nous dit Marguerite, les choses allaient de ce train, et, selon toute apparence, n'étaient pas près de s'arrêter.

Nous en étions épouvantés.

— Ah! messieurs, nous dit enfin le malade, qu'il en coûte pour guérir!

— Guérir de quoi, Bonnin?

— Nous ne vous savions pas malade.

— Ah! je le suis pourtant bien!

— Courage! monsieur, fit Marguerite, courage! l'élixir est bienfaisant, et nous touchons au bout de nos misères.

— De quel élixir parlez-vous? demandai-je.

— De l'élixir de Babeuf, répondit Marguerite. C'est le trésor de la santé.

— La peste! fit Albin, il faut au moins convenir que s'il y mène, c'est par le chemin du paradis. Quelle est cette drogue, Bonnin?

— Une teinture végétale. Le reste est, je crois, sur mon bureau. Ah! mon Dieu! mon Dieu! mon Dieu!... j'ai un fer rouge

dans l'œsophage. Vite, Marguerite, à moi!

Et pendant que la garde de notre ami lui soutient le front et l'exhorte à supporter chrétiennement ses douleurs, nous dirigeons nos investigations sur le précieux médicament qui, semblable à la lance d'Achille, doit bientôt, assure Marguerite, guérir le mal qu'il a causé.

La fiole qui le renferme est dépourvue d'étiquette.

Sa contenance (en alcool ou en teinture alcoolique) nous paraît être de soixante grammes. Elle est vide à moitié : ce qu'il en manque est donc la dose qui, pour l'instant, met aux abois le tube digestif de notre ami.

L'élixir de Babeuf, à en juger par ce qu'il en reste dans la fiole, est un liquide de couleur ambrée, d'une parfaite limpidité et

sans autre odeur appréciable que celle d'un mauvais esprit de vin.

Comme la plupart des teintures médicinales ont le même aspect et la même odeur, ces propriétés physiques ne nous apprennent rien sur la composition de celle qui nous occupe. L'important pour nous serait d'en connaître la saveur, mais pour cela, il faudrait la goûter. Qui de nous deux en aura le courage ?

— Je me dévoue, dit Albin.

Et débouchant la fiole, il la renverse sur le bout de son doigt qu'il porte ensuite à ses lèvres.

— Eh bien ?

— Saveur atroce ! répond-il en crachant dix fois de suite.

— Enfin, qu'est-ce ?

— De la coloquinte.

— Ah ! le malheureux !

— Quelles coliques ! quelles coliques ! Il me semble qu'on me déchire avec des ongles de fer, crie le malade, témoin involontaire de nos recherches, et dont les entrailles se révolutionnent au seul aspect du *bienfaisant* élixir.

— On souffrirait à moins, dit Jacques en haussant les épaules. Qui vous a donc mis en tête de vous empoisonner ainsi ?

— Une somnambule, hurle Jérôme, en se tordant comme une couleuvre.

— Te voilà pris, dis-je à Albin.

— Une somnambule ! et laquelle donc ?

— Ah ! laissez - moi souffler... je n'en peux plus... à moi, Marguerite ! ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

— Il est empoisonné.

— C'est selon. Voyons, Bonnin, faites un effort, quel est le nom de la somnambule que vous avez consultée ?

— Stéphanie Dauruc, crie enfin le malade entre deux contorsions.

— Eh bien ! qui de nous deux est pris ? fait Albin triomphant.

— Ni l'un ni l'autre, j'en conviens. Mais pour le coup, je n'en doute plus, dis-je à l'oreille de mon ami, l'infortuné Bonnin.....

— Eh ! non, réplique Albin, devinant le reste de ma phrase, la coloquinte est un drastique, mais elle n'est pas un poison. Elle fait souffrir et ne tue pas.

— C'est égal, je suis inquiet ; que te proposes-tu de lui faire ?

— Tout ce qui te semblera bon.

— Cette somnambule est très-lucide, interrompt Bonnin profitant du premier instant de répit que lui laisse son supplice, pour faire l'éloge de son bourreau; elle a bien vu mon mal.

— « Vous êtes nerveux, m'a-t-elle dit, tout en me pressant la main; vos digestions se font mal; vous ne mangez presque pas et vous souffrez de l'estomac. »

— Admirable diagnostic! fit Albin.

— Et qu'aurait-elle pu dire de plus exact?

— Ce qu'elle aurait pu dire?

— Oui, parlez, je vous le demande.

— Elle aurait pu dire, ami Bonnin, que vous n'étiez point du tout nerveux, que vous mangiez comme un ogre, que...

— Ah! par exemple! s'écrie le malade.

— Écoutez donc, Jérôme, je vous connais un peu; mais parlons avec sangfroid : est-ce bien sérieusement que vous vous croyez nerveux ?

— Parbleu !

— Vous si calme, si mesuré, si compassé, si paisible !

— Tout ce qu'il vous plaira, je n'en suis pas moins nerveux.

— Il y tient.

— Oui, j'y tiens. J'y tiens, parce que cela est. Je me connais encore mieux que vous ne me connaissez. Tel que vous me voyez, je suis très-impressionnable, très-impatient, très-irritable; mais je me domine.

— Quel stoïcien !

— Eh ! eh ! plus que vous ne le pensez.

— Soit, passons sur ce point. Tu sauras,

dit Albin en s'adressant à moi, que toute somnambule sachant son métier, trouve volontiers nerveuses toutes les personnes qui la consultent. Ce trait de lucidité qui lui coûte peu d'effort, flatte d'ordinaire les malades qui, pour la plupart, ont des prétentions à une vive sensibilité.

— Peut-on divaguer ainsi ! fait le malade en se trémoussant dans son lit, de manière à nous faire croire ou à se persuader à lui-même par cet acte d'impatience qu'il est en effet aussi nerveux que le lui a dit la somnambule.

— Là, Jérôme, ne nous fâchons pas, reprend gaiement Albin, vous voulez absolument que la somnambule ait eu raison en ce qui concerne vos nerfs ? Je vous l'accorde, c'est convenu ; mais en bonne conscience,

comment ne vous êtes vous pas révolté en entendant ses calomnies sur votre appétit et sur vos digestions?

— Quoi? que voulez-vous dire?

— Vous n'avez pas d'appétit?

— Je n'en ai pas.

— Et vous digérez mal?

— Très-mal.

— Depuis quand donc, s'il vous plaît?

— Mais depuis plusieurs mois.

— Ah! Bonnin, mon ami, ce n'est pas ma faute si je vous prends en défaut, mais vous oubliez qu'il n'y a pas huit jours, nous avons dîné ensemble. Or, j'ignore si ce jour-là vous digérez ou ne digérez pas; mais ce dont je suis garant, c'est que vous faisiez de vos dents un magnifique usage.

— Ce jour-là, c'est possible, j'avais marché beaucoup et j'avais faim.

— A la bonne heure, j'aime la franchise.

— Eh ! mon Dieu, j'en ai que trop ; mais que prouve contre ce que j'affirme, mon appétit d'un jour ? Il n'en reste pas moins vrai que le lendemain je ne pouvais plus manger.

— Et l'élixir de Babeuf va vous rendre l'appétit ?

— Ah ! de grâce, ne parlons pas de cela, fait Bonnin, en s'asseyant brusquement sur son lit et en poussant une sorte de râlement si équivoque, que Marguerite accourt et que nous reculons d'un pas.

— Pauvre Bonnin ! fit Jacques quand le danger fut passé ; je crois, à vous parler

franchement, qu'en choisissant pour votre médecin, mademoiselle Stéphanie Dauruc, vous n'avez pas eu la main heureuse.

— C'est ce que la suite éclaircira, dit le malade en se renfonçant sous ses couvertures.

— Oh ! monsieur est sauvé, observa Marguerite en remportant triomphalement sa cuvette vide.

— En résumé, dis-je à mon tour, que vous a prescrit la fille Dauruc ?

— Oh ! mon Dieu, répondit Bonnin un peu embarrassé, diverses choses, dont quelques-unes assez... extraordinaires, telles enfin qu'en prescrivent souvent les somnambules.

— De la graisse de chien ou des crapauds entopique ? demanda malicieusement Albin.

— Non, fit gravement le malade.

— Bah ! Jérôme, n'ayez pas honte... un remède qui guérit n'est jamais ridicule.

— Tous les malades seraient de cet avis. Mais, tenez, la prescription est sur mon bureau sous le presse-papier de granit.

— Bien, nous allons la voir.

Et Jacques déployant le papier, lut tout haut la consultation suivante, écrite par Bonnin lui-même, sous la dictée de Stéphanie Dauruc :

1° « Deux tasses tous les matins de la tisane suivante :

Pr. Chiendent. —

Un petit paquet.

Feuilles de saponaire. —

Semence d'anis. —

id. de fenouil, de chaque une pincée.

Faites bouillir dans une pinte d'eau, jetez

par infusion sur trois clous rouillés, — passez et laissez refroidir pour l'usage.

— Comment donc ! m'écriai-je, voilà qui est beaucoup plus médical que je ne l'eusse pensé.

— Cela, dit Albin, n'en vaut peut-être pas mieux pour autant. Mais ce n'est là que le premier article, voici le second :

2° « Pour toute nourriture pendant cinq jours : potages au bouillon de poulet.

— Système de Broussais, observai-je ; la diète jusqu'à la mort !

— Tu te trompes, dit Albin, car voici des aliments :

3° « Deux pigeons.... Ah ! mon Dieu ! fendus en deux tout vivants et appliqués le soir sur les mollets !

— Elle veut donc nourrir Bonnin, m'é-

criai-je, en éclatant de rire, par la méthode *endermique* !

« Ce topique ne sera levé qu'au bout de trente-six heures. »

— Ah ! l'ignoble coquine ! murmura mon ami.

— Et vous ferez cela, Jérôme ? demandai-je au malade.

— Je l'ai fait dès hier soir.

— Mais alors ces malheureux pigeons sont encore à vos mollets !

— Oui, sans doute, ils y sont encore : voulez-vous les voir ?

— Ma foi non. Ah ! Bonnin, mon ami, passe encore pour l'élixir ; mais je ne vous pardonne pas les pigeons.

— Eh ! que veux-tu, mon cher ? dit Jac-

ques, Jérôme est comme saint Augustin, il croit parce que c'est absurde.

Ainsi que l'on s'en souvient, le dernier article de l'ordonnance concernait l'élixir de Babeuf. Jacques crut devoir en épargner la lecture au malade, dans la crainte d'éveiller chez lui de dangereuses réminiscences; mais nous reconnûmes bientôt l'inutilité de cette charitable précaution.

A peine avons-nous terminé nos commentaires sur la singulière thérapeutique de Stéphanie Dauruc, qu'une nouvelle crise, beaucoup plus violente encore que celle dont nous avons été témoins à notre arrivée, se déclara chez le pauvre Bonnin.

Après avoir retourné deux ou trois fois ses grands yeux gris, comme eût fait une femme atteinte d'une attaque d'éclampsie, il

se reprit à geindre, et bientôt, à crier. Marguerite accourut, mais cette fois ce ne fut pas en vain. C'était pitié que de voir Bonnin dans ce déplorable état. Gassner, en l'exorcisant eût tremblé d'être vaincu par les démons qui l'obsédaient, tant lui eussent semblé grand leur nombre et leur puissance. Enfin, Marguerite elle-même, malgré toute sa religion en l'élixir de Babeuf, Marguerite était évidemment émue, et n'eût plus osé dire : Le malade est sauvé.

Quant à moi, j'avoue que j'étais médiocrement rassuré sur l'issue d'une crise, dont la cause ne m'était pas assez connue pour que je pusse exactement en calculer les effets. Laissant donc provisoirement l'élixir et l'embarras gastrique de notre ami se démêler à leur fantaisie, je m'approchai d'Albin,

qui, se faisant un écran de l'ordonnance de Stéphanie Dauruc, continuait à se chauffer tranquillement au coin du feu.

— Tu n'es donc pas inquiet ? lui demandai-je à voix basse.

— Mon Dieu non, me répondit-il.

— Cependant, la coloquinte.....

— Je te répète que la coloquinte ne fait presque jamais mourir.

— Ainsi tu ne supposes aucun danger ?

— Aucun.

— Qu'est-ce qui te fait donc sourire ?

— Rien.

— Mais encore.

— Je pense à ce pauvre Sancho quand il s'était gorgé de *baume de fier-à-bras*.

— Tu es un tigre, mon cher Albin !

— Parce que je pense à Sancho ?

— Avoir de pareilles idées, quand ce malheureux Bonnin souffre le martyre et crie comme un enragé !

— Eh ! que veux-tu que je fasse à sa rage ? Connais-tu le contre-poison de l'élixir de Babeuf ? non, eh bien, disons comme certains économistes qui attendent tout du temps : Laissons faire, laissons passer.

— Si nous le mettions dans un bain chaud ?

— Lui ? Bonnin ? tu ne le connais guères ! il ne le voudrait jamais.

— Pourquoi ?

— Parce que la somnambule ne lui a pas ordonné de bain.

— Alors, je vais prier mademoiselle Justine de monter. Comme elle connaît sa drogue, elle saura peut-être quelque moyen d'en arrêter les ravages.

— Va ; je serai assez curieux d'assister à la consultation.

Et Jacques, nonobstant la détresse toujours croissante de notre infortuné confrère, continua à se chauffer les pieds, tandis que je descendis chez mesdemoiselles Cotis.

Mademoiselle Justine, qui vint m'ouvrir elle-même, me reçut dans la chambre de Clara, où l'accueil assourdissant que me firent ses deux chiennes, me laissa craindre un instant que nous ne pussions nous entendre.

— Eh bien, me dit-elle, enfin, lorsque ses admonestations aidées du balai de la gouvernante eurent amené un peu de silence, comment va notre malade ?

— Mademoiselle, il va très-mal, répondis-je.

— Comment, très-mal ?

— Il souffre comme un damné.

— Tant mieux, tant mieux !

— Tant mieux ! cria de sa petite voix aigre et chevrotante, mademoiselle Adélaïde qui était encore couchée, et que je ne pouvais apercevoir.

J'étais stupéfait.

— Mais, Mademoiselle, repris-je, vous ne me comprenez pas. Je vous dis que monsieur Bonnin a des douleurs d'entrailles à se tortre comme un serpent.

— Tant mieux, vous dis-je, tant mieux !...
C'est le mal qui s'en va.

— C'est le mal qui s'en va, répéta mademoiselle Adélaïde.

— Il se plaint que la mariée est trop belle.

—.... Est trop belle.

— Mais, Mademoiselle, êtes-vous bien sûre que ce n'est pas le remède?...

— Ah! bien oui! le remède!... Il est calmant.

— Il est calmant, répéta la sœur.

— Oh! alors, Mademoiselle, venez vite, je vous en prie, en administrer une nouvelle dose, car le malade me paraît en avoir le plus grand besoin.

— Votre monsieur Bonnin est une poule mouillée.

— C'est très-vrai, Mademoiselle; mais si pourtant (le mieux, comme dit le proverbe, est quelquefois ennemi du bien), si la dose d'élixir qu'a déjà prise M. Bonnin était un peu trop forte?...

— Trop forte! seigneur Dieu!... Une de

nos voisines, la petite Desmousseaux, qui n'a pas encore quinze ans...

— Elle ne les aura qu'à la Saint-Jean, dit la vieille Adélaïde, qui se passionnait dès qu'il s'agissait de l'élixir.

— La petite Desmousseaux en a pris un jour, quatre cuillerées au lieu de deux.

— Et vous me jurez qu'elle n'en est pas morte?

— C'est-à-dire que c'est là ce qui l'a guérie d'une *gastrite* dont elle souffrait mort et passion.

— Et qui eût certainement fini, sans l'élixir, par lui jouer un mauvais tour, ajouta la vieille infirme, dont la voix épuisée semblait sortir de terre, comme celle du père de Hamlet.

— Ainsi, dis-je, mademoiselle, nous pouvons être tranquilles ?

— Très-tranquilles ; je réponds de tout.

En effet, quand je remontai, le malade était plus calme, la douleur s'était déplacée en s'amendant un peu, et le mal vaincu par le remède, *s'en allait* enfin si positivement qu'Albin et moi nous sentîmes la nécessité de lui céder la place.

— Il faut avouer, dis-je en éclatant de rire, quand nous fûmes dans la rue, que la médecine des somnambules est une admirable médecine !

— Et l'élixir de Babeuf un admirable élixir, ajouta mon ami. Mais garde-toi de confondre : la médecine de la fille Dauruc n'est pas celle des somnambules.

— Je t'accorde ce point, mais les autres

somnambules sont-elles toujours lucides ? non, tu l'avoues toi-même, alors j'aime mieux encore la médecine des médecins. Je sais bien que les médecins sont loin d'être infailibles ; mais enfin leurs préceptes émanent de l'expérience, ce guide par excellence de la raison humaine ; ils procèdent en vertu de certaines règles, de certaines lois, en un mot d'une certaine science.

— Regarde-moi donc sans rire, dit Jacques en haussant les épaules. Les médecins tâtonnent, divaguent et le plus souvent s'égarerent : ce sont de prétendus savants dont la science n'a pas d'axiomes. Les somnambules, au contraire, voient et ne raisonnent point, parce qu'ils ont pour eux l'instinct : cet instinct infailible qui ramène l'hiron-

delle à son nid et guide la chauve-souris dans les ténèbres de sa caverne; cet instinct que la nature a dévolu aux bêtes et que l'exercice exclusif de l'intelligence étouffe chez l'homme dès le berceau.

— Mais à ce compte m'écriai-je, la médecine des somnambules est une médecine parfaite!

— Non, répondit Albin, parce que, malheureusement on rencontre plus de filles Dauruc que de véritables somnambules.

XXV

DRAME FANTASTIQUE.



XXV

Drame fantastique.

Je vais terminer ces mémoires par le récit d'une aventure bizarre, vraie quoique peu vraisemblable, dont les conséquences inouïes mirent le sceau à ma conviction, et fixèrent en quelque sorte le point de départ

de la ligne scientifique que j'ai fatalement suivie.

Cinq mois s'étaient écoulés depuis les derniers événements que j'ai racontés, c'est-à-dire depuis le jour où Bonnin, grâce à la santé de fer dont l'avait doué la nature, était sorti victorieux de la terrible épreuve où nous l'avons laissé. Maintes fois, depuis cette époque, j'avais exaspéré ce forcené croyant en exagérant, par pure taquinerie, le reste de doute qu'une analyse impartiale de tout ce que j'avais vu m'avait laissé dans l'esprit.

Quant à Albin, qui savait à quoi s'en tenir sur le fond de ma pensée et que les fureurs innocentes de notre ami divertissaient, il mettait le comble au désespoir de Jérôme en affectant quelquefois d'abonder dans mon

sens. Lui et moi nous avons repris nos habitudes intimes d'autrefois, et nous passions ensemble la plupart de nos soirées.

Cependant il y avait plusieurs jours que nous ne nous étions vus, lorsqu'un matin il arriva chez moi, pâle, défait et avec une figure si altérée que je ne pus m'empêcher de m'écrier en lui serrant la main :

— Eh juste ciel ! mon ami, reviens-tu donc de l'autre monde ?

— Précisément, me répondit-il moitié riant, moitié sérieux.

— Quoi ! tu as été malade, et tu ne me l'as pas fait dire ?

— Non, je n'ai pas été malade, ou du moins... Mais voyons, écoute-moi, et d'abord ranime ton feu, car je suis glacé de la tête aux pieds.

En effet Jacques grelottait, bien que nous fussions à la fin de mai et qu'il fît un temps très-doux.

— Décidément, lui dis-je en me rendant à son désir, c'est-à-dire en épuisant sur trois tisons que je rapprochai de mon mieux la verve douteuse d'un soufflet asthmatique, décidément tu ne me sembles pas dans ton état normal.

— Moi ! dit-il, j'ai la fièvre et j'ai peur d'être fou. Ce que je vais te raconter est si étrange, si absurde, si incroyable et pourtant si réel que j'en suis à me demander si je dors ou si je veille, si je suis dans mon bon sens, ou si, comme je le crains, j'ai perdu la raison.

— Quel exorde alarmant ! autrefois je t'aurais cru ivre ; mais aujourd'hui...

— Voici les faits, juges-en :

« Dans la journée d'hier, je magnétisai plusieurs malades. J'étais donc fatigué lorsque je rentrai chez moi; mais à cela près je me sentais bien portant. Ces particularités ont-elles quelque rapport avec ce qui m'est arrivé depuis? Je l'ignore, car j'avoue que si ce rapport existe, mon esprit ne le saisit point. De neuf heures à minuit, je lus quelques chapitres du *Traité de la Solitude*, livre charmant de Zimmerman, que j'ouvre volontiers quand l'ennui me gagne, et qui me tient compagnie quand je suis las d'être seul. Enfin à minuit je me couchai sans autre souci que de bien dormir. Je sais qu'aux yeux des gens qui me connaissent ou qui peut être me connaissent mal, je passe pour un rêveur. La vérité est que physiologique-

ment parlant cette épithète ne me convient pas. Je rêve peu dans mon sommeil, même aux gens que j'aime le plus. Or, cette nuit par extraordinaire je ne fus pas plutôt endormi que je rêvai à Mathilde. J'étais son mari sans avoir cessé d'être son amant : réalisation chimérique, hélas ! du plus immense bonheur que j'aie jamais conçu.

« Tout songe est mensonge, un dit proverbe, et, bien que j'aie de fortes raisons pour ne pas adopter explicitement cet adage, je suis malheureusement forcé de reconnaître qu'il n'est pas toujours faux.

« A une heure, je suis réveillé par des voix confuses dans mon antichambre. J'écoute, et je crois distinguer le nom de la vicomtesse de V... Un trouble subit s'empare de moi, je me lève précipitamment après avoir agité

ma sonnette, enfin je suis déjà à moitié vêtu lorsque mon domestique entre dans ma chambre.

« J'apprends alors que madame de V. que j'ai vue la veille dans la matinée et que j'ai quittée un peu souffrante, est maintenant très-mal. Je n'en demande pas davantage, j'achève à la hâte de m'habiller, puis je descends en courant mon escalier, et je monte avec le domestique de Mathilde dans un fiacre qui m'attend à la porte et qui nous transporte rue Chauchat.

« Comment se fait-il que je me rappelle nettement les réflexions auxquelles je me livrai durant ce court trajet, tandis que d'autres circonstances beaucoup plus importantes me reviennent si confusément que j'aurai de la peine à te les rendre? C'est qu'alors,

sans doute, les violentes émotions qui m'attendaient, ne m'avaient pas encore bouleversé l'esprit.

« D'après ce que me dit le domestique, il ne s'agissait probablement pour la vicomtesse que d'un de ces accidents nerveux auxquels elle a toujours été sujette, et qui, tout alarmants qu'ils soient pour les gens du monde, ont rarement aux yeux du médecin la gravité qu'on serait tenté de leur supposer.

« Ce n'est qu'un spasme, pensais-je. Quelques gouttes d'éther et de laudanum vont pour la centième fois opérer un prodige ; ma présence fera le reste, et... je vais être toute la nuit assis au chevet du lit de Mathilde, sa main dans la mienne.... Égoïste que j'étais ! il s'en fallait peu que je ne remerciasse la Providence du mal qu'elle envoyait à mon

amante ! Le cœur de l'homme est fait ainsi : nous sommes incapables d'une abnégation absolue, et je ne suis pas éloigné de croire que, sous ce rapport, les femmes valent mieux que nous. Mais la Providence que j'offensais, m'a cruellement puni.

« En montant l'escalier de la vicomtesse, je sens se réveiller toutes mes appréhensions. Introduit dans son salon, je suis tellement ému, mon cœur bat si violemment, que je suis forcé de m'arrêter. Une femme de chambre me prévient que je vais trouver près de la malade un de mes confrères qui m'a devancé, parce qu'il habite la maison. Cette circonstance ajoute à mes perplexités. Tu vas voir, mon ami, qu'elles étaient légitimes : mais il faut qu'ici je me cramponne

à mes souvenirs, pour ne pas intervertir l'ordre de mes impressions.

« A l'instant même où je vais entrer dans la chambre de Mathilde, il en part un cri perçant, auquel succède un morne silence qu'interrompent bientôt des sanglots et de sinistres exclamations. Alors, ma tête s'égaré, j'ouvre violemment et je vais me précipiter vers le lit de Mathilde...

« Il n'est plus temps ! me dit d'une voix suffoquée M. de M., son oncle, en se jetant au-devant de moi. Il n'est plus temps ! elle est morte ! »

« Il y a parfois dans le jeu de nos facultés morales d'incompréhensibles bizarreries. Les mots terribles que je viens d'entendre et qui auraient dû me frapper avec la violence de la foudre, me rendent incontinent une sorte de sangfroid.

« S'il n'est plus temps, dis-je à M. de M., c'est à moi, monsieur, de m'en assurer ; souffrez donc que je m'approche. »

« Que se passait-il alors en moi ? quelle puissance mystérieuse soutenait dans ce moment affreux, mes forces et ma raison ? le doute peut-être..... Il ne dura que quelques secondes et ma raison s'évanouit avec lui.

« Quel spectacle ! ô mon ami ! sur ce lit tiède encore, gît une femme, sans mouvement, sans chaleur, sans vie, et cette femme est Mathilde !

« Le doute encore, mais un doute désespéré, frénétique, me fait alors recourir aux moyens en usage pour constater la mort réelle... Plus de battements dans les artères ni au cœur... de ces lèvres décolorées ne s'exhale

plus un souffle qui ternisse une glace ou fasse vaciller la flamme d'une bougie! rien! rien! Mathilde est morte et la porte de l'éternité s'est refermée sur elle!

« Alors je sentis à une horrible douleur dans tout mon être que je lui survivais. Ah! mon ami, tu ne peux me comprendre que si tu as aimé.

« Il ne me vint pas une larme dans les yeux. On ne pleure pas dans le désespoir : on se tue ou l'on devient fou.

« Mathilde! m'écriai-je... Mathilde, tu ne m'entends plus!... puis... je ne suis pas bien sûr de ce que je fis; mais je crois néanmoins qu'oubliant toute convenance, et le mystère de mon amour pour la vicomtesse et la présence des siens et l'univers entier, je me jetai sur le corps inanimé de mon

amante et l'embrassai d'une étreinte convulsive en criant dix fois du fond de mon âme ces paroles insensées : « Mathilde, prends ma vie et reviens ! »

« Ces quelques mots me sont restés dans l'esprit. J'ai la certitude de les avoir entendus ; mais sans le témoignage des personnes qui m'entouraient, je ne saurais plus maintenant s'ils sont sortis de ma bouche ou de la bouche d'un autre.

« Ici, en effet, mes souvenirs se confondent et le fil des événements m'échappe...

« Deux femmes agenouillées près du lit mortuaire... une lumière vive qui m'éblouit et s'éteint... un bruissement dans ma tête... de fantastiques images qui se meuvent, s'agitent et se décomposent... Voilà le fond

incohérent de mes réminiscences; puis après cela... plus rien.

« C'est donc seulement sur la foi d'autrui que je vais te raconter l'incident le plus extraordinaire de cette nuit d'angoisse qui m'a laissé dans l'abattement où tu me vois.

« Comme si quelque puissance occulte répondait à la folle évocation que vient de me suggérer le désespoir, à l'instant même où je m'écrie : « Mathilde prends ma vie, » ma vie en effet semble m'abandonner pour passer dans le corps de mon amante...

— Ah ! mon Dieu ! cher Albin, heureusement que te voilà ! ta vicomtesse est un vampire, et l'histoire que tu me contes...

— Est tout ce qu'il te plaira; mais à moins de supposer que dans le trouble d'une douleur extrême, quatre personnes sérieuses se

soient entendues pour composer à mes dépens une fable ridicule, je suis forcé d'admettre que cette histoire est vraie. Écoutez-en donc la fin.

« De légers soubresauts font d'abord frissonner çà et là quelques muscles du visage et des mains de la vicomtesse. Un de ses bras s'élève lentement, reste un instant suspendu et retombe immobile. Bientôt enfin, ses mâchoires se desserrent et ses yeux s'ouvrent brusquement, comme si des ressorts d'acier en écartaient les paupières : ils sont ternes, sans regard, sans la moindre expression de vie.

« Quant à moi, plus inerte et aussi pâle que le corps glacé de Mathilde, dont on m'a séparé, je ne vois plus, je n'entends plus et j'ai cessé de sentir. De loin en loin, ces mots

mal articulés : « Mathilde, prends ma vie » viennent encore expirer sur mes lèvres, et semblent formés automatiquement par le spasme suprême de mes organes vocaux.

« O mon ami, que cette scène dut être terrible et solennelle pour ceux qui en furent les témoins et qui, pour en respecter le silence, étouffaient leurs sanglots.

« Tout à coup, comme un cadavre galvanisé, la vicomtesse se meut et s'assied sur son lit. Un cri des assistants, cri d'espérance mêlée d'horreur, accueille cet effrayant réveil. Une lente aspiration soulève le sein de Mathilde... Elle vit donc encore!... ses lèvres s'agitent comme si elle allait parler... Mathilde parle en effet...

« Ses paroles que l'on recueille avec une religieuse attention, sont brèves, saccadées,

et ne s'échappent de ses lèvres qu'à intervalles inégaux; les voici dans toute leur incohérence :

« Partez, Jacques, partez.— Tous les chemins mènent à l'éternité.— Partez Jacques. — Nous arriverons ensemble. — Plus d'amour ici bas.— Jamais, jamais... — Partez, Jacques, partez, tous les chemins.....

« Ici elle fait une longue pause, après laquelle elle reprend :

— Mourir si loin!... Adieu... adieu... Jacques... adieu.

« Puis elle retombe sans mouvement, et ses lèvres murmurent à deux ou trois reprise encore :

— Adieu... Jacques... adieu!

.

« A cinq heures et demie du matin, j'éprouvai une violente douleur au front, et j'ouvris les yeux.

« J'étais assis dans un fauteuil à la tête du lit de Mathilde. Mathilde qui me semblait dormir d'un paisible sommeil, se réveilla au même instant, et sourit en me tendant la main, tout en paraissant étonnée de ma présence.

« J'entendis comme un cri de joie. Je regardai autour de moi et je vis des ombres qui peu à peu prirent des formes distinctes.

« C'étaient l'oncle de Mathilde, madame Emma de G..., une autre dame de ses parentes, et M. S., notre confrère. Je crois me rappeler qu'on me parla; mais je ne sais ce que je répondis et si même je répondis, car j'étais épuisé.

« Tel est, mon ami, le récit fidèle de ce qui

m'est arrivé cette nuit. Te rends-tu compte, dis-moi, de ce double prodige ?

— Parfaitement, cher Albin. Du point de vue romanesque et sentimental, cette aventure ne manque pas d'un certain intérêt; mais du point de vue physiologique, *ton double prodige* est très-simple. Je n'y vois d'une part qu'une léthargie et de l'autre une syncope. La vicomtesse et toi vous avez besoin de cordiaux : en conséquence nous allons déjeuner.

— Non. D'abord il me serait impossible de manger; en second lieu, une lettre qu'on m'a remise lorsque je suis rentré chez moi ce matin, me force de partir dans une heure pour le Havre, où je vais recueillir le dernier soupir et je crois... la succession d'un oncle de ma mère qui, planteur à Sainte-

Lucie, s'en vient maladroitement se laisser frapper d'hémiplégie en débarquant.

— Un oncle d'Amérique! Il y en a donc encore! ah! mon ami, je ne te retiens plus. Va vite faire confesser ce digne homme et reviens-nous millionnaire... Prends bien garde surtout qu'il ne te joue le tour de la vicomtesse.

— Quel tour?

— Qu'il ne ressuscite.

— Sans cœur! j'aime mon oncle... quoique je ne l'aie jamais vu. Ah! la scène de cette nuit ne me sort pas de l'idée!

.

Trois jours plus tard, je reçus d'Albin une lettre ainsi conçue :

Le Havre, 27 mai 1840.

Mon oncle et moi, mon ami, nous nous sommes bien comportés. Il est mort et je l'ai pleuré. L'héritage est très-digne. Quarante-vingt-mille francs en traites sur Paris, et (voilà le diable!) une habitation à Sainte-Lucie que je n'ai nulle envie d'habiter. Aussi vais-je aviser aux moyens de m'en défaire au plus vite. Que voudrais-tu que je fisse de cent nègres, moi qui suis *abolitionniste*? Te souviens-tu de celui que j'avais en Algérie? Pauvre Makis! Était-il laid! Je donnerais pourtant six de ceux de mon oncle pour revoir celui-là.

J'avais d'abord conçu l'idée d'envoyer là-bas un fondé de pouvoir pour me défaire de *mes* propriétés; mais me voilà pris des terreurs du savetier de La Fontaine... J'ai peur

d'être volé, si bien que, nonobstant les prophéties passablement sinistres de Mathilde, je ne suis pas très-éloigné de m'embarquer moi-même pour Sainte-Lucie... Après tout, Mathilde ne m'a rien dit pour me dissuader de ce projet, au contraire :

« Partez, Jacques, partez, » cela est clair il me semble.

Ma foi, toutes réflexions faites, le sort en est jeté, et je m'embarque pour les Antilles à la première occasion. Mon absence, je l'espère, ne durera pas plus de cinq à six mois. J'irai d'ailleurs dans quelques jours à Paris pour mettre en ordre mes affaires et prendre congé de toi, de mes amis et de mes *amies*. Mon intention est de te faire le dépositaire de mes *bouquins*, dont tu hériteras si je me noie.

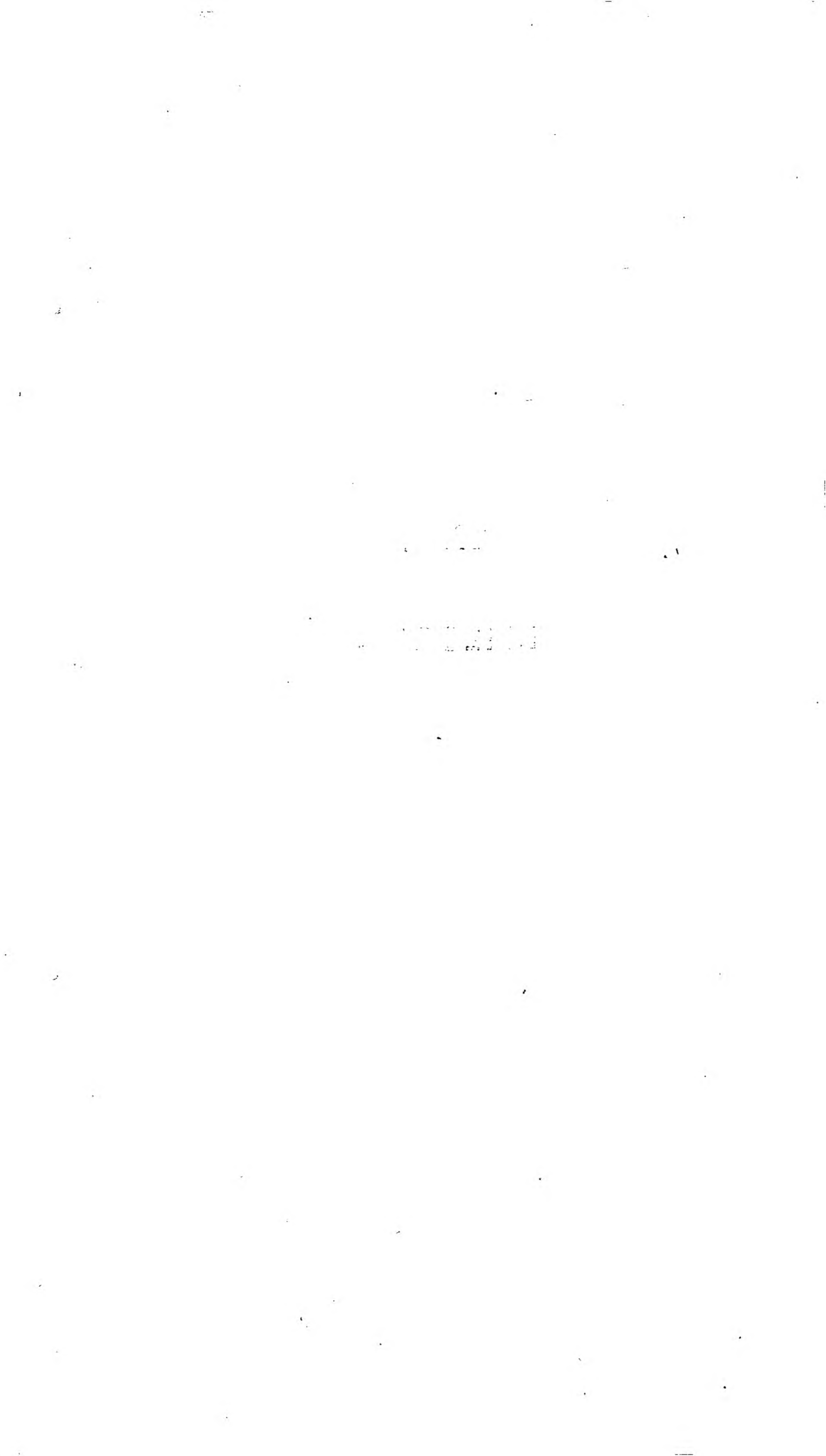
Comme me voilà gai pour un homme qui revient de l'enterrement! Tant est vrai, ce que nous dit Montaigne : « *Qu'il est aultant de différence de nous à nous même, que de nous à aultrui.* » Ah! la fortune, mon cher!... *Auri sacra fames!* —J'étais si triste il y a trois jours et me voilà plus fou que toi! Adieu. Quoiqu'il arrive, conserve-moi ton amitié, j'y tiens encore plus qu'à mon *Paracelse*.

A bientôt.

JACQUES.

XXVI

ÉPILOGUE.



XXVI

Épilogue.

Depuis bientôt deux ans que se sont accomplis les derniers événements rapportés dans ces Mémoires, le sort a dispersé les personnages qui y figurent.

Le 2 juin 1840, Jacques, après être revenu

passer huit jours à Paris, s'embarqua au Havre sur le brick nantais *la Mézange* frété pour Fort-Royal, d'où mon ami comptait se rendre à Sainte-Lucie.

Il m'écrivit du Havre l'avant-veille de son départ, et, nonobstant sa promesse de me faire passer de ses nouvelles par toutes les occasions, cette lettre fut la dernière que je reçus de lui.

Faut-il donc croire aux pressentiments? En l'embrassant quand il partit, je me rappelai ces mots de son amante : « Mourir si loin ! » mots sinistres et prophétiques que lui-même semblait avoir oublié dans l'ivresse de sa fortune.

Le brick *la Mézange* est-il arrivé à sa destination? Mon ami a-t-il péri dans un naufrage? a-t-il succombé aux atteintes de

la fièvre jaune? enfin, vit-il encore?...
J'ose à peine l'espérer.

Bonnin et moi nous parlons de lui toutes les fois que nous nous voyons; mais cela arrive si rarement!

Indigné du mauvais accueil que le magnétisme recevait à Paris, Bonnin est allé planter sa tente dans un bourg de la banlieue, où il s'est décidé, bon gré mal gré, à reprendre la médecine; mais sans renoncer au culte proscrit auquel il s'est voué. La dernière fois que je suis allé le surprendre, il s'était enfermé dans sa chambre pour y magnétiser un chat. « Expérience négative, » me dit-il avec son invariable gravité.

Madame Graffeild, qui par suite des arrangements d'Albin jouit d'une petite aisance, se berce de l'espérance qu'elle le re-

verra un jour, et n'en parle qu'en pleurant.

La vicomtesse Mathilde, apparemment, ne douta pas aussi longtemps de la mort de mon ami. Huit mois après le départ d'Albin, elle épousait en secondes noces M. de M..., son oncle, et devenait ainsi comtesse. Qui sait si dans la suite elle ne deviendra de la même façon marquise, et enfin duchesse? «O femme! être décevant et faible!» Madame la comtesse de M. habite maintenant la Normandie.

Quant à moi, dépositaire, et héritier, j'en crains bien, des livres de mon ami, je les ai lus et médités. Puis, après avoir gravi péniblement jusqu'au sommet de cette question ardue du magnétisme, je me suis trouvé dans le vague des espaces imaginaires, et le

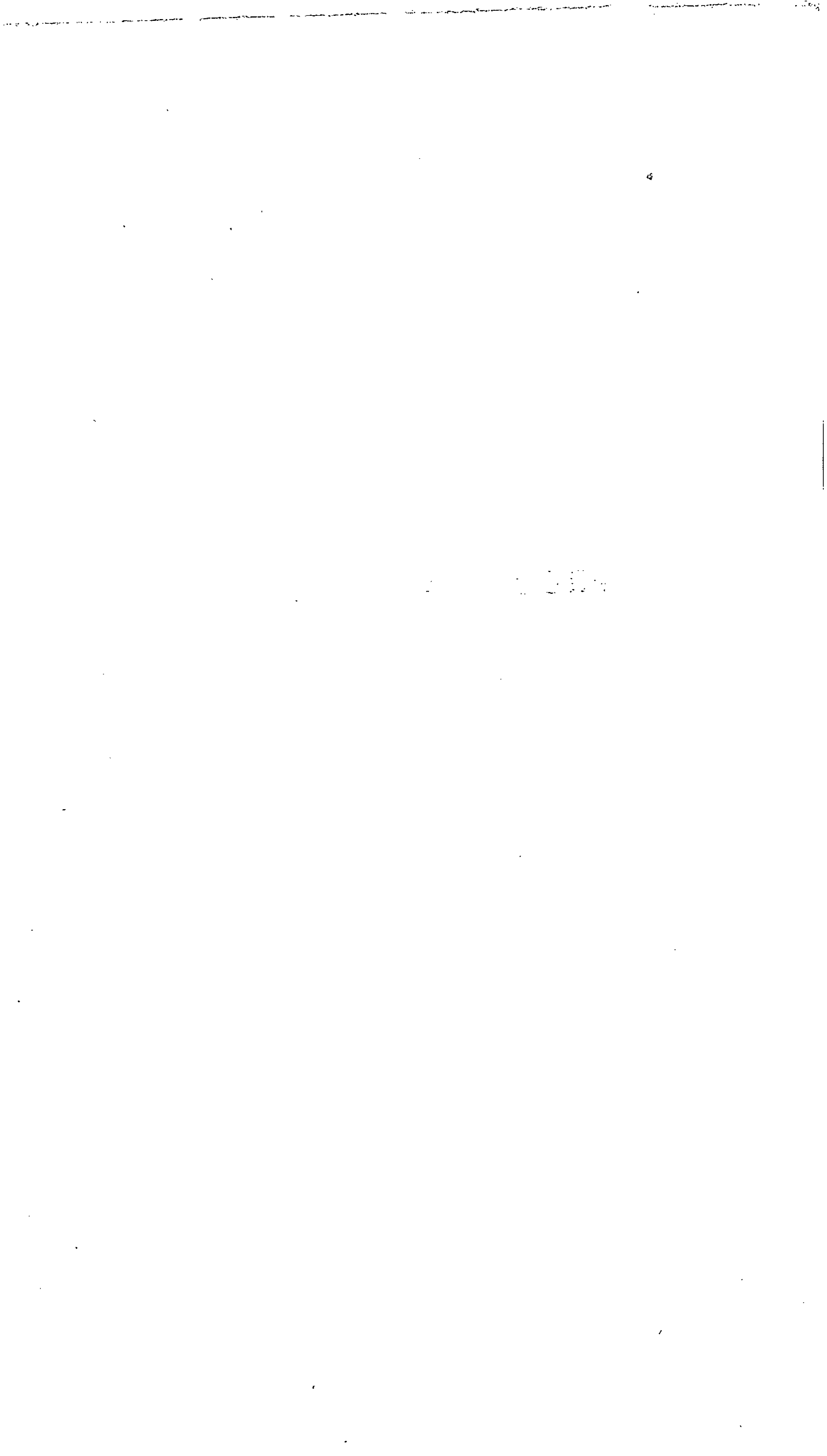
vertige m'a pris. Ce que je sais du magnétisme peut se dire en quelques mots :

Il existe, mais ne s'explique pas; le mal qui résultera de ses abus excédera peut-être le bien qu'il pourra faire.

FIN DES CONFESSIONS D'UN MAGNÉTISEUR.

PROCÈS-VERBAL

**D'une consultation médico-magnétique sur des
cheveux de Madame Lafarge.**



PROGÈS-VERBAL

D'une consultation médico-magnétique sur des cheveux de M^{me} Lafarge.

Le 14 janvier 1848, M. le docteur Amédée Latour, rédacteur en chef de l'*Union médicale*, et M. le docteur Pierquin, que je n'avais pas l'honneur de connaître autrement que par ses écrits, me proposèrent de les rendre témoins d'une expérience magnétique dont je ne sus qu'après les faits accomplis le véritable

objet. MM. Latour et Pierquin, s'engageant d'ailleurs formellement à ne parler de cette expérience que dans le cas où elle réussirait, je me rendis sans arrière-pensée au désir de ces médecins, et la séance fut fixée au lundi suivant, 17 janvier à onze heures avant midi. Des empêchements imprévus, n'ayant pas permis au docteur Latour de se trouver au rendez-vous, M. Pierquin y vint sans lui, mais accompagné d'un autre médecin, M. le docteur Pédelaborde. La somnambule que j'avais choisie pour l'expérience était madame Piron, qui m'avait récemment donné des preuves d'une rare lucidité, et qui fut endormie à onze et quelques minutes, par son mari, médecin lui-même (1).

M. le docteur Pierquin me remit alors : 1° Une petite mèche de cheveux que je présentai à la somnambule sans ouvrir le papier qui les renfermait ; 2° Une série de questions écrites qui ne devaient être

(1) Madame Piron demeure rue de l'Éperon, 8. Nonobstant une carte ignoble, qu'une autre somnambule a eu l'effronterie de répandre dans Paris sans mon aveu, en se disant magnétisée par moi, c'est à madame Piron que j'adresse ceux de mes malades qui m'expriment le désir de recourir au somnambulisme.

et qui ne furent en effet posées que successivement, c'est-à-dire de telle façon que l'énoncé de la seconde, ne pût venir en aide à la solution de la première, etc. Or, voici la relation minutieusement fidèle des réponses faites à ces questions par la somnambule, et écrites séance tenante sous sa dictée :

« Ces cheveux sont ceux d'une femme âgée d'une trentaine d'années. Elle est frêle, chétive, délicate et pâle. Ses cheveux sont d'un noir foncé ; son front, médiocrement élevé, est saillant et annonce beaucoup d'intelligence.

« Cette femme me paraît loin d'ici. Elle aime la solitude. Je la vois seule et presque toujours assise. La maison qu'elle habite est immense, quoique ce ne soit pas un château. Au moment où je parle, elle est vêtue de noir. Cette couleur lui plaît et elle la porte de prédilection.

« Elle est mariée. Son mari doit être bien loin d'elle, car je ne le vois pas. — En effet il est mort.

« Cet homme devait être robuste et sobre. Il était beaucoup plus âgé que sa femme. Peu de temps

avant sa mort, il a les lèvres noires et l'estomac de la même couleur.

« Cet homme devait avoir une maladie nerveuse de l'estomac, se traduisant par des contractions de ce viscère, suivies quelquefois de vomissements. Il avait en outre une affection syphilitique, avec engorgement aux aines, maladie pour laquelle il a pris longtemps et beaucoup de préparations mercurielles. Dans sa dernière maladie, il avala aussi des amandes amères (looch) et quelque chose comme de l'éther, qui a brûlé l'estomac. Je vois aussi des taches noires aux intestins.

« Sa femme lui administra elle-même un médicament que je ne puis désigner, mais avec l'intention formelle et dans l'unique but de faire du bien au malade, et de calmer ses douleurs d'estomac.

« Je ne puis dire s'il est mort empoisonné, mais s'il en était ainsi, sa femme ne serait certainement pas l'auteur du crime. Elle a des tourments, plus de tourments que de chagrin réel, mais elle n'a pas de remords. »

La somnambule répète huit ou dix fois :

« Non, ce cœur et cette tête-là ne sont point capables d'un pareil acte. Elle s'est dit maintes fois : Comment donc cet empoisonnement a-t-il pu se faire ?

Enfin elle ajoute : « que si par hasard, on accusait sa femme de ce crime, ce qu'elle ne peut dire, ce serait d'une grande injustice. »

Voilà *littéralement*, je le répète, ce que j'ai entendu de la bouche de madame Piron endormie du sommeil magnétique, et ce qu'ont entendu comme moi mes trois confrères, MM. Pierquin, Pédelaborde et Piron.

Je n'appris de M. Pierquin qu'une demi-heure après l'expérience que les cheveux remis à la somnambule étaient ceux de madame Lafarge.

J'en fus d'autant plus surpris que mon opinion touchant cette femme si tristement célèbre, était diamétralement contradictoire aux révélations que je venais d'entendre.

Au surplus que faut-il induire de ces révélations ?

Les personnes qui ne croient point au magnétisme, n'en tiendront aucun compte : celles qui y croient... en apprécieront à leur gré la valeur.

Quant à moi, je laisse à MM. Latour et Pierquin la responsabilité d'une expérience qu'eux seuls ont provoquée, et je m'abstiens de tout commentaire.



FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

XI. Doute. — Conviction. — Fanatisme.....	3
XII. Une partie d'écarté.....	45
XIII. Eugénie.....	59
XIV. La baronne de B.....	73
XV. La vicomtesse Mathilde.....	97
XVI. Littérature magnétique.....	121
XVII. Paracelse.....	133
XVIII. Van Helmont.....	157
XIX. Gassner.....	157
XX. Cicéron et Quintus.....	169
XXI. Le chagrin de madame Graffeild.....	191
XXII. Les demoiselles Cotis.....	205
XXIII. La maison de la rue Sainte-Catherine.....	227
XXIV. L'élixir de Babeuf.....	249
XXV. Drame fantastique.....	285
XXVI. Épilogue.....	311
Procès-verbal d'une consultation médico-magnétique sur des cheveux de madame Lafarge.....	319



LE
MAGNÉTISME ANIMAL EXPLIQUÉ,
OU
LEÇONS ANALYTIQUES

SUR LA NATURE ESSENTIELLE DU MAGNÉTISME,

Sur ses effets, son histoire, ses applications, les divers moyens de les
appliquer, etc.,

PAR LE D^r A. TESTE.

Un volume in-8^o de 500 pages. 7 francs.

MANUEL PRATIQUE DU MAGNÉTISME ANIMAL,
EXPOSITION MÉTHODIQUE

Des procédés employés pour produire les phénomènes magnétiques,

ET LEUR APPLICATION

A L'ÉTUDE ET AU TRAITEMENT DES MALADIES

PAR LE D^r A. TESTE.

Troisième édition, revue et corrigée; 1846; in-12 de 500 pages. 4 fr.

CORBEIL, imprimerie de CRÉTÉ.